LE
PAYS D'ISRAEL

LE

PAYS D'ISRAEL

COLLECTION

DE CENT VUES PRISES D'APRÈS NATURE

DANS

LA SYRIE ET LA PALESTINE

PAR

C. W. M. VAN DE VELDE

ANCIEN OFFICIER DE LA MARINE ROYALE DES PAYS-BAS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.

PENDANT SON VOYAGE D'EXPLORATION GÉOGRAPHIQUE EN 1851 ET 1852

DÉDIÉ

A SA MAJESTÉ GUILLAUME III

ROI DES PAYS-BAS

PARIS

Ve JULES RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 6, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

M DCCC LVII

A SA MAJESTÉ

GUILLAUME III

ROI DES PAYS-BAS

PRINCE D'ORANGE NASSAU, GRAND-DUC DE LUXEMBOURG, ETC., ETC., ETC.

Cette collection des vues du Pays d'Israël est respectueusement dédiée

Par son très-humble et très-fidèle sujet,

C. W. M. van de Velde.

PRÉFACE.

La collection de dessins que nous livrons à la bienveillante attention du public se compose, comme le titre l'indique, de vues prises durant un voyage d'exploration géographique dans la Palestine en 1851 et 1852. Nous avons donné ailleurs[1] le détail de nos observations comme de nos impressions. En outre, nous publions en ce moment même une carte[2] sur une grande échelle, qui résumera les résultats de nos recherches scientifiques. Cet album est donc destiné à servir de complément à ces ouvrages. Aussi avons-nous conservé, dans l'arrangement des vues, l'ordre dans lequel les divers endroits qu'elles représentent sont cités dans notre *Narrative* ou notre *Reis door,* etc. Nous n'avons introduit de changements que là où ils étaient commandés par le danger d'une répétition. Quant au texte qui accompagne ces vues, nous lui avons donné la forme d'un journal de voyage, afin de pouvoir mettre un tout complet entre les mains de ceux qui ne possèdent pas notre *Récit,* etc., et donner place en même temps à de nouveaux détails, de nature à intéresser ceux même qui connaîtraient notre précédente relation.

Parmi les impressions que nous avons emportées de ce voyage, il en est une surtout que nous serions désireux de voir partagée : au milieu de la désolation, bien connue, de la Palestine, nous avons rencontré, loin des grands chemins, plus d'un endroit isolé, ignoré des voyageurs ordinaires, où la nature déployait une magnificence surprenante. Cette végétation exubérante, souvent jointe au spectacle des ruines qu'elle recouvre, nous parlait à la fois de la gloire passée de cette terre d'Israël et de sa restauration future, qui n'attend, pour se réaliser, qu'un signe de l'Éternel. (Deut., XXX, 1-5; Ézéch., XXXVI, 22-38; XXXVII, 12-28.)

Nous aurions atteint notre but si nous pouvions, sans faire perdre de vue l'état actuel du Pays d'Israël, contribuer à fixer davantage l'attention sur l'avenir que lui réservent les immuables promesses de Dieu.

[1] *Reis door Syrie en Palestina*, 2 vol. in-8°. Utrecht, Kemink en zoon, 1854; *Narrative of a journey through Syria and Palestine*, 2 volumes in-8°. Edimbourg et Londres, W. Blakwood and son; *Reise durch Syrien und Palaestina,* 2 volumes in-8°. Leipzig, O. T. Weigel, 1856.

[2] *Map of the Holy Land,* with Geographical Memoir. Gotha, Justus Perthes, 1858.

TABLE DES MATIÈRES.

DESSINS.

DESCRIPTION.

LE

PAYS D'ISRAEL

COLLECTION

DE CENT VUES PRISES D'APRÈS NATURE

DANS

LA SYRIE ET LA PALESTINE

BEIROUT. — SIDON.

Si l'on veut éviter l'inclémence d'un hiver syrien et celle plus grande encore d'un soleil brûlant, il ne reste qu'une petite partie de l'année convenable pour visiter la Terre sainte. Il est vrai que l'excessive chaleur de juillet, août et septembre, est diminuée jusqu'à un certain point après l'équinoxe d'automne; mais la verdure, déjà rare en général, est, en cette saison, complétement brûlée. La moisson est depuis longtemps achevée; les champs cultivés ne présentent qu'une surface grise et jaunâtre de la plus stérile apparence. L'herbe et même la plus grande partie des arbrisseaux sauvages qui couvrent les flancs rocheux des montagnes sont desséchés, et la Palestine ne peut être vue avec plus de désavantage qu'en octobre et novembre. Le temps qui convient donc le mieux pour visiter la Terre sainte est le printemps, depuis la fin de mars, quand les dernières pluies ont cessé[1], jusqu'au commencement de juin, moment où la chaleur devient très-grande, et où ce n'est plus un plaisir de voyager, surtout dans les plaines. Mais cette période de deux mois est très-courte, et vraiment insuffisante pour y faire une longue et satisfaisante tournée. D'un autre côté, l'hiver a ses jours et quelquefois ses semaines de beau temps, qui là sont délicieux, le climat n'étant ni trop chaud ni trop froid. Généralement les premières pluies arrivent vers la fin de novembre ou au commencement de décembre, et continuent avec des intermittences d'un, deux et quelquefois trois ou quatre jours de soleil, jusqu'au commencement de janvier. Suit une quinzaine et quelquefois un mois d'un ciel brillant, puis « les dernières pluies, » qui durent environ six semaines ou plus, complètent la saison, et répandent la fertilité sur toute la terre. Pendant que les sommets les plus élevés du Liban sont ensevelis sous la neige, les montagnes moins élevées et les collines peuvent être parcourues agréablement. Outre celles-ci, il y a les plaines phéniciennes, avec les restes de leurs cités royales, Sidon, Tyr et Acre, à visiter; et, en descendant la côte au delà du Carmel jusqu'à la terre des Philistins, on peut atteindre Jérusalem, qui offre un séjour très-confortable et très-intéressant pendant les dernières pluies. De beaux jours, mais très-courts, permettront au voyageur de faire des excursions de Jérusalem à Bethléem, à Hébron, à « la Terre du Midi » et à la mer Morte, jusqu'après Pâques, lorsque le pays, qui a revêtu son vêtement de verdure et de fleurs, l'invite à reprendre son voyage vers le Nord, en traversant le centre et les parties plus orientales de la contrée. Le voyageur arrive ainsi au Liban, où, dans cette saison, il jouit d'une atmosphère plus fraiche et plus pure que dans les basses régions, qu'il est alors heureux de quitter; et lorsque, après avoir passé quelques

[1] Naturellement les saisons ont, en Palestine, leurs irrégularités aussi bien que dans les autres pays. Les dernières pluies peuvent quelquefois cesser plus tôt ou se prolonger au delà de l'époque ci-dessus mentionnée.

jours à gravir les crêtes les plus élevées et à plonger dans des gorges d'une profondeur à donner le vertige, il redescend vers Beirout, il a la satisfaction d'avoir vu le pays d'une façon assez complète. Il y a un inconvénient, qui n'est pas de peu d'importance, à voyager en hiver dans la Palestine : c'est que, le sol étant trop humide et même trop détrempé pour dresser une tente, et les nuits étant trop froides pour dormir en plein air, on est réduit forcément à l'hospitalité des habitants; et, quoique avec de l'argent et de bonnes paroles on puisse obtenir un abri dans presque tous les endroits, la fumée, la saleté et les insectes font d'une nuit passée dans une maison du pays tout autre chose qu'une nuit de repos. Quoi qu'il en soit, et puisque la perfection n'est pas de ce monde, et moins de la Palestine que de tout autre pays, nous invitons le voyageur à prendre son parti de cet inconvénient, et à s'embarquer avec nous à bord d'un steamer français, au port de Marseille, vers le milieu de novembre, afin d'arriver, s'il est possible, à Beirout avant le commencement des pluies.

C'est par une belle matinée que notre vaisseau approche des côtes de Syrie. La solennité de l'événement, nos yeux contemplant pour la première fois cette belle terre, le brillant ciel de l'Orient, doré par les rayons d'un soleil levant, cette muraille de montagnes bleues, le Liban devant nous, les pittoresques maisons et les jardins de Beirout à sa base, tout cela est bien propre à nous remplir d'admiration et de plaisir. Et pourtant le désappointement nous attend aussitôt que l'ancre est jetée et qu'on est entré dans une des nombreuses barques qui entourent le steamer pour se disputer le transport des passagers au rivage.

Comme toutes les villes d'Orient, Beirout n'est belle que vue à distance. Ses maisons, de construction massive et irrégulièrement groupées, ses rues étroites, où l'atmosphère est corrompue par les odeurs qu'exhalent les chameaux, les ânes, et une population sale et entassée, n'ont rien de particulièrement attrayant, si ce n'est la nouveauté du spectacle, et nous sommes heureux de trouver un refuge dans le *Locanda Belvedere,* assez bon hôtel oriental, situé hors de la ville, au milieu des jardins et des villas des principaux résidents européens de Beirout.

Là, nous nous occupons sans délai des arrangements nécessaires pour notre excursion. Il faut se procurer un drogman, des serviteurs, des muletiers, des chevaux, des tentes, des ustensiles de cuisine et autres objets indispensables pour le voyage. La manière la plus simple de s'équiper est celle que l'on trouvera la plus commode; mais cependant le choix le plus scrupuleux doit être fait des hommes et des objets, et ce soin nous occupera généralement quelques jours. Ce temps ne doit pas pourtant être regardé comme tout à fait perdu; car, outre les rapports avec quelques très-respectables résidents européens et avec les missionnaires américains, qui ne peuvent manquer de nous donner de précieux renseignements sur le pays et ses habitants, nous louons des chevaux et faisons d'intéressantes excursions dans les environs. Du haut des jardins élevés, situés au sud-ouest, on jouit d'une très-belle vue de Beirout et de sa baie, bordée par les hautes crêtes du Liban, qui, peut-être, commencent à être argentées par les premières neiges. Cette vue a tenté le talent de plus d'un artiste, et nous pouvons la voir dans plusieurs albums de la Palestine. Mais nous rencontrerons des vues non moins belles et moins généralement connues en étendant un peu plus notre excursion vers ce que l'on appelle les promontoires du Liban, au sud-est de la ville.

En quittant les ports de la ville, et après nous être dirigés pendant quelque temps à travers les étroites avenues formées de cactus indiens, derrière lesquels sont cachés des villas et des jardins, la route nous mène, par un joli bois de pins, à une plaine couverte de nombreux bosquets d'oliviers et de mûriers. A côté de la route sont les restes d'un aqueduc romain. Plusieurs villages, situés comme autant de groupes de maisons sur le sommet des montagnes les plus voisines, ajoutent au charme du paysage. Peu à peu nous commençons à monter, et la vue devient plus étendue. Une pénible impression peut s'emparer de nous pendant que nous gravissons ces rudes pentes calcaires, où il semble que rien ne puisse croître; mais les vignes et les jardins d'oliviers, les plantations de mûriers qui couvrent les hauteurs et les terrasses des deux côtés, montrent le contraire, et nous sommes bientôt convaincus que le gravier calcaire du Liban mérite le renom de fertilité qu'il possède depuis des siècles. Suivant notre sentier rocailleux jusqu'à Schemlân, à moitié de notre chemin ou à deux lieues de la ville, nous recommandons une halte de quelques minutes à l'ombre d'un petit bois de pins d'où l'on peut voir Beirout, sa baie et les collines qui l'entourent, avec le plus grand avantage (Planche I)[1]. Les maisons aux couleurs brillantes de la ville éloignée, et celles des villages plus rapprochés sur leurs sommets, les bosquets d'oliviers de Schuweifât[2] dans la plaine au sud ou à gauche de Beirout, la culture des jardins en terrasses sur les pentes de la montagne, les eaux bleues et calmes de la Méditerranée, les couleurs variées des rochers voisins, et les sommets vert foncé des pins qui nous environnent, tout cela, éclairé par les vifs rayons du soleil qui baisse, forme un tableau qui nous fait parfaitement comprendre pourquoi la terre promise à Israël, et que Moïse désirait voir, est appelée « la belle Montagne et le Liban » (Deut., III, 25) et — « la belle Terre » (Exod., III, 8), — « une terre où coule le lait et le miel » (Lév., XX, 24), etc.

En poursuivant notre chemin, tantôt sur des couches calcaires capricieusement enchevêtrées, tantôt le long de villas incrustées dans leurs jardins d'oliviers, nous parvenons à la grande manufacture de soie de M. Scott, où nous pouvons

[1] *Narrative of a journey through Syria and Palestine,* by C. W. M. van de Velde. W. Blackwood and son, Edinburgh and London, 1854. 2 vol. in-8, p. 63. — *Reis door Syrie en Palestina.* Utrecht, 1854, Kemink en zoon, 1854, bl. — *Reise durch Syrien und Palæstina.* Leipzig, O.-T. Weigel, 1855.

[2] « Un beau grand bouquet d'oliviers qui serait l'orgueil de toute contrée, » Dr A. Keith, *Evidence of the truth of the Christian Religion derived from the literal fulfilment of Prophecy*, Edinburgh, 1848.

passer une heure intéressante, et nous délasser sans perdre notre temps. Nous trouvons là l'explication de la grande quantité de terrasses plantées de mûriers (*Morus alba*, Linn.) auprès desquels nous avons passé. Les feuilles de ces mûriers servent à la nourriture des vers à soie, dont les cocons sont achetés et filés dans cette manufacture et dans plusieurs autres semblables, établies dans le Liban. Beirout était déjà, du temps des Romains, sous le nom de Berytus, célèbre pour son commerce de soie [1], et l'importance que la culture de cette production y a acquise attire de nouveau les marchands de l'Ouest aux marchés de l'Orient; car, non-seulement la soie du Liban est employée dans l'industrie indigène, et principalement dans celle de Damas, mais une grande quantité de soie filée et de cocons sont exportés dans les pays éloignés, et principalement à Marseille.

Entre Schemlân et Abeyh, il reste une distance d'une bonne lieue à parcourir. Le sentier pierreux qui mène de l'un à l'autre passe en montant près des villages d'Ainab et d'Ain-Kesour, et, fatigués de notre première marche sur les terribles sentiers du Liban, nous sommes heureux de tourner le dernier ravin qui nous sépare d'Abeyh. Si nous voulions jouir de la vue du village avec plus d'avantage, nous pourrions nous arrêter quelques minutes au côté droit du ravin, pendant que nous apercevons Abeyh devant nous sur la pente opposée (Planche II). Les maisons carrées, avec leurs toits plats, la culture en terrasse des flancs de la montagne, agréablement coupée par la verdure du ravin, composée principalement de chênes et d'oliviers, mêlés de courts buissons de myrte, composent un type aussi complet qu'on le puisse désirer d'un village du Liban.

Abeyh est située à environ 2,300 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée [2], sur la pente occidentale d'une chaîne au nord du Nahr-el-Kady, vallée qui envoie ses torrents dans la rivière Damour ou Tamyras des anciens. Après avoir fait une visite au séminaire des instituteurs indigènes et des missionnaires, sous la direction de R. M. Calhoun [3], où tout ce que nous verrons nous causera la plus grande satisfaction, nous pouvons retourner par une autre route à Beirout. Descendant par un sentier abrupt de la montagne, sur des couches grises de calcaire, quelquefois surchargées de courts et épineux *belèn* (*spina Christi*), ou à travers de petits bois de pins qui croissent partout où le calcaire abonde, nous atteignons le Nahr-ed-Damour, un peu au delà du village d'El-Mûallakah, près de son embouchure; et, tournant à droite le long du rivage de la mer au delà des sarcophages de la nécropole de l'ancienne Heldua, nous arrivons à Beirout, où nous attendons que notre drogman, nos serviteurs, nos muletiers et tout leur attirail soient prêts pour partir au premier jour convenable.

Mais il peut se faire que nous ne trouvions pas les choses de moitié aussi avancées que nous l'avions espéré. Les préparatifs d'un voyage syrien sont toujours longs et ennuyeux. Jamais un voyageur n'est parti encore pour une excursion dans les terres sans avoir éprouvé mille ennuis de la part d'un drogman trompeur ou d'un mukhari (muletier) pire encore. Le moment vient cependant où, après beaucoup de combats, nous quittons enfin les portes de la ville; et, après avoir traversé les sables rouges jetés par la mer au sud de Beirout, en arrivant sur la baie, la délicieuse atmosphère, la musique des vagues qui viennent baiser une plage unie et le ciel bleu qui nous environne, ne manquent pas de nous faire bientôt oublier les embarras et les ennuis de notre départ, et les mille petites contrariétés avec lesquelles il nous a fallu lutter avant de pouvoir nous mettre en route.

Notre voyage nous conduit maintenant à Saïda. Nous ne trouvons pas grand'chose d'intéressant sur notre route. Des vestiges de l'ancienne voie romaine se trouvent sur les rochers, qui descendent des hautes montagnes jusque dans la mer. On retrouve, à moitié enterrées dans le sable, d'anciennes bornes milliaires avec leurs inscriptions à demi effacées. Par intervalles d'une ou deux heures, nous passons auprès d'une petite auberge indigène (dûkhan), où nous pouvons boire un coup d'excellente eau de puits ou allumer un cigare; une dûkhan semblable est aussi construite près des restes d'Heldua, et est appelée Khân Khulda. On traverse la rivière Damour à son embouchure, à moitié route à peu près de Beirout à Sidon, pourvu qu'il ne soit pas tombé de pluies abondantes les jours précédents; dans ce dernier cas, on est obligé de différer le voyage jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger à traverser la rivière grossie par les pluies. Nous arrivons bientôt à une auberge arabe un peu plus grande, et célèbre par la tradition qui en fait le lieu où s'est accompli le miracle rapporté dans Jonas, II, 10 (Planche III) [4]. On dit que c'est dans cette baie sablonneuse que le prophète fut vomi sur la terre sèche par la baleine, et les habitants lui ont élevé un « wely » ou tombe, qu'ils appellent Neby (prophète) Yoûnas. Un tel monument, cependant, n'implique pas toujours que la personne à la mémoire de laquelle il est élevé y est enterrée. La légende trouve ses avocats aussi bien que ses incrédules. Il est certain que, comme le prophète fit voile de Joppé (maintenant Yâfa) à environ vingt-quatre heures de navigation de cet endroit, et navigua vers le nord, le long de la côte, avec l'intention de fuir à Tarshish, il n'y a aucune contradiction avec la relation sacrée à supposer que, non loin de cette ville, Jonas fut jeté à la mer, avalé par la baleine, et rejeté dans les environs sur la terre sèche [5].

[1] *Ritter Erdkunde*, th. XVII, 457.

[2] Selon la mesure du Dr de Forest. *Vid.* Dr E. Robinson, *Later Biblical Researches in Palestine, etc.*, p. 20, London, 1856. Les mesures de hauteur sont indiquées en pieds anglais.

[3] *Narrative, etc.*, I, 65.

[4] *Narrative*, I, 78.

[5] Derrière Khân-en-Neby-Yoûnas est un village appelé El-Djîyeh, avec quelques restes d'une ancienne ville, que l'on suppose avoir été Porphyréon. *Vid.* Ritter, XVII, 421, 422.

Nous pouvons supposer, dans le train ordinaire des choses, que notre escorte a été si lente à se mettre en route le matin, que le soleil se couchera bientôt après notre arrivée au Khân-en-Neby-Yoûnas. S'il en est ainsi, le paysage, qui autrement serait sans intérêt, s'offrira à nous illuminé de la plus splendide façon, et ce sera avec regret que nous détournerons nos yeux d'un si beau spectacle pour nous retirer dans une chambre peu confortable d'une maison attenante au khân, où nous nous établissons pour la nuit. Les drogmans, lorsqu'ils conduisent leur caravane à leur gré, souvent ne poussent pas la première journée plus loin que ce khân, distant seulement de cinq heures et demie à six heures de Beirout, sous le prétexte de ne pas trop fatiguer et rebuter leurs voyageurs au début du voyage. Quoi qu'il en soit, la vérité a ses droits, et qu'il n'y ait pas beaucoup de logis en ce pays pires que la chambre du Khân-en-Neby-Yoûnas, nous sommes, sur ce point, d'accord avec notre drogman. En vain pourtant cherchons-nous à reposer ou à dormir. Tourmentés par des légions d'insectes, il nous est tout à fait impossible de prendre aucun repos, et, fatigués de nos luttes de la nuit, nous nous levons aux premières lueurs de l'aurore pour fuir ce lieu et continuer notre voyage vers la capitale de l'ancienne Phénicie.

Bientôt paraissent les maisons et le château de Saïda, qui s'avance un peu dans la mer. Nous traversons la rivière Auwly ou Auwaly, l'ancien Bostrenus, auprès de son embouchure, trois quarts d'heure environ avant d'arriver à la ville. En approchant, nous tombons au milieu d'une foule comme on en rencontre toujours aux portes des villes de quelque importance. D'autres voyageurs — des voyageurs de toute espèce — les uns à cheval, les autres montés sur des chameaux, d'autres à pied, se mettant en marche pour Beirout, nous suivent ou nous rencontrent (Planche IV)[1]. Ayant enfin dépassé les jardins au nord de la ville, que nous laissons à notre gauche, nous arrivons à la porte nord-est, et, après avoir traversé quelques étroits et sales passages, en partie voûtés, qui ici sont appelés rues, nous pouvons prendre notre refuge dans le couvent ou khân français. Quelquefois les voyageurs campent à l'extérieur, à l'est de la ville, sur un cimetière mahométan qui est assez agréablement couvert par des *syringa persica;* mais, outre que l'endroit est tout à fait public, le ciel nous annonce que la pluie est proche, et nous jugeons qu'il vaut mieux coucher dans une chambre en ville que sous une tente à l'extérieur.

La plupart des voyageurs donnent peu de temps et peu d'attention à Saïda, maintenant une petite ville de peu d'habitants, et autrefois la « grande Sidon » (Jos. XIX, 28), la « Mère des Phéniciens ». Nous ne regrettons pas, nous, que le temps d'hiver avec ses orages et ses tempêtes nous y retienne quelques jours, car, pendant que le vent et la pluie nous forcent à y séjourner, nous avons une excellente occasion d'évoquer les prophéties autrefois proférées contre l'idolâtre cité, et de mesurer à ses restes et à sa condition présente la profondeur de sa chute; puis, lorsque les nuages se seront dissipés et donneront passage au soleil, nous ferons quelques intéressantes excursions dans le voisinage.

Soit que Sidon, le fils aîné de Canaan, ait ou non fondé la célèbre cité (Gen., X, 15, 19), ainsi que le dit Josèphe (Antiq., I, 6, 2), un simple coup d'œil jeté sur la position présente de Saïda nous explique comment ce banc de rochers dont le château de saint Louis occupe maintenant la partie la plus élevée (Planches IV, V, VI et VII), rochers qui se continuent en ligne brisée dans les eaux, de façon à former un abri naturel contre les orages de l'ouest, ont fait choisir cette localité pour la fondation d'une ville. Les rochers offraient une retraite assurée. Les plaines environnantes, arrosées par plusieurs petits cours d'eau, présentaient la plus riche fertilité. Les communications avec l'intérieur du pays n'étaient point empêchées par des montagnes impraticables, et l'on comprend que la navigation, dans son enfance la plus reculée, dut remarquer, dans ces récifs de rochers s'avançant dans la mer, un brise-lames sûr pour abriter ses faibles bâtiments.

Les mêmes raisons qui amenèrent la fondation de la ville, sûreté de position, accès facile par terre et par eau, et fertilité de la campagne environnante, ont élevé Sidon au rang de métropole de la Phénicie, « Sidon la grande, » ainsi qu'elle est souvent nommée dans les saintes Écritures (Jos., XIX, 28; XI, 8). Ceux de Laïs demeuraient en repos, « se croyant en sûreté à la façon des Sidoniens » (Jug., XVIII, 7); mais Laïs fut prise par les enfants de Dan « parce qu'elle était loin de Sidon » (*id.*, 28), et que les Sidoniens ainsi ne pouvaient venir assez promptement pour la délivrer. L'expression dont Esaïe se sert contre Tyr en disant : « Toi qui étais remplie de marchands de Sidon »; et celle du prophète Ézéchiel contre la même ville : « Les habitants de Sidon et d'Arvad ont été tes matelots, » comme aussi l'aveu que fit Salomon à Hiram, roi de Tyr, « qu'il ne se trouvait point parmi les Israélites de gens qui s'entendissent comme les Sidoniens à couper le bois » (I Rois, V, 6; I Chr., XXII, 4, et Esdras, III, 7), — voilà autant de passages de la Bible qui nous prouvent combien fameuse était cette métropole de l'antiquité.

Dans la division de la Terre promise faite par Josué, Sidon fut assignée à Asher (Jos., XIX, 28); mais les Israélites ne la subjuguèrent jamais (Jug. I, 31). Au contraire, Sidon, après les avoir d'abord souillés par son idolâtrie, devint l'un de leurs plus cruels oppresseurs (Jug., X, 6, 12). Salomon aima des femmes étrangères, des Sidoniennes, et il marcha après Hastoreth, la divinité des Sidoniens (I Rois, XI, 1, 5). Le malheur qui résulta pour Israël, quand l'une des filles des princes de Sidon partagea le trône d'Achab, est fortement exprimé par ces mots : « Et il arriva que, comme si ce lui eût été peu de chose de marcher dans les péchés de Jéroboam, fils de Nebat, il prit pour femme Jézabel, fille d'Eth Bahal, roi des Sido-

[1] *Narrative*, I, 80.

niens; puis il alla et servit Baal et se prosterna devant lui. Et il dressa un autel à Baal, en la maison de Baal, qu'il bâtit à Samarie. Et Achab fit un bocage; de sorte qu'Achab fit encore pis que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter l'Éternel, le Dieu d'Israël (I Rois, XVI, 31-33). » Aussi le jugement de l'Éternel prononcé contre Sidon n'a-t-il pas tardé à s'accomplir. Jérémie lui annonça la coupe de la fureur de Dieu, qui lui était préparée par Nébucadnetsar, roi de Babylone (Jér. XXV, 15, 22; XXVII, 3, et XLVII, 4); Ézéchiel fut envoyé contre Sidon avec cette terrible prophétie : « Fils de l'homme, tourne la face vers Sidon, et prophétise contre elle. Et tu diras : Ainsi a dit le Seigneur « Dieu, l'Éternel : Voici, j'en veux à toi, Sidon, et je serai glorifié au milieu de toi; et on saura que je suis l'Éternel, quand « j'aurai exécuté le châtiment sur elle, et que j'y aurai été sanctifié. J'enverrai contre elle la mortalité et le sang dans ses « rues; et les blessés à mort tomberont au milieu d'elle par l'épée qui viendra de toutes parts sur elle; et ils sauront que « je suis l'Éternel. Et elle ne sera plus pour la maison d'Israël une ronce irritante, une épine causant plus de douleur « qu'aucun de ceux qui sont autour d'eux et qui les pillent, et ils sauront que je suis le Seigneur l'Éternel (Ézéchiel, XXVIII, « 21, 22, 23 et 24). » Parole qui est suivie par cette remarquable déclaration en faveur d'Israël (*ibid.*, 25 et 26) : — « Vous « avez pris mon argent et mon or, et avez emporté dans vos temples mes choses les plus précieuses et les meilleures. Et « vous avez vendu les enfants de Juda, et les enfants de Jérusalem, aux enfants des Grecs, afin de les éloigner de leur « contrée. » Ainsi fulminait encore l'Éternel contre Tyr et Sidon par la voix d'un autre de ses prophètes : — « Voici, je les « ferai lever du lieu auquel ils ont été transportés après que vous les avez vendus; et je ferai retourner votre récompense « sur votre cité, etc. (Joel, I, 4-8). »

Les siècles ont succédé aux siècles depuis que le Seigneur prononça ses jugements sur ces villes glorieuses alors. Les armées assyriennes, macédoniennes, persanes, syriennes, égyptiennes et romaines, ont chacune à leur tour accompli leur œuvre de dévastation sur la capitale de la Phénicie. Non moins terribles furent les ravages faits par les Sarrasins et autres conquérants mahométans. En vain Sidon essaya de relever la tête lorsque, pour quelque temps, elle fut au pouvoir des croisés — effort dont on voit un souvenir dans les ruines du château situé sur la hauteur au sud de la ville (Planche VI) que l'on dit avoir été bâti par Louis IX de France [1]. En vain le fameux émir druse Fakhr-ed-Din (1595-1603) [2] essaya, en bâtissant des khâns et d'autres coûteux édifices, parmi lesquels un palais pour lui-même, de rendre à Sidon quelque chose de son antique importance. Le sceptre de plomb d'un gouvernement léthargique a continué de s'appesantir sur elle et de la tenir courbée. A côté de ces causes, d'autres encore ont empêché son rétablissement. De même que Tyr, dans l'ancien temps, arracha à la métropole une partie de sa gloire en attirant le grand commerce de la Méditerranée à ses marchés richement approvisionnés, ainsi de nos jours Beirout s'est élevée et croît chaque jour en importance aux dépens de Saïda. Ni l'admirable situation de celle-ci, au milieu de ses jardins depuis longtemps fameux où presque tous les fruits de la terre peuvent être cultivés (Planche VII), ni sa position comme le port naturel ou au moins le plus rapproché de Damas, ne peuvent faire pencher la balance en sa faveur dans l'état actuel de développement de sa sœur rivale Beirout.

Peut-être le défaut d'un ancrage sûr est-il aujourd'hui, autant que toute autre cause, un obstacle au retour de Saïda à la richesse et à la prospérité. Une ligne de rochers s'avançant du nord dans la mer a anciennement formé un port spacieux, capable de contenir les bâtiments, petits et grands, de toutes les nations qui faisaient le commerce avec la Phénicie. Un jour, j'allai en bateau visiter ces rochers, et je trouvai sur leur surface les marques évidentes d'anciens murs et de tours [3]. Mais ce vaste bassin doit avoir été depuis longtemps détruit, et une petite partie seulement, au sud du pont qui joint la ville au château situé dans la mer, et érigé probablement par les croisés (Planches IV et VII), formait le port du temps de ces derniers. Quand Fakhr-ed-Din entreprit de faire de Saïda sa résidence princière, il fit combler ce port avec de la terre et des décombres, afin de se garantir des vaisseaux de guerre avec lesquels la Porte essayait ou eût pu essayer de le tenir en échec; et depuis lors Saïda a pu être littéralement appelée une ville sans port, les bateaux des habitants seuls pouvant trouver un abri dans les eaux basses de l'étang qui en tient aujourd'hui la place.

Les vestiges d'antiquité que renferme la ville sont peu de chose. Çà et là, d'anciennes grosses pierres ou un fragment de colonne, voilà tout ce qu'on rencontre. Le fût d'une colonne de granit sert de seuil à la porte sud-est. Les traces des anciens temps sont beaucoup plus nombreuses hors des murs. Du côté de l'est, près de la ville, plusieurs colonnes sont éparses, et si l'on visite les beaux jardins d'alentour, on rencontre à chaque pas des restes d'ancienne poterie, de petits cubes de pavé en mosaïque et d'autres fragments que la charrue a mis en relief depuis plusieurs générations. Mariti, d'Arvieux, et d'autres voyageurs ont déjà parlé de ces restes comme d'autant de preuves que l'enceinte de « la grande Sidon » a dû embrasser un vaste espace autour de la petite Saïda actuelle. Bruce et Browne ont découvert, dans ces jardins, des pavés en mosaïque d'un très-beau dessin. Il n'y a aucun doute que des recherches et des fouilles nouvelles ne missent en lumière d'intéressants fragments d'antiquité. En étendant notre promenade une vingtaine de minutes à l'est de la ville, à l'extrémité des jardins, nous touchons à une colline couronnée d'un wely ou monument en

[1] *Ritter*, XVII, 393, 407.

[2] *Ritter*, XVII, 395.

[3] Ce sont des incisions carrées pratiquées dans le roc, et qui devaient servir d'assises aux murs et aux tours dont nous parlons. — La même chose a été observée par le Dr Barth (*Ritter*, XVII, 414).

l'honneur du prophète Élie. Sa base contient un certain nombre de caveaux naturels et artificiels qui, autrefois, servaient à la sépulture des morts. De semblables chambres sépulcrales se trouvent de tous côtés sur les collines calcaires qui s'élèvent à l'est-nord-est et au sud-est de la ville, et si jusqu'ici aucune nécropole régulière de Sidon n'a été découverte, nous pouvons, je crois, supposer avec certitude que, puisque nous rencontrons des tombeaux et des sarcophages dans toutes les directions, les Sidoniens n'avaient aucun lieu particulier de sépulture. Le lieu de la sépulture des rois, cependant, paraît avoir été fixe et situé à environ un quart d'heure de la ville actuelle, dans des champs maintenant cultivés. Je suis entré là dans une voûte spacieuse dans laquelle j'ai vu plusieurs sarcophages avec ornements, encore dans leur position première, l'un sur l'autre[1], et une importante découverte a depuis été faite par M. Pérétié, chancelier du consulat de France à Beirout, d'un sarcophage contenant le corps embaumé d'un roi de Sidon. On a trouvé sur ce corps une inscription phénicienne qui a été traduite par M. le duc de Luynes, ainsi que par M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne, et par laquelle nous sommes informés que le mort était Eschmounazar ou Asmunazar, roi des Sidoniens, fils du roi Tabnith, roi des Sidoniens, petit-fils du roi Esmounazar, roi des Sidoniens. Sa mère était Amaschtoreth, prêtresse d'Astarté, fille du roi Eschmounazar (Voir la *Revue de l'Orient*, février 1856, p. 109 et 156, et le *Moniteur* du 14 février 1856). Ce sarcophage a été offert par M. le duc de Luynes au musée du Louvre, où on le trouve dans la galerie des antiquités asiatiques.

Nous nous plaisons à occuper ainsi les rares heures de soleil entre les averses, d'une manière agréable et utile, à des courses aux alentours de la ville, à travers les jardins justement renommés de Sidon, où l'oranger, le citronnier, l'olivier et le tamaris réjouissent nos yeux au milieu de l'hiver de leur verdure ici luxuriante, là modeste et pâle. Nous y remarquons l'habileté avec laquelle, au moyen de nombreux canaux ou aqueducs, on s'est servi, pour fertiliser ces jardins, des eaux abondantes de la rivière Auwly ou Auwaly. Pendant ces quelques journées de mauvais temps, nous sommes heureux d'être admis, pour charmer les longues heures du soir, dans la société des missionnaires américains, établis ici depuis 1851, et, comme après deux, trois ou quatre jours de pluie il y a généralement un ou deux jours de soleil, nous pouvons enfin employer ces intervalles de beau temps à des excursions un peu plus lointaines.

La route de Tyr, le long de la côte, offre peu d'intérêt au point de vue pittoresque. Décidés, en conséquence, à faire une excursion dans les terres à la première occasion favorable, nous pouvons nous satisfaire par une visite à l'emplacement de l'ancienne Zarphath ou Sarepta, située à trois heures au sud de Sidon, sur la baie, au pied d'une colline sur laquelle le village de Surafend a conservé l'ancien nom à peine modifié. Quelques débris de poterie et des fragments de marbre sont tout ce que le temps a laissé pour marquer la place où s'est passée la touchante histoire d'une mère racontée dans la sainte Écriture (I Rois, XVII, 9, etc.). Si, au lieu de la route ordinaire le long de la mer, nous prenons un petit sentier qui se dirige un peu à gauche vers une montagne élevée, à environ quarante minutes de Sidon, nous voyons sur son sommet, où l'on parvient par un escalier taillé dans le roc, les restes d'une très-ancienne construction. Les fondations seules subsistent, mais elles sont d'une dimension considérable, et ont servi probablement autrefois de base à un temple phénicien. En descendant par le village de Ghasêyeh, nous retrouvons de nouveau la route qui longe la côte, et qui, après avoir traversé la rivière Zaharany et passé auprès d'un petit Tel ou colline artificielle (indiquant toujours le site d'une ancienne ville), double en serpentant le promontoire de Surafend.

Du haut de ce promontoire on jouit d'une très-belle vue de la contrée montueuse environnante, vue qui s'étend au nord bien au delà de Saïda, bornée au nord-est et à l'est par les cimes du Liban, en ce moment couvertes de neige, et par la partie la plus méridionale de ses chaînes appelée Djebel-Rihân (montagne des Myrtes), d'un aspect si pittoresque avec ses couleurs violacées indiquant des pentes richement boisées. Il manque pourtant quelque chose à cette vue : du côté sud Tyr n'est pas visible. Une élévation rocheuse, couronnée par le village de Zekhzekiyeh, à une petite distance, intercepte la vue, et c'est seulement en tournant sa base que nous apercevons les maisons et le minaret de Sour se dressant au loin dans les eaux qui miroitent sous le soleil éclatant de Syrie.

Une autre excursion, offrant un moindre intérêt biblique, mais plus de beauté naturelle, peut être faite au village de Roum, situé sur la pente méridionale d'une haute montagne conique appelée Rummiët-Roum[2], dont l'élévation dans le lointain nous a déjà frappés à Sidon, et d'où on jouit d'une magnifique vue. La distance (environ cinq heures de Sidon) étant trop grande pour une excursion d'un jour, nous prenons avec nous nos lits de voyage et autres objets indispensables, ainsi qu'un guide connaissant bien la route, attendu qu'il est très-probable que nos domestiques, drogmans et muletiers, ne sont jamais allés de ce côté. Quoique ce soit la grande route de Sidon à Damas, cette route est généralement délaissée par les voyageurs, et c'est dommage, car elle traverse les plus beaux sites du pays.

Après avoir passé un ruisseau appelé Narh-el-Kemly, nous gravissons les montagnes. La route passe auprès de plusieurs villages, mais n'offre pas d'intérêt jusqu'au delà du hameau de Safaraïn, où il faut traverser une ravine abrupte qui, descendant des hautes montagnes, coupe notre chemin. Nous conduisons nos chevaux par la bride à travers les buissons et entre d'énormes blocs de pierre calcaire. L'ascension du côté opposé est encore plus difficile. Les promontoires du Liban

[1] *Narrative*, I, 91.

[2] Robinson écrit Ruweisel (la petite tête).

nous paraissent alors comme autant de gigantesques boulevards destinés à arrêter notre marche. Mais, en longeant la côte, toujours en gravissant, nous avons bientôt atteint Roum, et, comme quelques-uns de ses habitants (en majorité chrétiens du rite grec) ont eu des rapports avec les missionnaires américains de Sidon, un accueil hospitalier nous y attend. Si notre course ne nous a pas trop fatigués, nous ferons bien de monter cent mètres plus haut et d'atteindre le sommet de Rummiët-Roum, afin de voir le plus splendide panorama dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire au coucher du soleil [1].

De l'endroit élevé et isolé où nous sommes, l'œil peut errer sur un océan de montagnes et de vallées, parsemées de centaines de villages petits et grands, divisées en champs cultivés et en jardins, coupées par des rivières et des ruisseaux, bornées à l'est par le rempart grisâtre des rochers du Liban ou par les forêts d'un vert sombre suspendues sur ses flancs escarpés, pendant que des torrents écumeux brillent en cascades dans ses crevasses inaccessibles. L'œil est réjoui du côté du couchant par les eaux bleues de la Méditerranée qui semblent se perdre dans le ciel lointain [2]. Sidon et les montagnes de Surafend, Tyr et la *Scala Tyriorum* (ce fameux promontoire), forment les points saillants de cette vue magnifique. Au nord, la montagne d'Abeyh se détache distinctement, et un peu plus près on aperçoit le grand couvent de Machalis [3]. La partie nord-est du paysage est occupée principalement par les gorges sauvages au fond desquelles descendent les torrents tributaires de la rivière Auwly, dont le plus grand est le Nahr-Barouk, qui prend sa source au haut de la principale chaîne et est bordé le long de son cours par plusieurs villages qui surplombent ses eaux écumantes. C'est au pied même du Rummiët-Roum que ce torrent, après avoir reçu un affluent de Diezzin, tourne son cours sud-ouest vers l'ouest, où nous l'avons traversé à son embouchure quelques jours auparavant. Plus d'une fois cette belle vallée a attiré mes pas, pendant que j'attendais à Sidon le retour du beau temps. Si le temps ne permettait pas de telles excursions, nous recommanderions aux voyageurs de suivre, dans la route de Beirout à Sidon, un sentier qui s'éloigne un peu du rivage, lorsqu'on s'est rapproché de la rivière, que l'on traverse en cet endroit sur un excellent pont en pierre construit par Fakhr-ed-Din. Ce pont se compose d'une seule arche de seize mètres de diamètre, et la voie a quatre mètres de large [4]. C'est du parapet de ce pont qu'est prise la vue de la planche VIII. Deux cents mètres au-dessus de ce pont se trouvent les ruines d'un autre pont où lady Hesther Stanhope fit chercher des trésors avec le même infructueux résultat qu'à Ascalon [5].

Une première soirée passée dans le cercle des paysans indigènes et une première nuit sous leur toit hospitalier sont tout un événement pour le voyageur qui visite la Terre sainte. Votre hôte ne vous a pas plutôt fait son bienveillant accueil, allumé votre feu, mis vos chevaux à l'abri, peut-être dans la même pièce que les maîtres, car les maisons ne sont pas divisées par des murs en compartiments; il ne vous a pas plutôt offert ce qu'il a de mieux : du café, des olives, des figues ou autres fruits secs, toutes choses dont vous l'aurez peut-être remercié sans les accepter, — ayant apporté avec vous vos provisions, — que la nouvelle qu'un Frandji (un Frank, synonyme de voyageur européen) est arrivé dans le village s'est répandue et a rassemblé autour de vous une foule de curieux et de visiteurs. Votre dîner fini, l'agrément de votre soirée commence. « Représentez-vous un appartement de quarante-cinq pieds de long, et de vingt-cinq pieds de « large, dont la plus grande partie est dans l'obscurité. Au centre est un cercle d'une vingtaine d'hommes, enveloppés « dans de longs manteaux, la tête entourée de larges turbans, le teint bronzé, la barbe longue, au maintien grave et « bienveillant, sur lesquels la faible lumière d'une lampe et le faible éclat d'un feu qui s'éteint projettent une lueur vague « du plus étrange effet. Auprès d'eux, se voient quatre femmes, appartenant à la maison d'Abou-Milkam, notre hôte, l'une « assise, l'autre debout, une troisième appuyée contre les rustiques poteaux qui soutiennent un toit plat fait de planches « et de branches d'arbres entrelacées; la quatrième, tout en écoutant la conversation, file son coton, et tord et enroule « le fil à l'aide d'un poids suspendu, à mesure que la balle de coton dont il est tiré se dévide. Figurez-vous tout cela vu à « travers la fumée des pipes et du feu qui a rempli l'appartement, et vous aurez une assez parfaite idée de la maison de « notre hôte à Roum. La mère étendit les draps ou quelques nattes, qui couvrirent une partie du plancher. Les visiteurs « se retirèrent silencieusement l'un après l'autre, et nous nous couchâmes pour nous reposer. Le bon Abou-Milkam tendit « d'un côté à l'autre de la chambre une corde sur laquelle il étendit une grande toile, afin de nous faire une espèce « d'appartement privé. La faible lampe s'éteignit graduellement, et il n'y eut plus rien qui pût troubler notre sommeil, — « du moins je le pensais. Mais, hélas! à peine étais-je couché depuis cinq minutes, que je fus assailli par des essaims d'in- « sectes. Une terrible lutte s'ensuivit. C'est en vain que je me retournais et me tordais sous leurs attaques; elles me firent « souffrir une espèce de martyre pendant une nuit sans sommeil. Cependant j'eusse fini par m'endormir, de guerre lasse, « si les petits-enfants d'Abou-Milkam n'eussent poussé des cris aigus toute la nuit. Puis, comme s'il eût été résolu que

[1] Nous trouvâmes que ce sommet est à 925 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il a un renom de sainteté parmi les indigènes, dont l'un me dit que dans les temps anciens il existait en cet endroit une sorte de château. Je ne trouvai aucun reste d'un tel édifice, mais seulement une petite place ceinte par un mur en ruines, et dans l'intérieur quelques fragments de poterie.

[2] *Narrative*, I, 97, 98.

[3] Robinson écrit Muckhallis.

[4] *Ritter*, XVII, 410. Une description détaillée de l'Auwly est donnée par lui, XVII, 85-121.

[5] *Lady Hester Stanhope's travels, by her physician*, vol. III, p. 185.

« nous n'aurions aucun repos jusqu'à l'aurore, la famille fut debout bien avant le jour. Pendant que nous étions assis « autour du feu, prenant notre café, je ne pus m'empêcher de parler de nos tourments de la nuit; mais mon hôte me « répondit que j'étais bien certainement dans l'erreur, car on était alors en hiver, et dans l'hiver il n'y a pas, nous dit-il, « de ces incommodes insectes. Qu'est-ce que ce devait être en été, pensai-je[1]. »

En retournant à Sidon, on peut, en faisant un léger circuit, prendre une très-belle route. A Roum nous descendons dans une vallée profonde vers l'est. C'est là que coule un petit ruisseau qui forme l'une des principales branches de la rivière Nahr-Sanik, torrent de la montagne qui se jette dans la mer à environ trois quarts d'heure au sud de Sidon. Fermé de tous côtés par de hautes montagnes, dont la plupart sont de pierre calcaire et boisées de chênes nains, çà et là interrompues par des rochers de grès, couleur d'ocre, contre lesquels des pins au feuillage vert sombre accrochent leurs racines, rafraîchi par l'air vif qui descend des hauts sommets, le Sanik semble cacher son cours entre les lauriers roses et autres arbrisseaux, dans l'un des plus romantiques et en même temps des plus grandioses sites du pays (Planche IX)[1]. Tournant au sud-ouest, nous suivons le cours de ce torrent qui sort de la vallée et coule sur son lit rocailleux au pied du village de Birteh entre les sycomores qui ombragent ses bords de la plus sauvage manière; nous nous avançons vers le hameau de Mujeidel, où nous quittons le torrent pour tourner au nord-ouest en traversant la colline qui le sépare du cours d'eau parallèle appelé le Nahr-Baragoût, et nous ne tardons pas à regagner Sidon par ce nouveau chemin.

[1] *Narrative*, I, 95 et 96.

[1] *Narrative*, I, 100.

HASBEIYA ET SES ENVIRONS.

Il arrive ordinairement en Palestine, qu'après deux ou trois semaines orageuses de décembre, il survient un court intervalle de beau temps; nous en profiterons pour reprendre nos courses. Mais, comme l'hiver n'est pas encore passé, et qu'une station offrant un abri convenable est nécessaire, nous choisissons, à cet effet, un point d'où nous pouvons, avec une certaine facilité, faire quelques intéressantes excursions dans les environs, sans courir la chance d'être arrêtés dans nos explorations à travers « le pays d'Israël » par la maladie ou l'épuisement, conséquences probables du manque de confortable en voyage, auquel notre éducation et nos habitudes occidentales nous ont accoutumés.

En quittant Sidon, aucun lieu ne nous paraît plus convenable, comme station centrale pour nos excursions, que Hâsbeiya. Nous aurions pu, il est vrai, suivre la route de la côte jusqu'à Sour, et faire de cette ville, qui a remplacé la glorieuse Tyr d'autrefois, notre résidence pour quelques jours. Mais déjà nous connaissons Zarphat ou Sarepta, maintenant Sûrafend, le seul site biblique de cette côte; une nécropole assez étendue, creusée dans le roc auprès d'un endroit appelé Adloun, située un peu plus loin, quoique assez intéressante pour l'archéologue, ne nous offre que peu d'attrait pittoresque; et, comme nous aurons plus tard occasion de visiter Tyr par une autre route, nous préférons aujourd'hui nous diriger vers Hâsbeïya, ce qui nous amène dans des parties du pays à la fois remarquables par les beautés naturelles et des restes d'antiquité d'autant plus intéressants qu'ils n'ont été que peu ou point du tout explorés.

Nous voilà donc en route. Les nuages orageux ont disparu à l'ouest, le ciel est clair et bleu, et le soleil de Syrie prouve qu'en hiver il n'a pas perdu son pouvoir. Le temps est vraiment splendide. La nature nous sourit de tous côtés. Les alouettes et d'autres oiseaux au gosier mélodieux s'unissent en chœur pour chanter les louanges de leur Créateur. Les petites fleurs que les pluies ont fait surgir entre les fentes du sol rocheux ou sur le sable nous réjouissent par leurs brillantes couleurs et leur délicieux parfum. Même les eaux de la mer, qui se ruaient sur la côte pendant les derniers jours avec une si impétueuse furie, semblent ne vouloir pas demeurer en arrière du reste de la nature pour nous fêter à notre passage; elles rident doucement la baie, et ont l'air de porter le calme et la paix sur leur surface. Au moment de quitter Sidon, nous avons eu beaucoup d'ennuis causés par l'horrible façon dont nos muletiers et nos domestiques ont arrangé toute chose pour le départ. Des vociférations, telles que la langue arabe seule en peut produire, ont retenti durement à nos oreilles à travers les rues couvertes, pendant qu'ils étaient occupés à charger sur nos mules les objets nécessaires au voyage. Comme il arrive d'ordinaire, au lieu de nous amener des mules convenables, ainsi que nous en étions convenus, les muletiers tentèrent de nous donner de pauvres débiles créatures incapables de faire leur service, ou boiteuses, ce qui n'empêchait pas leur propriétaire de jurer qu'elles étaient de premier choix et les meilleures du monde. Nous ne savions s'il nous serait donné de sortir enfin de tous ces embarras; mais tels sont l'agitation et les ennuis inséparables, au début, de tout voyage en Palestine; on les surmonte bientôt, et, quelque pénibles qu'ils soient, on ne tarde pas à les oublier une fois que l'on est hors des portes de la ville.

Notre route longe, pendant la première heure, le bord de la mer, au sud de Sidon, puis tourne à gauche dans la direction du sud-est, à travers une plaine onduleuse et bien cultivée. Nous trouvons bientôt la rivière Zaharâny, torrent des montagnes qui sort des fentes et des ravins du Liban méridional, appelé Djebel-Rihân, et notre chemin, à partir de là, commence à gravir les pentes qui remplissent l'espace situé entre le Djebel-Rihân et la mer, en chaînes qui généralement courent ouest-nord-ouest ou ouest, et dont l'une forme le promontoire de Sûrafend. Il est impossible de jeter les yeux sur les flancs bleuâtres du Djebel-Rihân, sans éprouver un vif désir de voir de plus près ces forêts d'un caractère et d'une couleur particuliers dans leur sévère et agreste splendeur. Nulle part ne se montre une aussi luxuriante végétation que le long de ces pentes, et nulle part aussi, dans toute la région que nous parcourons, le paysage n'est aussi magnifique que dans le Djebel-Rihân; mais une visite à cette localité attrayante doit être remise à une prochaine occasion, et nous nous contentons d'en approcher un peu et de jouir pour le moment de ses beautés à distance.

Un khân appelé khân Mehemed-Aly, sur le sommet d'une petite montagne, nous invite à un court repos. Nous

sommes ici à environ deux heures et demie de distance de Sidon, et nous jouissons d'une vue splendide sur les montagnes et les vallées de cette partie du pays, appelée Belad esch-Schekif. Bientôt nous passons auprès du grand village de Zifteh, pendant que, de temps à autre, s'offrent à nous des traces de l'ancien pavé romain qui formait autrefois la grande route allant de Sidon au passage de la rivière Léontès par le Djisr (pont) el-Khardela, et de là, par Banias, l'ancienne Césarée de Philippe, à Damas, ou, par une route se dirigeant vers le midi, à la Galilée orientale et à ses beaux lacs. La route que suivent les chameaux de Sidon à Damas, et qui passe par le Djisr el-Khardela, est là plus commode, bien que ce ne soit pas la plus courte; elle n'est jamais interceptée par les neiges, comme les sentiers moins longs qui passent sur le Liban, et l'on y rencontre fréquemment les caravanes du pays au delà du Jourdain, se dirigeant vers les marchés de Saïda ou de Beirout[1].

Nous parcourons une longue vallée monotone, parsemée seulement çà et là de quelques troncs de chênes verts et d'autres arbustes; nous y longeons pendant deux heures des flancs de rochers stériles; enfin elle aboutit à une espèce de bassin de collines : c'est là qu'est situé Nebathiyeh avec ses champs et ses jardins.

Comme nous sommes en hiver et que le terrain est trop détrempé pour permettre d'y dresser notre tente, nous n'avons pas à choisir; il faut nous résigner à passer une nuit dans le khân du village, aussi sale d'ailleurs, aussi rempli de fumée et d'insectes qu'on puisse en trouver dans tout le pays. Mais nous ne pouvons faire autrement; la distance de Sidon à Hâsbeiya est trop considérable (environ douze heures de marche) pour que nous puissions la franchir en une journée d'hiver, et au delà de Nebathiyeh nous n'avons, sur notre chemin, aucun village où nous puissions être mieux traités. Nous tâchons donc de tirer de notre position le meilleur parti possible. Nos domestiques préparent le café, notre premier et notre meilleur confortatif, après une marche de plusieurs heures; la fumée du tabac nous aidera à supporter la fumée du feu allumé dans un bâtiment sans cheminée; l'exercice de la journée aiguisera infailliblement notre appétit, et, en nous tenant enveloppés aussi hermétiquement que possible dans nos lits de campagne, nous oublierons, ou peut-être n'oublierons-nous pas, à cause des insectes, tous les maux passés, dans la douce quiétude du sommeil. Sans nul doute, nous serons charmés d'abandonner demain matin cet ignoble khân, le plus tôt qu'il nous sera possible.

A peine avons-nous quitté le bassin de Nebathiyeh que nous voyons se dresser menaçant, sur une éminence en face de nous, le château de Belfort, forteresse remarquable des Croisés, et qu'on appelle aujourd'hui Kalât-esch-Schekif. Nous en atteignons la base, deux heures environ après notre départ[2].

Kalât-esch-Schekif était autrefois une place forte de premier rang, couronnant la crête d'une haute montagne et surplombant le ravin du Litâny, le Léontès des anciens, qui ici a au moins 1500 pieds de profondeur (Pl. X)[3]. Le château domine toute la contrée adjacente; la vue s'y étend à une grande distance dans toutes les directions; il forme, en même temps, une barrière formidable contre toute invasion de l'intérieur par une force étrangère. Sa position commande la route de Sidon à Damas, et, en général, l'entrée méridionale de la grande vallée qui s'étend entre les deux Libans, connue plus spécialement sous le nom de Wady-et-Teim. L'accès de la forteresse n'était praticable que du côté septentrional; les flancs de l'ouest et du sud étaient défendus par un fossé large et profond, creusé à vif dans le roc. Au-dessous du fossé s'étend une vaste citerne couverte d'une toiture solide et voûtée. Cette citerne est même encore aujourd'hui dans un état satisfaisant. Les murs du château sont très-solides et très-élevés. Traversant la tranchée du côté du sud, par un pont-levis, on tournait à droite, et, par une crête étroite de rochers suspendue au-dessus des précipices effrayants du Litâny, on atteignait l'angle nord-est du château, où se trouvait l'entrée de ces murailles épaisses. Le sommet étroit sur lequel est construite la forteresse a donné à celle-ci une forme oblongue; sa longueur est d'environ 800 pieds et sa largeur de 300[4]. La partie orientale semble avoir été construite surtout par les Croisés, à l'exception de l'ouvrage extérieur du talus. C'est à peu près au milieu de cette partie que se trouve une chapelle avec un beau portail gothique. Mais, en portant les regards au sud-ouest, un coup d'œil suffit pour s'apercevoir que toute cette portion appartient à une époque bien plus reculée que celle des Croisades. Cette partie forme le corps principal du bâtiment, et n'offre que peu de traces de l'œuvre du Moyen âge. Elle est construite en pierres taillées en biseau[5]. Il y a là plusieurs tours carrées en saillie, avec des fondements surgissant du fossé, que l'on pourrait appeler des fac-simile de la tour d'Hippicus. Au sud-ouest on voit une tour ronde, construite également sur une base en talus. A l'est de cette tour il y avait un petit portail, dont l'arceau, en pierres taillées en biseau, offre une apparence d'ornement architectonique.

Rien ne paraît avoir été révélé jusqu'à ce jour sur l'époque de la construction primitive de cette forteresse. Il n'y a pas de doute qu'elle n'ait existé longtemps avant l'époque des Croisades, dont on peut facilement distinguer partout les travaux de réparation, comme ayant un caractère complétement différent de tous les autres. « Je ne connais, dit Robinson, « aucun document historique relatif à cette œuvre, antérieure au XII[e] siècle; mais, à tout prendre, la date de sa

[1] W. M. Thomson, *Bibliotheca sacra*. New-York, 1846, p. 207.

[2] *Narrative*, I, 111. *Reis door, etc.*, I, 82.

[3] Nous avons pris la vue de la Pl. X quelques mois plus tard, dans la profondeur du ravin, à environ dix minutes au-dessus du Djisr (pont)-Khardela.

[4] W. M. Thomson, *Bibliotheca Sacra*, 1846, p. 206.

[5] Ce ne sont pas des pierres larges pareilles à celles qu'on trouve à Jérusalem, et le *biseau* n'est pas aussi régulier que celui qu'on remarque dans la tour d'Hippicus; mais cependant, en général, il a le même caractère. (Robinson, *Later Biblical Researches*, London, 1856, p. 52.)

« construction ne peut être plus récente que la période de la domination byzantine ou romaine en Syrie, si même elle n'est « plus ancienne. » L'énorme force défensive de cette citadelle semblerait avoir dû suffire pour déjouer toutes les tentatives d'attaque dirigées contre elle; et cependant l'histoire des Croisades est là pour prouver le contraire. Les Francs et les Sarrasins ont tour à tour pris et repris possession du château, jusqu'en 1268, époque où il tomba au pouvoir du grand conquérant de la Palestine, le sultan Bibars[1]. Depuis cette époque jusqu'au siècle actuel, Kalât-esch-Schekif semble avoir été perdu de vue par tous les voyageurs.

C'est en parcourant un labyrinthe de salles et de passages voûtés, en gravissant des monceaux de ruines de plusieurs pieds de hauteur, en jetant nos regards dans quelques chambres souterraines et quelques vastes réservoirs à l'allure plus suspecte, que nous avons pu enfin nous frayer un chemin jusqu'à la partie la plus élevée du château où se trouve la chapelle des Croisés; en face de ces ruines, sur un large pan de mur, nous atteignons un endroit qui nous offre le plus magnifique spectacle que l'on puisse voir sur la terre. Rien ne peut surpasser l'impression imposante que fait sur nous le mont Hermon; pour la première fois nous le contemplons dans toute la majesté de sa hauteur et de sa forme. Ses flancs boisés, d'un bleu intense, sont colorés par la lumière étincelante du soleil, tandis que son dôme, d'une hauteur de 9,376 pieds, éblouit les regards par son diadème de neige. Dans le lointain, les cimes septentrionales de l'Anti-Liban semblent s'appuyer contre le flanc gauche du mont. Plus près, et plus sur la gauche, les sombres pics du Djebel-Rihân, à la forme conique, permettent à l'œil de pénétrer au loin dans ses ravins boisés, au travers desquels les torrents furieux descendus des montagnes se frayent un passage jusqu'aux fertiles plaines des régions inférieures. Parmi les vallées situées au pied de ce groupe de montagnes, aucune ne semble aussi attrayante, aussi doucement échauffée par les rayons du soleil, en même temps qu'elle est environnée de toutes parts d'une magnifique verdure, que la vallée de Djermak. En regardant encore plus près de nous, notre œil rencontre le torrent sinueux de Léontès, dont les eaux vertes semblent sortir d'une fissure cachée dans les montagnes; ces eaux, brillant et écumant sur leur lit de roches, ressemblent à un monstrueux serpent enchaîné dans la bouche béante du golfe inférieur, où il se tord et lutte sans cesse pour échapper à l'étroite prison qui le retient captif, mais toujours en vain, excepté près de la mer, où, à une heure et demie de Tyr, s'arrête sa course sinueuse. Au delà de la gorge de Léontès, la plaine fertile appelée Merdsch-Ayoûn nous laisse apercevoir une colline artificielle, qui, selon toute probabilité, était jadis l'emplacement d'Ijon ou Hijon (I Rois, XV, 20; II Rois, XV, 29, et II Chron., XVI, 4). Le pays montagneux d'Aser et de Nephthali se déroule à nos regards au sud. Nous voyons en ce moment même le château de Tibnîn, qui domine une colline élevée et continue notre panorama; au sud-est, au-dessus du bassin du lac Houleh, nous remarquons le château fort de Banias, et nos yeux rencontrent encore les flancs méridionaux de l'Hermon, maintenant à l'ombre. En descendant du château, au nord-est, par le hameau d'Arnoun que nous avions déjà traversé, en venant de Nebathiyeh, un sentier rocailleux en zigzag nous conduit, après une heure et demie de marche, vers la rivière, traversée maintenant par le Djisr-Khardela. La montée, de l'autre côté, est moins roide, mais cependant elle est encore longue et ennuyeuse. Après avoir atteint le milieu de la crête de la montagne, nous côtoyons le flanc occidental du Merdsch-Ayoûn, et nous franchissons obliquement son extrémité septentrionale; la route descend alors dans la vaste vallée du Jourdain supérieur, qu'on appelle Nahr-Hâsbany. Nous passons à gué la rivière peu profonde. Après une demi-heure de marche fatigante à travers le lit étroit d'un ravin escarpé et pierreux, nous arrivons à Hâsbeiya, le but de notre voyage.

C'est ainsi que les choses se passeront, s'il est égayé, ainsi que nous l'avons espéré, par un beau temps. Mais partir avec un ciel resplendissant n'est pas toujours une garantie que le soleil continuera à nous réjouir de sa présence. C'était là peut-être le sort réservé, entre un grand nombre de voyageurs, à l'auteur de ce récit, lorsqu'à la fin de décembre 1851, sur la route de Sidon à Hâsbeiya, il fut assailli par une effroyable tempête. Après avoir quitté Nebathiyeh, dans la matinée, avec la pluie, le ciel s'éclaircit au moment où nous commencions à explorer Kalât-esch-Schekif. L'auteur et ses compagnons de route songeaient déjà peut-être à l'accueil cordial qui leur était réservé par leurs amis à Hâsbeiya; mais à peine étaient-ils descendus dans le ravin du Léontès, que les nuages rassemblés de tous les points de l'horizon fondirent sur eux avec violence. Sous cette pluie torrentielle, il fallut réellement de grands efforts pour gravir la montagne placée en face de nous. Notre chemin semblait *noyé*. Nous étions obligés d'avancer à l'aveugle à travers les broussailles, sur des pierres aiguës. Nous atteignîmes bientôt le hameau de Keleya[2]. Mais il ne fallait pas songer à s'arrêter en cet endroit; aucun visage ami ne nous offrait un refuge. Les habitants paraissaient s'être renfermés dans leurs maisons. Nous n'avions d'autre parti à prendre que de pousser plus loin; nous continuâmes silencieusement notre route sur le talus occidental qui borde le Merdsch-Ayoûn. Comme il était probable que nous n'avions point à attendre un accueil très-hospitalier au village de Djedeideh, et que d'ailleurs les pauvres habitants de l'endroit ne pouvaient nous offrir que du mauvais pain arabe et une sale natte étendue sur le sol durci de leur cabane, nos provisions et nos lits ayant été expédiés de grand matin à Hâsbeiya, nous préférâmes continuer notre marche, n'ayant plus à franchir qu'une distance de deux heures. Mais l'obscurité nous envahit, et l'orage devint de plus en plus violent. Nous étions assourdis par

[1] *Biblical Researches in Palestine, etc.*, by E. Robinson and E. Smith. Lond., 1841. vol. III, p. 380-382.

[2] El Kuleiah chez Robinson, *Bibl. Res.*, III, second Appendix, p. 137, et Kulâ'ât, idem, *Later Bibl. Res.*, p. 51.

le bruit de mille torrents qui balayaient autour de nous les flancs de la montagne, transis de froid sous nos vêtements mouillés qui pesaient lourdement sur nos corps, terrifiés par le déchainement épouvantable du vent, les torrents de pluie, l'éclat affreux des éclairs, le roulement incessant de la foudre. En ce triste état nous continuâmes d'avancer machinalement, jusqu'au moment où il devint enfin évident que nous nous étions égarés. La perspective commençait à devenir réellement sinistre. Mais, en revenant sur nos pas du mieux qu'il nous fut possible, nous aperçûmes enfin les masses sombres des oliviers qui couvrent la vallée du Hâsbany. Nous passâmes à gué le torrent gonflé, et nous croyions avoir déjà atteint le but de nos désirs. Mais il nous fallut encore marcher une horrible demi-heure. Le village de Hâsbeiya est situé sur l'un des flancs occidentaux de l'Hermon, à quelques centaines de pieds au-dessus du Hâsbany. Au bas du village se présente un ravin agreste rempli de quartiers épars de rochers, et formant une sorte de lit de torrent dans les jours de pluie; les eaux des flancs de la montagne alors s'y accumulent et se précipitent vers la rivière (Pl. XI). A peine avions-nous franchi le Hâsbany que nous fûmes assaillis par les eaux du ravin de Hâsbeiya. Elles semblaient former une longue suite de cascades contre lesquelles il nous fallut lutter pour monter plus haut. Il me fut complétement impossible de comprendre comment nos pauvres chevaux purent prendre pied à travers les eaux écumantes et au milieu de rochers dangereux. Nous les laissâmes marcher aussi bien qu'il leur fut possible; mais lorsque, le lendemain, je fus visiter le ravin, je frémis à la vue des périls auxquels nous avions échappé; sans doute nous avions été protégés par une main invisible et miséricordieuse. Nous aperçûmes des lumières à une certaine distance. Bientôt nous entendîmes l'aboiement des chiens; les hautes murailles du palais de l'émir se dressaient au-dessus de nos têtes, et, l'instant d'après, nous étions accueillis avec la plus chaleureuse cordialité par nos bons amis M. Wortabet et le Dr Kalley, missionnaires [1].

Le lendemain matin, à notre grande surprise, le muletier n'avait pas encore paru avec notre équipage de voyage. Après quelques recherches, nous apprîmes enfin qu'il s'était réfugié dans une cabane près de la rive du Hâsbany. Le pauvre garçon avait été assailli, comme nous, par ce violent orage, et il en avait complétement perdu la tête. L'une de ses mules était tombée, et il se trouva incapable de recharger sans aide son lourd fardeau; il ne vit donc rien de mieux à faire que de débarrasser également les autres mules, et il resta là, au milieu de la route, pour y passer la nuit exposé à toute la fureur de la tempête, couché lui-même sur les bagages et maintenant les animaux attachés du mieux qu'il put. Ce fut dans cette situation déplorable qu'il fut rencontré par quelques passants qui le trouvèrent, le lendemain matin, plus mort que vif; sans leur assistance charitable, il eût probablement péri.

Notre premier soin, en arrivant à Hâsbeiya, est de chercher à nous loger d'une manière un peu confortable, et, notre séjour pouvant se prolonger quelque temps, nous n'avons rien de mieux à faire que de louer une maison dont nous ferons une résidence aussi agréable que nous le permettra notre énergie de voyageur. Mais ce n'est pas tout. Il faut nous tenir en sûreté, moins pour nous-mêmes (il n'y a ici aucun danger d'être attaqué) que pour nos bagages [2], que nous ferons bien de ne jamais laisser sans gardien lorsque nous quittons la maison. Le meilleur et le seul moyen de nous garantir contre les vols est d'aller trouver l'émir de Hâsbeiya le plus tôt que nous le pourrons, de lui exhiber le firman que nous avons obtenu par l'intermédiaire de notre ambassadeur à Constantinople, et de nous placer sous sa protection, ce qui équivaut à le rendre responsable de tout ce qui peut nous arriver pendant tout le temps que nous serons sous sa juridiction. Cette visite à l'émir nous fournira l'occasion de voir son château d'un aspect si imposant (Pl. XII); mais nous sommes certains, non-seulement d'être grandement désappointés en pénétrant sous les voûtes de cette construction massive et délabrée, mais encore d'être complétement dégoûtés par les débris repoussants à travers lesquels il faut nous frayer péniblement un passage pour arriver à ce qu'on veut bien appeler la salle d'audience, pièce à l'aspect sombre, dont l'unique ameublement consiste en un sale divan qui règne tout le long des murs, plus sales eux-mêmes que le divan.

Hâsbeiya est un village considérable et peut contenir plus de six mille habitants, dont la plupart suivent le rit grec; il y a un quart environ de Druses; les Maronites, les Protestants, les Musulmans et les Juifs réunis s'y trouvent, dans une proportion très-inférieure [3].

Le ravin que nous avons franchi pour arriver ici commence à une petite distance au-dessus de Hâsbeiya et sépare le village en deux parties; les maisons sont situées, des deux côtés, sur les flancs inclinés de la montagne. En parcourant les alentours de la partie haute de cette vallée, nous jouirons du plus beau point de vue du village; le palais de l'émir se détache en saillie, et l'œil se repose sur les pentes opposées du Djebel-Rihân. Si notre promenade a lieu dans l'après-midi, lorsque le soleil sur son déclin éclaire cette montagne de couleurs qui n'appartiennent qu'au paysage de l'Orient, au moment où les pentes ardues placées sur le premier plan, couvertes de pins et d'oliviers, sont complétement enveloppées d'une ombre épaisse et ne permettent que par moments à un dernier rayon de soleil de pénétrer à travers les branches des arbres, sans doute nous n'oublierons jamais un aussi magnifique spectacle (Pl. XII). Aperçue de ce point, une partie

[1] *Narrative*, I, 115-120. *Reis, etc.*, I, 85-89.

[2] L'auteur a fait la triste expérience de cette nécessité; la maison qu'il avait louée pour quelques jours fut forcée, et l'on pilla ses porte-manteaux pendant son absence, au moment où il faisait une excursion dans les environs. *Narrative*, I, 150. *Reis door, etc.*, I, 111.

[3] *Narrative*, I, 131. *Reis, etc.*, I, 98. Wilson, *Lands of the Bible*, II, p. 183-193.

considérable du village se développe entre des jardins de mûriers et d'oliviers jusqu'aux coteaux escarpés sur la gauche; il arrive enfin à un sommet isolé de la montagne, beaucoup plus élevé que la partie principale de Hâsbeiya. Le dessin que représente notre planche ne se prolonge pas assez sur la gauche pour permettre d'y retracer cette partie. Elle est habitée principalement par la population druse de Hâsbeiya, et c'est au sommet le plus élevé que se trouve leur khalweh, ou lieu consacré au culte. Ces khalwehs sont, en général, tout à fait isolés, et placés au sommet d'une colline, sur le bord d'un précipice ou la lisière d'une forêt, et c'est leur position écartée qui leur a fait donner leur nom; il signifie *solitude*. Ils ne diffèrent guère, pour l'étendue et le mode de construction, des maisons ordinaires. En général, il est interdit aux femmes de résider dans les khalwehs; mais les individus qui les occupent, les *Akils*, ou Initiés, ainsi qu'on les appelle, ont souvent leur famille dans quelque bâtiment adjacent. A Hâsbeiya, les femmes montent aux khalwehs dans la matinée, pour préparer les repas, nettoyer et garder la maison, en l'absence des hommes; elles redescendent le soir au village, n'ayant pas la permission de loger sur la hauteur[1]. Le khalweh de Hâsbeiya, appelé Khalwet el-Biyâd, est le plus célèbre de tous les lieux sacrés des Druses[2], et dans leur histoire Hâsbeiya a toujours été considéré comme un lieu d'un grand renom. C'était un de leurs plus anciens asiles. Bien que Hâsbeiya par lui-même n'ait d'intérêt biblique d'aucun genre, cependant cette localité nous rappelle mainte page de l'Histoire sainte. Nous parcourons, en ce moment, le versant inférieur du Hermon, ce roi des monts de la Palestine. C'est ici qu'habitaient les Héviens, qui s'unirent vainement aux quatre rois de Canaan, sous la conduite de Jabin, roi de Hatsor, pour résister à l'invasion des Israélites commandés par Josué (Jos., XI, 3), et auxquels il est fait allusion en ces termes, dans le III[e] liv. des Juges : « Les Héviens qui habitaient la montagne du Liban, « depuis la chaine de Bahal-Hermon jusqu'à l'entrée de Hamath », et dont la plupart, d'après les décrets de Dieu, ne furent point conquis par Israël, ainsi que les Philistins, les Cananéens et les Sidoniens, « pour éprouver les Israélites et « voir s'ils obéiraient aux commandements que l'Éternel avait signifiés à leurs pères par la bouche de Moïse. » Du Khalwet-el-Biyâd, la vue embrasse la plus grande partie du pays des Héviens, qui se prolonge au nord, jusqu'aux sommets neigeux du Liban, et qui domine, au midi, la plaine marécageuse et le lac el-Houleh, bornés à l'occident par les montagnes bleues de Kédès et les sommets *effacés* du Djebel-Safed[3].

En visitant ce point élevé, nous ne pouvions manquer de nous détourner de quelques pas de ce sanctuaire des Druses, pour descendre le terrain en pente, faisant face à l'orient. Nous jouirons en cet endroit de l'un des plus beaux points de vue du Hermon. A la vérité, la plus grande partie du milieu de la montagne est cachée par des cimes qui s'élèvent à peu de distance de notre horizon; mais la hauteur du Hermon nous est révélée cependant par la profonde vallée placée entre nous et ces prodigieux remparts naturels, tandis que ces derniers en face de nous sont partagés par une gorge sombre, appelée Wady-Schebah, et qui semble se prolonger en formant plusieurs circuits jusqu'au sommet même de la montagne. Le village de Hibariyeh se détache sur le promontoire méridional de cette gorge. Une végétation splendide de pins et de chênes nains couvre le front des crêtes inférieures de la magnifique montagne; derrière ces crêtes les pics des chaines plus élevées révèlent le commencement de la région des neiges; on aperçoit des gouttes argentées entre les branches des pins. Mais c'est le vaste sommet de la montagne qui nous remplit de l'admiration la plus profonde; il surgit derrière ces sombres chaines avec sa couronne de neige immaculée (Pl. XIII). Ceux qui sont familiarisés avec le spectacle des glaciers et des cimes couvertes de neiges éternelles comprendront sans peine l'impression que cause l'Hermon, vu de ce point. Chaque fois que l'esprit de l'homme contemple des scènes trop sublimes pour se rencontrer dans la route ordinaire de la vie, il se sent ravi avec d'inexprimables délices vers ces régions qui semblent appartenir à quelque chose au-dessus de la terre, comme s'il avait conscience de son origine céleste et qu'il se trouvât heureux en ce moment de se mouvoir dans un pur élément plus favorable à son essence. La Bible nous apprend que le Hermon avait reçu différents noms : « Les Sidoniens appellent Hermon-Scirjon; mais les Amorrhéens le nomment Scénir. » (Deutér., III, 9; I Chron., V, 23; Ézéchiel, XXVII, 5.) « La montagne de Sion, qui est Hermon. » (Deutér., IV, 48.) Le traducteur samaritain appelle Hermon « la montagne de neige, » et sous ce dernier nom il est encore appelé souvent par les gens du pays — Djebeleth-Theldsch, — bien que la dénomination de Djebel-esch-Scheikh soit beaucoup plus usitée.

D'après les relèvements trigonométriques exécutés par les majors Rochfort Scott et Robe, du corps royal des ingénieurs anglais, en 1840, le sommet du Hermon s'élève à 9,376 pieds au-dessus du niveau de la mer; rigoureusement parlant, ce sommet se compose de trois pics distincts, mais assez rapprochés les uns des autres pour ne paraître en former qu'un seul lorsqu'on les aperçoit d'une certaine distance. Il existe sur le Liban, au nord des fameux Cèdres, des cimes plus élevées que le Hermon; mais celui-ci, de quelque lieu qu'on l'aperçoive, soit des bords méridionaux de la mer de Galilée, à l'horizon lointain, soit du versant élevé nord-est du Liban, soit du front plus rapproché de Djebel-Rihan ou de l'immense plaine de Damas, reste toujours sans rival, le Djebel-esch-Scheikh, le prince des monts. — Une des plus belles vues que m'offrit le Hermon fut au mois de juin, dans un voyage que je fis de Djezzin à Damas. J'avais franchi

[1] E. Smith, *Missionary Herald*, 1845, p. 46.

[2] Robinson, *Later Biblical Researches*, p. 381.

[3] Le Khalweh s'élève à 2,710 pieds au-dessus du niveau de la mer. Hâsbeiya, palais de l'Émir, est à 2,160 pieds, d'après les relèvements du D[r] Forest. Robinson, *Later Biblical Researches*, p. 383.

la chaîne méridionale du Liban, près des mamelons de Niha; après avoir passé le Litâny sur le pont naturel appelé el-Kouweh, j'arrivai, au coucher du soleil, au hameau de Thelthâtha, connu aussi sous le nom de Naby-Sefa. Assis sur les rochers à l'ouest du hameau, pendant que nos serviteurs dressaient la tente, j'avais devant les yeux les ruines magnifiques d'un ancien temple faisant face au Hermon. Les couleurs du premier plan se voilaient déjà sous l'ombre croissante du soleil couchant; une partie seulement du mur et du fronton était encore éclairée par ses rayons étincelants[1]. Derrière les ruines se déroulait le vaste Wady et Teim, avec ses ondulations multipliées, ses teintes qui se dégradaient de l'orange pâle au violet foncé, à mesure que l'œil plongeait dans un lointain plus reculé; puis on voyait surgir le Hermon du groupe bleuâtre des collines boisées inférieures, éclairant ses flancs azurés à mesure qu'ils se détachaient dans une atmosphère plus pure et plus légère; puis enfin la neige d'une blancheur éclatante, formant des sillons convergents, dessinait son sommet (Pl. XIV).

Encore quelques semaines, et ce dernier vestige d'un hiver rigoureux aura disparu aux yeux de l'observateur placé à quelque distance. On ne peut donc dire que le Hermon soit couvert de neiges éternelles; cependant c'est un fait réel que, toute l'année, il en reste une quantité suffisante dans les crevasses supérieures du flanc septentrional de la montagne pour permettre aux habitants de Damas le luxe des boissons fraîches.

L'ascension du mont Hermon est une des tentations à laquelle cèdent peu de voyageurs en Palestine. C'est donc pour nous une raison d'apprécier davantage l'exploration accomplie par le Rév. J. L. Porter, missionnaire à Damas, à la fin du mois d'août 1852. Parti du village de Râscheiya (à environ cinq lieues nord nord-est de Hâsbeiya), il passa deux jours et une nuit sur ce sommet remarquable. « Tout ce spectacle et tous les incidents qui s'y rattachent (c'est ainsi qu'il « décrit son expérience)[2], me causèrent une impression profonde d'admiration et de terreur. Un silence de mort régnait « dans toute la nature visible. Aucune voix de créature vivante ne parvenait à mon oreille au moment où j'étais arrêté « sur ce pic élevé, contemplant la vaste étendue de la terre et de l'Océan. Une pensée solennelle et mystérieuse envahis- « sait mon esprit : tel devait être, me disais-je, l'aspect de la nature au moment où Noé, du haut de l'Ararat, jetait ses « regards sur le monde désert; tel serait ce monde si la colère divine le visitait de nouveau comme aux premiers jours. » Faisant allusion aux ruines d'un temple qu'il supposait avoir été construit aux époques les plus reculées de l'antiquité, et qu'on appelle aujourd'hui Kalât-Antar, il continue en ces termes : « Les fragments de colonnes et de pierres sculptées « qui gisaient en monceaux confus, aux alentours du pic sur lequel je me trouvais en ce moment, étaient, à la fois, les « seules traces de l'activité humaine que l'œil pût distinguer et les emblèmes de sa faiblesse. La main du temps avait « détruit le relief hardi de la sculpture, et mutilé l'ordonnance symétrique des colonnes et des chapiteaux. La nature « elle-même semblait avoir vieilli. Les collines et les rochers des deux côtés étaient violemment déchirés, et leurs flancs « étaient profondément sillonnés par les torrents, tandis que les flocons de neige disséminés çà et là semblaient les rares « boucles de cheveux qui sillonnent, sans la couvrir, la tête d'un vieillard.

« Mais il y avait dans cette scène d'autres choses faites pour attirer l'attention et ressusciter le souvenir des siècles « et des événements célèbres dans les annales du monde. Le Hermon est situé à l'extrémité méridionale de l'Anti-Liban, « et en même temps bien au sud des pics les plus élevés de la chaîne du Liban. Il forme, en s'élevant, un magnifique « cône régulier, plus haut d'environ cinq mille pieds que les montagnes environnantes[3]. Il domine ainsi presque tout « le pays d'Israël, depuis la Méditerranée jusqu'au Jourdain, et depuis le Jourdain jusqu'au désert. Si l'œil se dirige vers « l'ouest, il aperçoit cette étendue d'eau qui brille maintenant comme de l'or poli sous les rayons du soleil couchant : « c'est la *Grande Mer,* qui baigne la *Terre promise.* Ce promontoire inférieur qui s'avance derrière ces collines, c'est « l'ancienne Tyr, la reine de la Méditerranée; ces éminences forment le Liban. A quelque distance, on aperçoit le Cap « Blanc; bien plus loin, au sud, cette crête bleue, c'est le Carmel. Là aussi on voit la vaste plaine d'Esdraelon, qui s'étend « le long de la base du Carmel, puis Jizrehel, Scunem, Hendor, Naïn et Nazareth sur ses bords. Non loin de là, ce petit « pic gracieux de forme conique, c'est le Thabor. Au sud, dans un enfoncement profond, on aperçoit les eaux tranquilles « de la mer de Galilée. L'étroite vallée qui se déploie au delà indique le cours du Jourdain. Ce groupe pittoresque de « collines sur la rive orientale du Jourdain, c'est Galaad, et ce plateau élevé sur le flanc de Galaad, qui se prolonge au « loin à l'orient, c'est la terre de Basçan. Au nord, on trouve les crêtes élevées et parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, « s'étageant pic sur pic, aussi loin que la vue peut s'étendre, et renfermant entre leurs flancs la longue vallée de la « Cœle-Syrie. A la base orientale de l'Anti-Liban on aperçoit une vaste plaine couverte de verdure; un point brillant « apparaît au milieu de cette plaine, c'est l'ancienne ville de Damas.

« Quelle foule d'événements merveilleux la mémoire vient grouper dans cet étroit espace! A travers ces collines et « ces vallées erraient les patriarches avec leurs immenses troupeaux. C'est dans ces lieux qu'une race de géants fut « subjuguée et exterminée par le peuple choisi de Dieu. C'est sur cette terre que se manifesta la force de Samson, la

[1] Le Rev. W. M. Thomson a mesuré les ruines de ce temple; il a constaté qu'il avait 72 pieds et demi de longueur, de l'est à l'ouest, et 35 pieds de largeur du nord au sud. La hauteur du mur est de 43 pieds et demi. V. Robinson, *Later Bib. Res.*, p. 426. *Narrative*, II, 442. *Reis, etc.*, II, 379.

[2] *Journal for Sacred Literature*, October 1853, et *Five years in Damascus*, by the *Rev. J. L. Porter*. Lond. 1855.

[3] Il faut en excepter, toutefois, les pics de Niha du Liban méridional, situés en face du Hermon.

« vaillance de David, la sagesse de Salomon. C'est sur cette terre que le peuple de Dieu reçut avec joie les révélations « de la vérité éternelle émanée des cieux, et qu'il fut frappé de terreur et de vénération par les manifestations merveil- « leuses de la puissance et de l'amour divin. Cette terre a été foulée par les pas du Fils de Dieu, du Sauveur du « monde; elle fut témoin de ses miracles, de ses souffrances et de la céleste pureté de sa vie. Là se consomma l'œuvre « magnifique de notre rédemption, le jour où le Fils éternel de Dieu se donna lui-même sur le Calvaire pour le salut « des pécheurs. Sur cette terre, la mort et Satan furent vaincus, la vie et l'immortalité garanties à l'homme. Cette terre « enfin a été le théâtre d'événements vénérables par leur haute antiquité, d'événements célèbres où se déployèrent tour à « tour la valeur et le patriotisme, et où s'accomplirent des actes consacrés par les preuves les plus éclatantes de la puis- « sance et de l'amour divin. »

Peut-on s'étonner qu'une montagne si magnifique par son élévation et sa forme, couronnée d'un brillant diadème de neige, entourée de profondes et fraîches forêts, ait offert un attrait tout particulier à la dévotion des premiers habitants de ce pays? La vaste base du Hermon était, pour ainsi dire, environnée d'une ceinture de temples grands et petits, dont on retrouve encore les ruines : quelques-unes ne sont pas très-éloignées des routes ordinaires; d'autres se trouvent dans des endroits plus écartés, dans les profondeurs secrètes des ravins. On trouve des ruines de temples à Aïha, à Rukhleh, à Bekka, à Burkousch et à Deir-el-Aschayir[1], près ou sur la route de Râscheiya à Damas, ainsi qu'à Ain-Ata et Ain-Herschy, entre Râscheiya et Hâsbeiya. Un peu plus vers l'ouest, on trouve celles de Thelthâtha, que nous connaissons déjà. Burckhardt indique des ruines de temple semblables sur le versant méridional du Hermon, au-dessus de Banias. Quelques-unes furent visitées en septembre 1852 par le Rév. J. F. Thrupp, qui cite les ruines d'Alouba, de Kefr-Dawar, de Beit-el-Barâk et de Massisa. Suivant sa description, les ruines du temple de Kefr-Dawar couvrent un espace aussi étendu que celles de Baalbec[2]. Un autre site, dont nous avons beaucoup entendu parler, mais que nous n'avons pas eu occasion de visiter, est Kalât-Bostra, un peu plus au nord-ouest de Banias. Robinson visita ces ruines en 1852, en suivant l'exemple de Burckhardt[3]. Suivant l'opinion des gens du pays, on trouve encore quelques autres ruines sur les flancs de cette montagne si remarquable.

Nous proposons à nos lecteurs de nous suivre dans une excursion où nous devons visiter quelques-uns de ces sites et de ces ruines.

Montés sur nos chevaux, nous gravissons les flancs de la montagne à l'est de Hâsbeiya, et nous nous trouvons bientôt sur une espèce de terrasse naturelle, où jaillit une belle fontaine nommée Aïn-Koûnia. La salubrité de l'air et le spectacle d'un immense horizon ont donné aux émirs de Hâsbeiya l'idée d'élever en ce lieu une villa d'été. Une courte distance nous sépare du village de Schuweiya, situé sur un plateau encore plus élevé que celui d'Ain-Koûnia, et qui nous offre aussi une vue plus étendue. On y remarque dans la construction des murs de grosses pierres de taille qui indiquent de suite que nous occupons en ce moment un emplacement d'origine antique; y a-t-il existé une ville autrefois? Ces restes le prouvent, bien qu'il soit impossible de conjecturer quelle était cette ville. Schuweiya est sur la grande route de Sidon à Damas, qui traverse le col méridional du Hermon; il est tout naturel que, dans les siècles reculés, cette circonstance ait déterminé les habitants à élever une ville en cet endroit. A une demi-lieue au delà de Schuweiya, certains indices viennent confirmer cette opinion. On y voit des carrières dont les pierres, extraites à l'aide de la scie, ont laissé subsister dans les rochers la forme de degrés. Des meules de moulins et des débris d'une presse à huile d'olives fournissent de nouvelles preuves de l'antiquité du lieu. En examinant les rochers de plus près, nous y distinguons plusieurs chambres souterraines. Au moment où l'auteur se trouvait sur les lieux, ces chambres étaient remplies par les eaux des pluies; mais les habitants de Schuweiya lui affirmèrent qu'elles renfermaient des sarcophages. C'est donc là qu'existait jadis la nécropole de la ville. Et cependant, si nous n'eussions tenu aucun compte des débris de moulins et de presses, et que notre attention n'eût pas été éveillée par les pierres d'origine ancienne de Schuweiya, combien il est probable que nous aurions passé outre, sans soupçonner le moins du monde l'importance de cet emplacement sous le rapport de l'antiquité! Et, d'un autre côté, il ne serait pas moins dangereux de donner carrière à notre imagination, qui pourrait, dans ces pierres de formation calcaire rongées par le temps, l'action du soleil et de la pluie, auxquelles elles doivent les formes les plus capricieuses, voir une construction cyclopéenne et des ruines de ville là où il n'existe en réalité que les ruines de la nature. Notre dessin (Pl. XV) vient illustrer ce fait. On y aperçoit des rochers minés par le temps, présentant l'aspect d'éponges gigantesques, et qui feraient croire à une œuvre de main d'homme, par suite de la disposition de leurs couches successives, bien qu'en cette circonstance la nature ait été la seule créatrice. On y observe, en même temps, ces fragments de presses sans valeur, peu faits pour attirer l'attention, mais qui cependant nous guident dans les recherches à faire aux alentours, et nous aident à retrouver les souterrains où furent déposés les morts d'une ville voisine, souterrains dont quelques matériaux ont été employés de nos jours dans la construction de Schuweiya.

Le spectacle qui s'offre à nous est celui qui caractérise, d'une façon absolue, de pareils sites en Palestine : au

[2] Ces renseignements m'ont été communiqués avec bienveillance, en manuscrit.

[1] Voir la description détaillée par Robinson; *Later Bibl. Res.*, p. 435-38.

[3] Burckhardt, *Travels in Syria, etc.*, p. 41. *Later Bibl. Res.*, p. 414.

milieu des rochers ou de ruines désertes, un laboureur défrichant quelques morceaux de terre d'une faible étendue, quoique le renard, le chacal, en compagnie des oiseaux de proie, semblent en avoir fait leur retraite favorite. Cet aspect désolé du pays et des villes qui couvrent sa surface a été souvent annoncé par les prophètes. L'accomplissement des paroles de l'Éternel nous remplit d'une sainte frayeur, lorsque nous comparons ce que nous voyons avec ce qu'il a dit; mais cela nous garantit que nous verrons s'accomplir aussi formellement, aussi littéralement, toutes les bénédictions promises à Israël, lorsqu'il sera revenu au Seigneur (Deut. XXX, 1—14) : « Je détruirai vos hauts lieux, dit-il; je ruinerai vos taber« nacles; je réduirai aussi vos villes en déserts. » (Lév. XXVI, 30, etc.) Et sa parole a été accomplie. Mais l'Éternel a dit également : « Me voici; je redemanderai mes brebis, et je les rechercherai. Comme le pasteur se trouvant parmi son trou« peau recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis, et je les retirerai de tous les lieux où elles auront « été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité. Et je les ramènerai dans leur terre, et les nourrirai sur les montagnes « d'Israël auprès des cours des eaux et dans toutes les demeures du pays. Je les paîtrai dans de bons pâturages, et leur parc « sera dans les hautes montagnes d'Israël; et là elles coucheront dans un bon parc, et paîtront en de gras pâturages sur la « montagne d'Israël. Moi-même je paîtrai mes brebis, et les ferai reposer, dit le Seigneur l'Éternel, etc. » (Ézéchiel, XXXIV, 11—16.)

Mais revenons sur nos pas. Nous contournons la baie formée par le ravin de Hâsbeiya, et, à une lieue environ au sud du village, nous arrivons aux bords d'une seconde vallée beaucoup plus profonde que la première et pénétrant, pour ainsi dire, au cœur même du Hermon. C'est Wady-Schebah, que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs (Pl. XIII), ainsi que le bourg de Hibariyeh, sur la rive gauche, où nous nous arrêterons quelques instants pour contempler les ruines magnifiques d'un ancien temple. Burckhardt est le premier voyageur qui ait visité ce monument[1]; mais notre dessin (Pl. XVI) constate que, des colonnes du portique dont il fait mention, il ne reste aujourd'hui que les piédestaux, et que l'entrée du temple était située à l'est, et non à l'ouest, ainsi qu'il l'affirme, faisant face au sommet de la montagne. Dans le chapiteau du pilastre à l'angle S. O. on reconnaît l'ordre ionique. Sous le portique on voit des niches en forme de coquille et qui sont encore en assez bon état de conservation[2].

Les pierres d'une couleur rose-jaunâtre, et qui ont l'apparence de la même formation calcaire que celle observée dans les fameuses ruines de Baalbec, ne sont pas taillées en biseau; mais dans les parties qui forment la base de la construction, on en voit qui ont jusqu'à 15 pieds de longueur. Quoique occupant un espace moins étendu que les ruines de Thelthâtha, celles de Hibariyeh sont peut-être plus intéressantes; leur état de conservation est plus satisfaisant que celui de la plupart des ruines éparses aux alentours du mont Hermon et dont nous avons parlé plus haut.

Ce n'est pas là cependant l'opinion des gens du pays. Souvent ils nous citent avec enthousiasme telles ou telles ruines qu'on rencontre à une certaine distance et qui, à l'examen, se trouvent offrir très-peu d'intérêt; et, réciproquement, tel monument d'antiquité dont la beauté nous ravit d'admiration ne paraît avoir que peu de valeur à leurs yeux. Nous en avons eu la preuve à Hibariyeh. Pendant que je m'occupais à dessiner au milieu d'un petit cercle de spectateurs, j'entendis vanter si chaleureusement la beauté de deux ruines nommées Kalât-Aisafa et Kalât-Bostra que je ne pus résister plus longtemps à la tentation d'aller les visiter immédiatement. La Pl. XVIII, qui représente Kalât-Aisafa, fera voir combien peu nos paysans de Hibariyeh savaient apprécier leurs belles ruines, et quelle valeur extravagante ils attribuaient aux débris abandonnés qu'ils désignent sous le nom de Kalât-Aisafa. Cependant ces dernières ruines offrent un caractère assez original; elles présentent encore une vue magnifique de la plaine et du lac el-Houleh, au delà duquel on aperçoit, formant un faible point blanc, l'extrémité méridionale du lac de Tibériade. J'ai été charmé de cette excursion.

Pour arriver de Hibariyeh à Kalât-Aisafa, notre guide nous conduit à travers des jardins d'oliviers; et nous suivons la direction méridionale de la vallée entre Hibariyeh et le Khalwet-el-Biyâd. Le trajet dure une heure entière; à l'extrémité de la vallée, des hauteurs que nous venons de gravir, un magnifique paysage se déploie à nos regards (Pl. XVII). A notre droite s'élèvent des rochers d'un ton ocreux; sur le plateau, à peu de distance de nous, on voit le village de Râscheiyat-el-Fokhar, renommé pour ses poteries. Les flancs du majestueux Hermon, couverts de pierres grisâtres et parsemés, en cet endroit, de touffes épineuses appelées *belèn*, occupent la gauche du tableau. Une vallée descend au milieu vers la plaine du Hâsbany, en longeant le côté sud de la colline de Râscheiyat-el-Fokhar; mais un des promontoires du Hermon nous en cache la vue et ne nous permet de jouir que du spectacle des belles montagnes de la Galilée supérieure, qui forme aujourd'hui principalement la province de Belad-Beschârah; ces montagnes, étagées en chaînes successives, parcourent toute la gamme des nuances du bleu violet au bleu azuré.

En ce moment se représentent à nous, dans toute leur réalité, les paroles que l'Éternel a prononcées par la bouche de Moïse : « Le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de campagnes, et il est « abreuvé d'eau, selon qu'il pleut des cieux. C'est un pays dont l'Éternel, ton Dieu, a soin, etc. » (Deut., XI, 11). Nous éprou-

[1] *Travels in Syria, etc.*, p. 36.

[2] *Narrative*, I, 139. *Reis door, etc.*, 103. D'après une appréciation approximative, j'ai évalué la longueur du temple à 40 pieds, sans compter le portique, et sa largeur à la moitié; cependant des relèvements faits par le Rev. W. M. Thomson ont donné les chiffres plus exacts de 58 pieds, pour la longueur totale de l'est à l'ouest, et 15 et 1/2 sur 22 de largeur pour celle du portique. Le mur extérieur, du côté sud, a 32 pieds de hauteur.

vous, en même temps, une impression de tristesse causée par la solitude qui nous environne. Cette vallée silencieuse, ce misérable hameau de Kefr-Hamam qui s'élève devant nous sur la hauteur qui nous fait face, à l'ombre de ses chênes verts et de ses caroubiers, cette faible caravane qui s'avance à pas lents dans la solitude; à l'horizon lointain, ces masses de montagnes bleuâtres, tout parle à notre esprit, et l'on sent qu'en effet l'Éternel « a rendu le pays vide et l'a épuisé; il en « a renversé le dessus et dispersé ses habitants. La terre mène deuil, elle est déchue et peu de gens sont demeurés de reste. » (Ésaïe, XXIV, 1, etc.)

Nous gravissons Kefr-Hamam par le côté de sa colline cultivé en terrasses. Notre attention est arrêtée par les pierres antiques qu'on remarque dans la construction des murs; mais les gens du village nous assurent qu'ils les ont tirées des ruines de Kalàt-Aisafa (ou Aissafa), situées tout à fait dans le voisinage, sur la crête méridionale, et qui dominent, ainsi que nous l'avons déjà vu, l'entrée de Wady-et-Teim, à l'est, en même temps que l'immense plaine et les marais du Houleh.

On ne peut mettre en doute la haute antiquité des ruines de Kalàt-Aissafa. La dimension des pierres, les constructions sans ciment, nous démontrent qu'elles appartiennent à une époque très-reculée. Il n'est resté debout qu'un pan de mur considérable, et les tremblements de terre semblent même en avoir ébranlé le point d'appui central, à en juger par la façon dont les pierres penchent de ce côté. Peut-être ce mur a-t-il fait partie d'un temple. Une masse de grands blocs taillés est dispersée tout autour de nous; mais la végétation s'est fait jour à travers les débris d'édifices et les recouvre presque entièrement. Des *silos,* et des puits desséchés depuis un temps immémorial, complètent l'ensemble de ces ruines. Nous avons cherché vainement quel lieu de l'antiquité représentait Kalàt-Aissafa.

Quant aux ruines de Kalàt-Bostra, le temps nous a manqué pour les visiter; mais, si nous devons nous en rapporter à la description que nous en donne Robinson, d'après l'excursion qu'il y fit en Mai 1852[1], leur caractère diffère peu de celui des ruines de Kalàt-Aissafa; seulement les premières couvrent une beaucoup plus grande étendue de terrain. Le savant voyageur dit y avoir reconnu les restes d'au moins quatre temples. Il pense également que ces restes sont d'une haute antiquité; mais, bien qu'il soit porté à croire que cet endroit fait partie de ce qu'on appelait les *Hauts-Lieux* consacrés par les Syriens ou les Phéniciens au culte de leur Baalim, Kalàt-Bostra forme pour lui une énigme indéchiffrable.

Pour retourner à Hâsbeiya par une autre route, nous allons quitter la crête de Kalàt-Aissafa du côté du midi, en suivant une vallée qui descend du Hermon et qui a reçu le nom de Wady-Seraiyib. Elle fournit au Hâsbany un ruisseau tributaire. Nous suivons son cours seulement jusqu'au premier sentier à droite, et contournant ensuite le village de Khurbeh, suspendu sur une colline, nous côtoyons en montant la rive gauche de la rivière, qui nous offre un paysage des plus charmants. Avant de nous livrer tout entiers à ce plaisir, jouissons encore une dernière fois du spectacle de cette étendue si vaste de pays qui se développe au midi. La colline de Khurbeh nous l'a cachée pendant quelque temps, mais nous le retrouverons en gravissant le flanc méridional de la hauteur de Râscheiyat-el-Fokhar (Pl. XIX). La plaine à travers laquelle le lit du Jourdain supérieur continue son cours sinueux, en devenant toujours plus profond, se déploie à nos pieds avec ses champs et ses jardins. Si la vue en est en partie interceptée par la colline boisée de Khurbeh, l'effet pittoresque ne peut qu'y gagner. Plus loin la verdure de la plaine commence à prendre une nuance bleuâtre qui bientôt pâlit de plus en plus. Les belles montagnes qui encaissent le Houleh, à l'ouest, ont un ton bleu plus foncé et violet; mais cette couleur s'évanouit à mesure qu'elles se dérobent à nos regards. Un point blanc brille sur ces hauteurs lointaines : c'est Kadès, l'ancienne Kédès, la ville de refuge de la tribu de Nephthali. Non loin de là, le flanc abrupt d'une montagne nous indique un site de ruines, qui paraît avoir été l'emplacement de l'ancienne Hatsor. Le Bahr-el-Houleh qui le baigne, c'est le beau lac de Merom, sur les bords duquel Josué surprit les cinq rois cananéens, réunis contre lui avec toutes leurs armées, sous la conduite de Jabin, roi de Hatsor. « Et les Israélites les battirent tellement qu'ils n'en laissèrent échapper aucun. » (Josué, XI, 1-14.) Mais l'immense horizon n'est pas même borné par ce lac, qui, semblable à un filet d'argent, resplendit sous les rayons du soleil. Au delà des montagnes de Kédès, on voit s'élever les sommets des montagnes de Safed, et leurs pentes, venant se relier en descendant à celles des montagnes de Basçan, ne laissent qu'un passage étroit, à travers lequel le Jourdain va verser ses eaux dans le lac de Galilée. Il nous tarde de mieux reconnaître le Houleh; mais cela nous éloignerait trop aujourd'hui du but de notre excursion; nous ajournons à une occasion prochaine.

Dirigeons-nous maintenant vers le nord : le sentier que nous suivons nous conduit bientôt à un petit pont qui traverse le Hâsbany; remontant ensuite la rive droite jusqu'à l'ancien khân, nommé Khân-Hâsbeiya, nous nous arrêtons pour contempler à loisir le magnifique paysage qui se déroule devant nous (Pl. XX). Le regard se repose avec bonheur sur l'immense forêt d'oliviers qui couvre la vallée, et dont la verdure acquiert un nouveau prix par le contraste des flancs arides et escarpés du Djebel-Rihân et du Liban; placés en face des pentes austères du Hermon, ils forment deux remparts gigantesques autour de ce parc charmant. Nous renonçons à décrire les couleurs que présente l'aspect de ces montagnes, tant elles sont diversifiées tour à tour par les effets d'un soleil ardent, ou des ombres projetées par les nuages d'un ciel sombre. Ces couleurs parcourent toutes les nuances, du rose doré au violet foncé et même à l'indigo, ou bien encore à cette teinte plombée qu'on désigne sous le nom de teinte *neutre.* On ne peut d'ailleurs le nier, ce paysage est magnifique

[1] *Later Bib. Res.*, p. 414.

sous quelque aspect qu'on l'envisage. On s'est plaint souvent que le ton vert-grisâtre du feuillage de l'olivier produisait un effet désagréable dans un tableau; et cependant, si quelque chose augmente la beauté de cette vallée, c'est qu'en hiver, lorsque les autres arbres sont dépouillés de leurs branches, cette forêt d'oliviers reste toujours verdoyante, et la verdure même est plus fraiche qu'en été. Avec quelle éloquence nous parle ce jardin arrosé par le Jourdain naissant! qu'il nous confirme bien la parole divine! Tandis qu'en général la Palestine nous offre un tableau terrible de désolation et confirme la malédiction prononcée sur elle, ici vient s'offrir à nous l'un de ces lieux où nous reconnaissons la description véritable du pays que le Seigneur avait destiné à Israël : « Un bon pays, de torrents d'eaux, de fontaines et d'abîmes, qui « naissent dans les campagnes et dans les montagnes; un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers; « un pays d'oliviers qui portent de l'huile, et un pays de miel, etc. » (Deut. VIII, 7-10.)

Le khân qui, dans notre dessin, se trouve sur le premier plan, ne nous invite guère à nous arrêter. C'est une ancienne construction déjà fort délabrée; elle a environ 200 pieds de longueur sur autant de largeur, et ses galeries en arcades s'ouvrent sur une petite cour, ce qui est, en Palestine, le véritable type des khâns tant soit peu considérables. Nous traversons donc de nouveau la rivière, et nous retournons à notre demeure par le ravin escarpé qui nous est familier.

Nous allons maintenant entreprendre d'autres excursions. Nous connaissons déjà la branche supérieure du Jourdain. Il nous tarde de visiter la source de ce fleuve. Nous la trouvons à environ vingt minutes de distance au nord de l'endroit où l'on traverse le Hâsbany pour monter à Hâsbeiya[1]. En partant de notre village, nous suivons la rive gauche du torrent, à l'ombre des oliviers, à travers un pré d'une verdure délicieuse. Le sentier franchit un pont en pierre, assis sur une seule arche, de construction moderne, et ce n'est qu'à quelques pas plus loin que nous rencontrons la source proprement dite. (Planche XXI.) La fraicheur de l'eau et la richesse de la végétation donnent à ce site un charme pénétrant.

Le pâle feuillage des peupliers et des oliviers s'y marie aux teintes plus opulentes du sycomore et du chêne vert, tandis que les oléandres et les lauriers encadrent les bords, avec un éclat encore rehaussé par le contraste de leurs bouquets de fleurs roses et blanches. La source même part d'un bassin profond, au pied d'une colline dont les flancs s'inclinent sur des rochers perpendiculaires. Les eaux de la source débordent le bassin, et vont se perdre immédiatement dans un torrent d'hiver qui, descendu de Râscheiya et grossi par les pluies, devient souvent considérable. Mais, en été, lorsque les neiges du Hermon ont cessé de lui fournir leur tribut ordinaire, le lit du torrent reste à sec, et l'on aperçoit alors plus distinctement le bassin où jaillit la source du Hâsbany. Cependant, même en hiver, on le reconnait facilement à l'extrême limpidité de ses eaux et à la profondeur du bassin qui leur donne une teinte d'un bleu indigo.

A peine formé, le Hâsbany se voit enlever une partie de ses eaux; une digue imposante y a été jetée, pour détourner plus facilement le courant, que l'on utilise au profit d'un ou deux moulins du voisinage.

C'est ainsi que le torrent lui-même ne s'offre que sous la forme d'un humble ruisseau, qui glisse sur un lit de sable et de cailloux. Cependant la fertilité qu'il répand aux alentours n'en est pas moins remarquable. Nous savons déjà que le Jourdain, comme le Hâsbany, à une lieue de sa source, traverse cette magnifique plaine qu'il a convertie en jardin, et plus tard, à mesure que nos excursions nous mèneront vers ses bords, nous aurons de nouvelles occasions d'admirer ce fleuve aux divers points de son parcours.

En retournant sur nos pas, nous trouverons bientôt un sentier qui monte vers le village de Kaukaba, situé à l'ouest, en face de Hâsbeiya, environ à une lieue et demie de distance. En suivant ce sentier, nous passons devant une mine de bitume, propriété du gouvernement, qui en tire de beaux profits en la donnant à bail à ceux qui offrent le prix le plus élevé. Les produits de cette mine sont, dit-on, d'une excellente qualité. Après avoir dépassé Kaukaba, notre route est coupée tout à coup par un immense abîme. Entre nous et les flancs du Djebel-Rihân, qui nous fait face, apparait le Litâny; il semble avoir déchiré jusqu'à leur base les masses énormes des montagnes, pour frayer un passage à ses ondes furieuses; contraste bien frappant avec le paisible Hâsbany que nous venons de visiter!

On aurait pu croire que ces fleuves, descendant tous deux la vallée située entre les Libans (quoique l'un d'eux, le Léontès, prenne sa source bien plus au nord que l'autre), étaient destinés à confondre tôt ou tard leurs affluents, ou du moins à suivre des lignes presque parallèles, à raison des deux barrières immenses qui paraitraient devoir arrêter leur cours. Mais « Celui qui a conduit les fontaines par les vallées, tellement qu'elles se promènent entre les monts » (Ps. CIV, 10), a tracé un lit au Jourdain, dans le vaste déchirement volcanique qui sillonne la Palestine dans toute sa longueur, depuis l'extrémité septentrionale des deux Libans jusqu'à la vallée d'Akabah, tandis qu'il a fendu les flancs gigantesques du Djebel-Rihân, pour livrer passage au Léontès, qui va se jeter dans la Méditerranée. Souvent ce fleuve est encaissé entre des rochers perpendiculaires de 1,000 à 1,200 pieds de hauteur, et si rapprochés que celui qui arrive près de la terrible crevasse sans la connaître est déjà sur les bords du précipice avant même de soupçonner l'existence d'une rivière. Pendant la première partie de son cours, le Léontès, qui prend sa source aux environs de Baalbec, serpente paisiblement dans la grande plaine de Cœle-Syrie. Mais, à mesure qu'il se rapproche du Liban, il se rétrécit entre cette chaine et une ligne parallèle de

[1] *Narrative*, I, 128. *Reis. etc.*, I, 95.

montagnes peu élevées, qui sépare la rivière de la vallée et-Teim, dans laquelle nous avons rencontré le lit du Hâsbany. Un peu au sud du village et du pont de Karaûn, le lit du Litâny prend le caractère d'une gorge véritable. Les parois des rochers à pic deviennent de plus en plus élevées; le torrent, obstrué par des blocs de pierre et resserré par l'étroite fente, se précipite avec fureur, brisant tous les obstacles. Dans le lit mystérieux qui l'encaisse, il gronde avec le sourd fracas du tonnerre lointain; et les vapeurs éternelles qui s'élèvent de ses eaux fumantes développent sur les flancs inaccessibles de la gorge la végétation la plus riche mais en même temps la plus agreste. A une lieue et demie au sud du pont de Karaûn, on trouve un endroit appelé el-Kouweh [1] où le ravin est traversé par un pont naturel, formé d'une masse de rochers de 90 pieds d'épaisseur. Soit que le torrent ait creusé son lit à travers ces rochers, soit que ce pont soit formé d'un immense quartier détaché des flancs du ravin et qui sera resté suspendu dans sa chute, la gorge étant très-resserrée en cet endroit (et cette supposition est peut-être la plus naturelle), il est certain que l'on rencontre en Palestine peu de sites aussi sauvages que celui du Kouweh. Les rochers de 5 à 600 pieds de hauteur qui enferment l'étroit ravin, les grottes naturelles que l'on aperçoit des deux côtés en pénétrant dans le fond, les fragments détachés violemment par les tremblements de terre, amoncelés dans les eaux bouillonnantes du torrent qui mugit avec fracas, la végétation capricieuse des sycomores et des figuiers sauvages, tout en ces lieux nous pénètre d'une impression qu'il est impossible d'oublier. Le voyageur qui voudra jouir de la vue du Kouweh dans toute sa splendeur devra descendre, en se cramponnant aux rochers du côté sud-ouest du pont. Cependant, il ne faut pas le perdre de vue, ce ne sera pas sans danger qu'il atteindra une espèce de caverne au fond de la gorge, et enfin les eaux du torrent; mais, arrivé là, des rochers perpendiculaires viendront arrêter sa marche [2].

Au point du Léontès où nous arrivons en ce moment, nous sommes près du hameau de Burghuz, situé sur la rive gauche, et suspendu sur une terrasse de rochers [3]. Les flancs du ravin n'ont plus le caractère de grandeur sauvage du Kouweh, mais ils offrent toujours un spectacle grandiose. Nous atteignons la rivière par un chemin en zigzag, et nous la franchissons sur un pont formé de quatre arches d'origine romaine, mais réparées à une époque moderne. (Pl. XXII.) Nous remontons ensuite vers Kefr-Houneh et Djezzin, en longeant les flancs méridionaux du Djebel-Rihân. La vue des hauteurs avant d'arriver au pont est à la fois imposante et pleine de charmes. L'œil ne peut suivre le torrent qu'à une faible distance : ses bancs de rochers deviennent bientôt très-élevés et forment des angles saillants, qui dérobent ses eaux à nos regards; aussi ne peut-on guère côtoyer la rivière au delà de Burghuz; des rochers à pic viennent bientôt arrêter la marche du voyageur qui voudrait pénétrer dans les profondeurs secrètes de ce terrible ravin.

Un sentier qui s'offre à nous, après avoir traversé le pont, semble nous indiquer qu'on peut, pendant quelque temps, descendre la rive droite du torrent. Je le suivis en effet pendant une heure, curieux de connaître le cours du fleuve; mais je ne tardai pas à me convaincre que ce prétendu sentier finit par se perdre dans les broussailles et révélait seulement, par des traces de pas, la présence de quelque pauvre indigène qui vient de temps en temps y chercher sa provision de bois. J'aperçus alors un moulin mis en mouvement au moyen d'une conduite d'eau alimentée par la rivière. Les flancs des montagnes, qui depuis le pont de Burghuz avaient la configuration de pentes rapides (Pl. XXIII), commencent à affecter de nouveau la forme perpendiculaire, et entravent ainsi la marche déjà si pénible du voyageur.

Quel fleuve étrange que ce Léontès! que de splendeurs variées la nature a prodiguées sur ses rives! Splendeurs sauvages et sublimes dans la gorge du Kouweh, et ici splendeurs d'une autre nature, mais peut-être encore plus ravissantes! Dans ce ravin, où n'existe pas même un chemin tracé, où l'on peut à peine prendre pied sur des fragments de pierre qui glissent à chaque instant sous vos pas, on trouve un jardin délicieux, toujours verdoyant au cœur même de l'hiver. L'oléandre, le laurier, le chêne-nain aux feuilles piquantes sont les arbustes qu'on y rencontre le plus souvent; mais leur verdure brillante est variée par les tons dorés du sycomore et les teintes pâles du saule.

Rien de plus gracieux que cette végétation naturelle. Branches, feuilles, rochers, sable, tout est confondu dans un vaste désordre, mais tout, en même temps, offre au spectateur des beautés de forme et des richesses de développement qu'il chercherait en vain dans les jardins cultivés avec le plus de soin. Des milliers de fleurs remplissent les intervalles des broussailles disséminées, et varient sans cesse suivant les saisons diverses de l'année. L'auteur explorait ce ravin au mois de janvier, en plein hiver : à cette époque l'air y était embaumé par le parfum des narcisses et du fenouil.

Arrêté dans mon exploration du cours de la rivière par les rochers à pic, je fus obligé de revenir sur mes pas; mais quelques jours plus tard j'eus occasion de descendre dans une autre partie de la gorge du Léontès, aux environs d'un petit village du nom de Belât, qui n'est guère qu'à une demi-lieue de distance au-dessus du moulin dans le voisinage duquel j'avais été forcé de retourner [4]. En suivant un sentier qui paraît plus praticable pour les chèvres que pour des êtres humains, nous descendîmes le plateau de la montagne, d'une hauteur de plus de 1,000 pieds, et nous atteignîmes le fond du ravin qui se resserre à cet endroit, comme aux alentours du Kouweh, mais qui, à mon avis, offre un spectacle encore plus magnifique. (Pl. XXIV.)

Au fond de la gorge retentit incessamment un bruit sourd pareil à celui du tonnerre, et causé par le rugissement des

[1] *Narrative*, II, 447. *Reis, etc.*, II, 378. *Bib. sacra*, 1849, p. 373.
[2] *Later Bib. Res.*, p. 423.
[3] *Narrative*, I, 143. *Reis, etc.*, I, 107.
[4] *Narrative*, I, 145. *Reis, etc.*, I, 108.

eaux qui, resserrées dans cet espace si étroit, se frayent violemment un passage en formant mille cascades et se brisent avec fureur sur d'innombrables fragments de rochers. Les vapeurs de ces eaux, en maintenant l'atmosphère dans un état constant d'humidité, ont ici, comme aux alentours du Kouweh, donné à la végétation qui couvre les flancs du ravin un développement d'une richesse exubérante. Souvent les vagues écumantes sont cachées entièrement sous les branches entrelacées qui les ombragent des deux côtés. Un spectacle d'un autre genre, mais non moins ravissant, vient fixer notre attention. Des aigles à l'immense envergure planent dans les airs, en décrivant au-dessus de nos têtes de longues lignes paraboliques. S'ils semblent d'abord s'étonner de voir des êtres humains descendre dans cet abîme, ils ne tardent pas à continuer leur chasse, sans s'inquiéter davantage de cette visite inaccoutumée. « Il habite sur les rochers, et il s'y tient; même sur « les sommets des rochers et dans les lieux forts. De là il découvre le gibier, ses yeux voient de loin. » (Job, XXXIX, 31, 32.) Quiconque n'a pas vu l'aigle apportant à ses petits la pâture cherchée au loin, plongeant dans la gorge avec la rapidité de l'éclair, puis s'élevant d'un vol majestueux jusqu'au creux du rocher où il a bâti son aire, ne peut se faire une idée de la beauté d'une pareille scène.

Pendant une demi-heure nous suivons, en descendant, le cours de la rivière; mais bientôt il nous devient impossible d'avancer davantage; nous avons devant nous des rochers que nous ne pouvons franchir, tant à cause de leur forme et de leur masse que des branches et des racines qui y sont adhérentes. Je dessine donc une dernière esquisse de cette gorge remarquable (Pl. XXV), et mon cœur est pénétré du regret de ne pouvoir passer des journées entières en ces lieux, pour y étudier une nature à la fois si belle et si sauvage, et dont l'existence même est ignorée de la plupart des touristes qui ont visité la Palestine.

S'il m'eût été possible d'avancer à un quart de lieue au-dessous du point où j'étais obligé de reprendre ma route, je serais arrivé à un endroit connu sous le nom de Khatweh, où les rochers, se rapprochant des deux côtés, ne laissent entre eux qu'un intervalle de 6 à 12 pieds. A un certain point même, cet intervalle n'est plus que de 3 pieds. La rivière resserrée dans ce passage étroit entraine tout dans son courant irrité. En sortant de cette brèche, ses vagues, débordant en cascades écumantes, se précipitent dans un lit plus large et vers des rives moins effrayantes, pour aller ensuite, à deux lieues environ du Khatweh, baigner le pied des rochers sur lesquels est suspendu Kalât-esch-Schukif.

Retournons maintenant à Hâsbeiya. En faisant un léger détour, nous laisserons la route qui nous a conduits vers Djisr-Burghuz, et nous jouirons, en outre, d'une belle vue du Jourdain tel qu'il se déploie dans la vallée qui a reçu son nom, au-dessous de l'endroit où nous l'avons admiré lors de notre excursion à Kalât-Aissafa.

Quittant le bord du ravin du Léontès, à un quart de lieue au-dessous de Belât, nous nous dirigeons vers le sud-est, et, traversant les villages de Dibbin et de Djedeideh, nous arrivons, après deux heures de marche à celui d'Ibl, situé sur une colline qui s'élève à quelques centaines de pieds au-dessus du Hâsbany[1]. La vue du fleuve y est magnifique (Pl. XXVI), et je crois qu'on trouverait difficilement un site où le Jourdain supérieur puisse s'offrir sous un aspect plus attrayant. Près d'Ibl, il commence à courir dans un lit beaucoup plus profond que dans la première partie de son parcours; en outre, la vallée, qui là-haut semblait plutôt une plaine, ici se resserre entre des collines très-rapprochées l'une de l'autre; ce qui augmente encore l'encaissement de la rivière, surtout lorsqu'elle est vue de ces hauteurs. Deux lieues plus loin, la vallée s'élargit de nouveau et se perd enfin dans la plaine marécageuse du Houleh; mais le lit du fleuve continue encore à s'enfoncer à une assez grande distance, au delà du pont de Ghoujar. Nous retrouvons, dans la vallée plus étroite qui s'offre maintenant à nos regards, la végétation splendide des oliviers et des autres arbres, que nous avons admirée dans la première partie du cours du Hâsbany. Le ruban argenté du fleuve brille par moments à travers le feuillage; les nuances d'un vert pâle et sombre s'y marient aux teintes plus riantes du gazon qui couvre les collines de tous côtés. Les flancs plus sévères du Hermon viennent ajouter au paysage ce qui lui manquerait en grandeur; enfin le plateau élevé du pays au delà du Jourdain borne notre horizon avec ses teintes d'un bleu pâle.

Après deux heures et demie de marche depuis Ibl, nous regagnons Hâsbeiya.

Nous avons passé dans ce dernier lieu quelques belles journées d'hiver, explorant le pays avec grand profit pour notre instruction et jouissant d'une nature à la fois charmante et magnifique. Nous aurions voulu nous livrer encore à quelques excursions dans les régions plus élevées du Hermon; mais ces régions sont devenues maintenant trop inhospitalières, à cause de la neige et de l'inclémence du climat. Le voyageur qui, traversant cette contrée dans la belle saison, aura le loisir d'examiner les vallées boisées qui se groupent au-dessous du sommet du Hermon, sera bien amplement dédommagé de ses peines. Pour nous, ne pouvant goûter à la fois toutes les jouissances, il nous faut y renoncer; nous disons donc adieu à Hâsbeiya et à ses environs, et nous allons faire les préparatifs de notre voyage en d'autres parties du pays.

[1] *Narrative*, I, 165. *Reis, etc.*, I, 123.

BELAD-BESCHARAH.

Comme il n'existe en Palestine rien qui ressemble aux confortables hôtels de notre Europe, excepté dans les grandes villes telles que Jérusalem, Damas, Beirout, Sidon, etc., et que la saison d'hiver qui continue nous oblige à nous assurer un asile pour la nuit, nous nous trouvons dans la nécessité de régler notre voyage de manière à arriver chaque jour dans un endroit où nous puissions trouver à nous loger et à nous nourrir aussi bien que les circonstances le permettront. D'ailleurs, la province que nous allons visiter a la mauvaise réputation de n'être pas sûre. Belad-Bescharah est habitée principalement par les *Metawileh*, secte fanatique de Musulmans, connue par sa haine pour tout peuple qui ne partage pas sa croyance aussi bien que par sa nature féroce et son penchant au vol. Les deux principaux chefs de cette tribu, qui résident à Tibnin et à Bint-Djebail, bien que sujets immédiats du Sultan comme les chefs des autres provinces, s'attribuent une certaine indépendance (en ce qui concerne leurs dignités personnelles), leurs ancêtres, disent-ils, ayant conquis ce district par l'épée. Ils ne se soumettent par conséquent qu'avec peine à l'autorité suprême du Sultan, en lui payant la taxe et lui fournissant le nombre d'hommes réclamé par la conscription. Le pouvoir militaire est même souvent obligé d'assurer par la force l'exécution de cette loi, et leur sentiment habituel d'animosité contre le gouvernement turc s'entretient ainsi et les entraîne aux avanies, au vol, au pillage, à l'assassinat même, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Il est donc nécessaire, dans de telles circonstances, que nous nous tenions sur nos gardes : en effet, bien que les voyageurs européens soient moins exposés que les indigènes, néanmoins ils ne sont pas à l'abri d'une attaque toutes les fois que les Metawileh trouvent la chance belle. L'auteur en a fait plus d'une fois l'expérience pendant son séjour en Palestine.

Réglant ainsi nos étapes suivant les lois de la prudence, nous quittons Hâsbeiya dans l'après-midi, de manière à atteindre, vers le coucher du soleil, Deir-Mimâs, village situé en face de Kalât-esch-Schukif, distant de 4 à 5 lieues de Hâsbeiya. Nous connaissons déjà cette route jusqu'à Keleya, et le reste du chemin, de Keleya à Deir-Mimâs, continue dans la direction du sud-ouest pendant une heure environ. Deir-Mimâs est habité par des chrétiens. Les travaux évangéliques des Missionnaires américains y ont opéré d'heureux changements dans l'esprit de la population. Nous pouvons en reconnaitre l'effet dans la façon affable avec laquelle les gens du village nous ont accueillis et nous ont offert l'hospitalité pour la nuit. Si nous avons le bonheur de nous attacher l'un d'eux en qualité de guide pour notre voyage, les jours suivants, nous n'omettrons pas de noter une pareille circonstance.

Une excursion vraiment magnifique nous attend pour la matinée de demain: après être sortis de la vallée de Kefr-Kileh, nous côtoyons le flanc de la montagne qui domine la vaste plaine du Houleh et fait face aux crêtes sombres et boisées du Hermon, au pied duquel surgissent les ruines superbes du château de Banias. Dans cette même direction, mais une heure plus tard, nous découvrons une petite colline artificielle (*tel*) couverte d'arbres et masquant le site de la ville jadis fameuse de Laïs ou Lesem (Jos. XIX, 47. Jug. XVIII, 1, 2, 7, 27 à 29), qui, conquise par les enfants de la tribu de Dan, devint au nord une des villes frontières d'Israël et en même temps l'un des sanctuaires élevés aux veaux d'or que Jéroboam fit adorer à son peuple (I Rois, XII, 28-30). Cette colline est connue aujourd'hui sous le nom de Tel-el-Kâdy (colline des Juges). Un autre site très-remarquable vient frapper nos regards : ce sont les ruines de l'ancienne Abel-Beth-Mahaca, l'une des villes de la tribu de Nephthali (II Sam., XX, 14; I Rois, XV, 20), et qui conserve encore aujourd'hui son ancien nom d'Abel. En suivant la crête des collines, nous apercevons ces ruines à quelques centaines de pieds au-dessous de nous, mais à peu de distance.

A deux heures environ au sud de Deir-Mimâs, nous atteignons le village et les ruines du château de Hounin. Cette forteresse est le point le plus remarquable des montagnes à l'ouest de la plaine du Houleh (Pl. XXVII). Les ruines, telles qu'elles nous apparaissent aujourd'hui, sont bien celles d'un fort sarrasin, mais construit évidemment sur les ruines et les fondations d'un autre fort qui date d'une époque beaucoup plus reculée. La forme est celle d'un carré oblong, arrondi vers la partie sud : elle a environ 900 pieds de longueur sur 300 de largeur. La forteresse domine un précipice qui, du côté de

l'est, descend par une pente très-rapide dans la direction de la plaine; une tranchée de 40 pieds de largeur sur 15 à 20 pieds de profondeur, creusée dans le roc vif, la défend au nord et à l'ouest. Les côtés sud et sud-ouest sont protégés par un double mur et six tours rondes. Il existe également trois tours sur le mur oriental. La superficie du sol à l'intérieur était autrefois couverte de maisons et de magasins; au-dessous du sol il existait aussi de nombreuses citernes. Le village de Hounin n'a aucune fontaine et n'est alimenté que par ces citernes; mais il est probable que ce village se trouvait autrefois à un mille plus loin, près d'une fontaine aux environs de laquelle on remarque encore quelques vestiges de constructions. L'absence de sécurité avait obligé les habitants de se fixer aux alentours du château féodal, qui jusqu'en 1837 fut occupé par une branche de la famille des scheikhs régnants de Belad-Bescharah. Le terrible tremblement de terre qui eut lieu au mois de janvier 1837 détruisit, à cette époque, la forteresse qui cessa désormais d'être habitée. La forteresse plus ancienne semble avoir dû occuper un large espace comprenant la plus grande partie du terrain sur lequel s'élève aujourd'hui le village : on y trouve du moins un ancien portail, presque intact, construit en grosses pierres taillées en biseau qui sont restées en place. Une partie de cette antique et vaste forteresse paraît avoir formé une espèce de citadelle de la forme d'un parallélogramme long de 290 pieds et large de 213, entouré par la tranchée dont nous avons parlé plus haut. Quelques restes de ce mur primitif existent encore et prouvent que la construction était formée complétement de grosses pierres taillées en biseau, reliées ensemble par des crampons de fer « ayant un grand rapport, » dit M. Thomson[1], « avec les travaux d'origine juive ou phénicienne que j'ai vus à Jérusalem et à l'île de Ruad, l'ancienne Aradus ». Nous avons vu avancer diverses opinions au sujet de l'identification à établir entre Hounin et quelque ville citée dans l'Ancien Testament, mais il nous est impossible d'acquiescer à aucune de ces opinions.

Nous quittons Hounin pour reprendre notre voyage vers le Sud; nous abandonnons bientôt les collines que nous avons suivies jusqu'ici, couvertes d'un gazon verdoyant, mais qu'aucun arbre n'ombrage, et déviant un peu plus à l'ouest. Après avoir traversé le village de Mais, qui s'élève sur deux collines isolées, entre lesquelles se prolonge la route, nous entrons dans un pays où se déploie la plus riche végétation. Nous marchons, pendant plusieurs milles, à travers une forêt de chênes et de térébinthes, qui semble s'être conservée intacte pendant les siècles écoulés, et qui démontre encore aujourd'hui, d'une manière frappante, la plénitude et la vérité de la bénédiction de Jacob sur l'héritage de Nephthali. « Nephthali est un térébinthe qui s'étend, il pousse des rameaux fructueux[2] ». Elle démontre également la promesse prophétique de Moïse : « Nephthali sera rassasié de bienveillance et rempli de la bénédiction de l'Éternel. » (Deut. XXXIII, 23.)

Certainement, la Palestine (l'ornement de tous les pays) porte partout les plus irrécusables preuves de la terrible malédiction d'un Dieu juste irrité. « La gloire de sa forêt est consumée, » et « le reste des arbres de sa forêt sont aisés à compter, tellement qu'un enfant les mettrait bien en écrit. » (Ésaïe, X, 18, 19); mais au milieu des preuves de ce terrible jugement, la miséricorde divine a laissé encore çà et là des signes de sa bonté, signes évidents qu'il a encore des bénédictions en réserve pour ce peuple et son pays.

Des sites semblables aux collines et aux vallées de Nephthali si richement boisées, proclament à haute voix que Dieu peut remplir les promesses que le prophète a faites en son nom, lorsque le moment marqué sera venu. « Je ferai croître au « désert le cèdre, le pin, le myrte et l'olivier. Je mettrai aux landes le sapin, l'orme et le buis ensemble : afin qu'on voie, « qu'on sache, qu'on pense et qu'on entende pareillement que la main de l'Éternel a fait cela, et que le saint d'Israël a créé « cela. » (Esaïe, XLI, 19, 20.)

Après trois heures et demie de marche depuis Hounin, nous arrivons à Bint-Djebail, l'une des deux principales résidences de Belad-Bescharah. Environ quarante minutes avant d'y arriver, nous laissons sur la droite le village de Ain-Ata, remarquable en ce qu'il est probablement identique à Beth-Hanath, l'une des villes fermées de la tribu de Nephthali. (Josué, XIX; 38.)

Bint-Djebail est un village d'une étendue considérable (Pl. XXVIII), enclavé dans un bassin de collines dont les flancs sont complétement cultivés et offrent aux regards des champs de blé ou des jardins d'oliviers. Le sérai (ou maison du gouverneur), solidement construit et ayant un étage supérieur, présente un aspect remarquable, et si nous y arrivons à peu près à l'heure où le soleil se couche, au moment où tous les habitants, jeunes et vieux, se tiennent sur le seuil de leurs portes pour jouir de la fraicheur du soir; où, sur les toits plats de maisons qui n'ont d'ailleurs rien de pittoresque, sont réunis les vieillards à barbe blanche, les patriarches de l'endroit, fumant gravement leurs pipes; où, sur les collines environnantes, on aperçoit les bergers ramenant leurs troupeaux qu'ils conduisent à un vaste abreuvoir, Bint-Djebail nous offrira un spectacle charmant et plein d'attraits, dont l'impression ne s'effacera pas facilement; surtout si nous sommes assez heureux, grâce à nos lettres de recommandation, pour être bien accueillis par Tamer-el-Beg, le gouverneur, dans son sérai. Comme Bint-Djebail est tout à fait hors de la route ordinaire des voyageurs et ne possède point de khân où ils puissent passer la nuit, l'hospitalité du chef est devenue un point important, sans compter qu'il n'est pas sans intérêt, puisque

[1] *Bibliotheca Sacra*, 1846, p. 201, etc. Voyez aussi J. Wilson, *The lands of the Bible*, vol. II, p. 165, 166; Robinson, *Later Bibl.*, *Res.*, p. 370, 371, et *Narrative, etc.*, I, 169. *Reis, etc.*, I, 126.

[2] *Gen.*, XLIX, 21; traduit à tort en ces termes : Une biche lâchée; il donne des paroles qui ont de la grâce. A. P. Stanley, *Sinaï and Palestine*; Londres, 1855, p. 355.

nous voyageons en Orient, d'être reçus par un prince indigène et de pouvoir observer l'étiquette de sa cour. Je dois avouer que cette cour elle-même égale ce que j'ai vu de mieux en Palestine. Il faut s'attendre à une simplicité tout à fait primitive; mais en même temps ce prince nous traite avec une courtoisie pleine de bonté et de naturel que, depuis lors, nous avons rarement rencontrée en ce pays. Nous eûmes sans doute à essuyer ces longs et insipides préliminaires qui consistent à se faire des compliments réciproques, à fumer la pipe et à prendre du café dans la salle d'audience ou divan, en présence de la soi-disant noblesse du village, qui, attirée par la curiosité, n'avait pas manqué d'accourir; mais tout cela fit bientôt place à cette *privauté* presque agréable, qu'on rencontre si rarement en Orient et si bien comprise par Tamer-el-Beg. Il nous invita à monter dans une pièce à l'étage supérieur, pièce confortable et garnie de nattes et de tapis. Nous eûmes alors avec lui une conversation particulière fort intéressante, qui se prolongea jusqu'au moment où l'on nous servit le diner. En comparant ce repas aux expériences que j'ai subies plus tard en Palestine, j'ai pu apprécier, à la fois, la bienveillante hospitalité de notre hôte et le talent de son cuisinier.

En continuant notre voyage à travers les belles collines de Nephthali, nous sommes bien certains, après avoir goûté les délices d'un sommeil réparateur dans ce sérai, de goûter également le plaisir d'une promenade matinale jusqu'à Kefr Bir'im (prononcez Burreim), village situé à deux lieues au sud de Bint-Djebail. A peu près à mi-chemin, la route passe près du village et des ruines de Yaroun, l'ancienne Jiréon, autre ville de Nephthali. (Jos., XIX, 38.) Au milieu d'un grand nombre de colonnes brisées, de grosses pierres de taille et de sarcophages, ces ruines attestent une antique splendeur; mais à en juger par les fondations d'un édifice qui paraît avoir été une église, elles appartiennent à la période chrétienne de la Palestine [1].

En approchant du village de Kefr Bir'im, l'attention du voyageur est attirée par un ancien portail sculpté, regardant le midi, qui formait jadis l'entrée d'un monument grandiose, et qui, à en juger d'après ses rapports avec les autres constructions du même genre qu'on retrouve en Galilée et les récits traditionnels des habitants du village, était autrefois une synagogue. Une inscription en hébreu, mais qui, presque effacée par le temps, est devenue aujourd'hui inintelligible, se voit encore sur le portail [2]. En entrant dans le village, on trouve, tout à fait à droite, les ruines d'un autre édifice bien mieux conservé, et qui était probablement aussi une synagogue (Pl. XXIX). Il reste encore un large fronton avec son portail sculpté, des fenêtres et une colonne du portique. Le corps principal du monument a été détruit surtout par les tremblements de terre; les habitants du village, qui me regardent dessiner, m'assurent aussi qu'ils se rappellent avoir vu un étage supérieur qui fut renversé par un tremblement de terre. Les pierres de cet édifice sont en pierres calcaires, compactes et jaunes, telles que celles que l'on trouve dans les fameuses ruines de Baalbec et les murs du temple de Jérusalem.

Kefr Bir'im fut pendant plusieurs siècles un lieu de pèlerinage pour les Juifs. Il en est question dans l'itinéraire de Samuel Bar-Simson, en 1210; il renfermait, dit-on, les tombes de Baruch, du prophète Abdias et de plusieurs rabbins juifs, ainsi qu'une belle synagogue élevée par le rabbin Siméon Ben-Jochai, dont la tombe se voit à Meiron. Un autre itinéraire de 1564 parle également de deux synagogues en ruines; un troisième, de 1561, rapporte que Kefr Bir'im renfermait le tombeau de la reine Esther, auquel les Juifs de Safed avaient coutume de se rendre en pèlerinage à la fête de Purim [3].

Kefr Bir'im, autrefois célèbre, n'est plus maintenant qu'un pauvre village maronite d'environ 450 à 500 âmes. Quelques villages s'aperçoivent aux alentours dans la campagne. Deux d'entre eux offrent un intérêt historique : El-Djisch, l'ancienne Gischala, vers le sud-est, et Sasa au sud-ouest; d'ailleurs, le pays montagneux domine le village et soustrait à la vue les lieux environnants.

Si notre route se dirigeait en droite ligne au Sud, vers Sâfed, nous atteindrions cette ville en moins de quatre heures; mais, notre intention étant de faire quelques excursions à travers ces provinces magnifiques et si intéressantes, nous nous avançons au nord-ouest, vers l'humble Sour, qui représente aujourd'hui l'antique et glorieuse Tyr. Nous ferons bien de nous arrêter, pendant la nuit, à Kefr Bir'im, où nous trouverons, sans nul doute, un refuge, la population étant chrétienne. Demain matin nous partirons au lever du soleil, ayant ce jour-là un long trajet à parcourir. Notre voyage est agréable et varié. Au bout d'une heure, nous passons près de Remesch, grand village maronite, auquel on arrive par une large vallée boisée, où nous chevauchons au milieu d'un jardin immense couvert d'arbustes et de fleurs; et si nous faisons quelque attention aux cailloux dans le lit aride du torrent, nous en observerons un large et d'une forme particulière, ordinairement gros comme la tête d'un enfant, qui présente, lorsqu'on le brise, une cavité ornée de calcédoines blanches ou bleuâtres. On trouve ici ces cailloux en si grande quantité qu'on pourrait facilement en emporter une charge.

Après Remesch et sa charmante plaine, nous entrons dans une autre plaine se prolongeant vers le nord-ouest, à travers laquelle nous arrivons bientôt à un certain espace libre que recouvrent les ruines d'une assez grande ville appelée par les

[1] *Narrative, etc.*, I, 174, 175. *Reis, etc.*, I, 131.

[2] Le docteur Robinson, qui visita Kefr Bir'im quelques semaines plus tard, pense que cette synagogue, ainsi qu'une autre mieux conservée, appartient aux premiers siècles de l'ère chrétienne, à l'époque où la Galilée devint le centre principal de la population juive. Il rapporte également que le principal rabbin de Safed, qui examina cette inscription sur les lieux, ne parvint à y déchiffrer qu'une prière pour la prospérité du fondateur de l'édifice. (V. *Later Bibl. Researches*, p. 70. — V. aussi *Narrative, etc.*, I, p. 175; *Reis, etc.*, I, 131.)

[3] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte, etc.*, p. 132, 136, 380 et 455. Kefr Bir'im et ses ruines furent aussi visités en 1839 par les missionnaires écossais qui les ont décrits dans leur Relation d'une mission auprès des Juifs, etc.

gens du pays Hazour ou Hazireh; on donne surtout ce premier nom à la voûte en arcade qui s'élève à l'entrée d'un sépulcre (Pl. XXX) et qui révèle une haute antiquité. Au-dessous de la voûte, le roc a été taillé pour former un passage oblique par lequel on descend au sépulcre. Ce passage a 4 pieds de large et 12 de long; il conduit, en passant sous un portail bas, par une pente de 6 pieds, à une petite chambre souterraine contenant un sarcophage [1]. Il existe encore, au sud-ouest, un autre sépulcre semblable, mais sans voûte. Aux alentours de la voûte le sol est couvert, sur une large étendue, de pierres taillées, quelques-unes grossièrement, et indiquant une haute antiquité. En d'autres endroits, on trouve des murs de maisons encore debout, mais qui paraissent appartenir à une époque plus récente. On trouve également plusieurs citernes. Le nom de Hazour fait songer immédiatement au Hatsor de Nephthali (Josué, XIX, 36). On a élevé des objections relativement à sa position, comme étant trop à l'ouest pour faire partie des villes de Nephthali; mais, autant qu'il nous a été donné d'établir la ligne de démarcation entre Aser et Nephthali, Hazour ou Haziri peut très-bien avoir fait partie des villes frontières de l'ouest de cette dernière tribu. Au reste nous croyons hors de propos de discuter ici l'identité de Hazour avec le Hatsor cité par Josué, XI, 1, 10, et Juges, IV, 2, ayant exprimé ailleurs notre opinion à ce sujet. Si notre supposition à l'égard de cette ville est juste, nous franchissons en ce moment les frontières de Nephthali pour arriver sur le territoire d'Aser, en continuant notre route vers le nord-ouest. Peut-être ces frontières étaient-elles formées en partie par une profonde vallée que nous aurons à traverser peu de temps après avoir quitté Hazour. La vallée descend du nord-est, d'un village appelé Surrebin, et rencontre le Wady-el-Ayoûn, autre vallée profonde, commençant à la plaine de Remesch; à cet endroit même elle tourne brusquement à l'ouest, se prolongeant entre des rochers escarpés. Elle prend le nom de Wady-el-Aziyeh jusqu'à la côte. Il est vraisemblable que les frontières des deux tribus ont été formées principalement par la main même de la nature, et il ne pouvait exister de division plus convenable entre les territoires d'Aser et de Nephthali que le point de rencontre entre les vallées d'el-Ayoûn et de Surrebin.

La magnifique végétation, celle surtout des chênes verts, que nous voyons depuis Kefr Bir'im, se retrouve encore ici au moment où nous traversons le Wady-Surrebin et remontons le flanc opposé de la montagne, par un sentier qui s'élève à plusieurs centaines de pieds à travers des fourrés. Arrivés sur le plateau de la montagne, nous passons par le village de Yathir, riche lui-même de plusieurs vestiges d'antiquité et entouré de ruines, de sarcophages, de grottes sépulcrales, etc., à peu de distance [2]. Il est évident que nous sommes ici dans une partie de la contrée dont la population était jadis très-compacte, et plus nous approcherons de la côte, plus notre route se frayera pour ainsi dire au milieu de ruines qui nous environnent de tous les côtés. C'est des hauteurs de Yathir que nous pouvons apercevoir pour la première fois la petite ville de Sour; cependant, comme il nous faut descendre et suivre une vallée longue et étroite, nous la perdrons encore de vue jusqu'au moment où nous nous trouverons sur les collines plus basses qui bordent la côte. Arrivés là, à la distance de 3 ou 4 lieues de Tyr, nous traversons le village de Kâna, entouré de nombreux villages et de champs cultivés, probablement identique à Cana, ville d'Aser (Josué, XIX, 28). Il est habité par des chrétiens appartenant en grande partie à l'Église grecque, et par quelques Metawileh. Si les circonstances nous pressent, nous trouverons à Kâna un bon gîte pour la nuit; mais si nous ne sommes pas trop fatigués, nous continuerons notre chemin vers Tyr, en faisant un petit détour par Râs-el-Ain. Ce sera pour nous une occasion de voir un monument extraordinaire, connu des gens du pays sous le nom de Kabr-Hairan (tombeau de Hiram) (Pl. XXXI). Il se trouve à la distance d'une heure et demie environ de Kâna. Le grand roi de Tyr, ami et allié de David et de Salomon, et qui contribua si puissamment à la construction du temple de Jérusalem (II Sam., V, 11, et I Rois, V, 1, 7, 8), fut-il véritablement enseveli en ce lieu? L'histoire garde le silence à ce sujet, et ce n'est que par voie de supposition et d'induction que la question peut être résolue. Le docteur Robinson, dans ses *Recherches bibliques* [3], ne paraît pas accorder une grande confiance à cette identité légendaire : il considère le nom de ce monument comme étant d'origine musulmane; mais les Musulmans n'ont pour cette tombe aucune vénération religieuse. Il ne me semble pas qu'il y ait lieu de mettre en doute la tradition indigène; et la singularité de ce monument (c'est la seule tombe de dimensions aussi colossales que j'aie vue en ce pays) me frappe et me fait croire que ce doit être vraisemblablement la sépulture de Hiram, roi de Tyr, ce prince si puissant et si fameux. Le piédestal, formé par deux assises de pierres taillées, mesure 14 pieds de longueur, 8 3/4 de largeur et 6 de hauteur. Sur ces deux assises s'élève une troisième rangée de pierres, longue de 15 pieds, large de 10 et haute de 3 1/4, au-dessus de laquelle se dresse le sarcophage, bloc solide formé d'un roc taillé, long de 12 pieds et large de 8, couvert d'une pierre oblongue d'une dimension proportionnelle, aujourd'hui fort endommagée; mais il paraît probable qu'on doit ajouter plus de 3 pieds à la hauteur de la tombe, ce qui donnerait au monument, pris dans son ensemble, plus de 20 pieds d'élévation. On serait tenté de croire que l'énorme dimension du sarcophage et de la pierre qui lui sert de couvercle a sauvé ce monument de la destruction pendant les dévastations qui ont successivement bouleversé le pays.

[1] Cet emplacement était connu des premiers pèlerins (V. entre autres ouvrages *Reisebuch des Heiligen Landes*, Francfort, 1584, in-fol. *Reise*, IV et le *Très-dévot voyage de Jérusalem*, Anvers, 1608, in-8°); mais il avait été oublié depuis plusieurs années, lorsqu'il fut visité de nouveau par le Rev. W. M. Thomson, en compagnie duquel nous nous y rendîmes nous-même, en janvier 1852.

[2] *Narrative, etc.*, I, 180. *Reis, etc.*, I, 134.

[3] Vol. III, 385.

Nous ne tardons pas maintenant à atteindre Râs-el-Ain (la Tête des Eaux). Il serait impossible de ne pas faire une halte près de ces fameuses eaux, de leurs réservoirs, de leurs aqueducs, qui semblent remonter à l'origine la plus reculée. Un grand nombre de voyageurs ont entrepris de décrire ces constructions hydrauliques; et parmi eux il faut citer au premier rang Maundrell, narrateur si clair et si consciencieux; et après lui, Pococke, Volney, Robinson, de Bertou, Wilson, von Wildenbruch et d'autres encore qui tous nous ont transmis plus ou moins de détails. En résumé nous devons satisfaire nos lecteurs avec la présente esquisse.

A un peu plus d'une heure et demie de marche de la ville actuelle de Sour, seulement à un demi-mille de distance du rivage de la mer, se trouve une réunion de sources qui, dans les premiers temps de l'empire des Phéniciens, paraît avoir provoqué l'admiration et l'appréciation des habitants. A quelques minutes au nord-ouest de la source on voit encore une ancienne colline artificielle (ou *tel*), où se trouvent d'énormes pierres qui ont servi de fondation, indiquant le site d'une ancienne ville et qui a été, suivant toute probabilité, le lieu d'emplacement de l'ancienne Tyr continentale, mieux connue sous le nom de Palae-Tyr, dont la position a été souvent contestée et placée quelquefois à l'est de la Tyr actuelle, auprès d'une élévation rocailleuse, surmontée d'une mosquée à double dôme, appelée el-Maschôuk (Pl. XXXIII). La colline est appelée aujourd'hui Tel-Habesch. Quant aux eaux de Râs-el-Ain, on ne peut douter que celles qui ont été recueillies dans des réservoirs n'aient été conduites à la ville par cette colline dès les premiers temps de son existence[1]. Mais il se présente une autre question : il s'agit de savoir si les réservoirs actuels sont identiques avec ces anciennes constructions[2]. Il est probable que ces réservoirs et aqueducs ont été construits, augmentés et perfectionnés en raison du besoin d'eau de la ville, située sur Tel-Habesch, qui, par ses richesses et sa puissance, acquit une si grande renommée; et il paraît probable également qu'une partie des eaux était consommée à el-Maschôuk, où existaient peut-être autrefois un temple consacré à des idoles, ou des maisons de campagne, ou un mausolée[3].

Cet el-Maschôuk paraît en outre avoir été arrosé par des sources indépendantes, car le docteur W. R. Wilde trouva au sud et au sud-est de ce roc, et à l'endroit où les aqueducs de l'île et de Râs-el-Ain se rencontrent, les restes de grands réservoirs taillés dans le roc vif et contenant de l'eau excellente, qui dessert encore la mosquée actuelle : ces réservoirs ne sont pas alimentés par les fontaines de Râs-el-Ain, l'aqueduc ayant été détruit depuis longtemps[4].

Les réservoirs de Râs-el-Ain forment aujourd'hui trois groupes[5]. Le groupe le plus méridional consiste en deux réservoirs construits au-dessus et autour des sources, avec des murs de 15 pieds de haut, formés de pierres de taille de 6 pieds de long sur 4 de large. Le niveau du plus grand de ces réservoirs s'élève jusqu'aux bords mêmes des murs, qui ont une longueur de 32 pieds et autant en largeur. Les parois intérieures de l'autre réservoir ont une longueur exactement identique, mais n'ont que 12 pieds de large.

A cent cinquante pieds au nord de ce groupe se trouve la principale source encadrée dans un réservoir formant un octogone irrégulier, recouvert en partie par l'ivraie et d'autres plantes grimpantes. Un moulin situé au nord-est de ce réservoir est mis en œuvre à l'aide de ses eaux. La température de l'air marquait 24 degrés. La température de l'eau était de 16 degrés; celle de l'air, de 15 degrés; celle de la mer, de 13 degrés et demi Réaumur.

Le troisième groupe, consistant en deux réservoirs carrés et mesurant chacun 20 pieds de chaque côté et 5 pieds au-dessus du sol, n'est qu'à un quart d'heure de distance nord de la principale source. On peut reconnaître un aqueduc qui se dirige d'ici au nord-nord-est, à une distance d'environ 200 pieds; mais à partir de ce point il est également détruit, ainsi qu'un autre aqueduc partant du premier groupe et qui passe près du principal réservoir, se dirigeant sur el-Maschôuk. Il existe encore, outre ceux-ci, d'autres aqueducs; mais tous offrent l'aspect délabré et sont presque entièrement cachés sous un immense réseau de *capillus veneris* et d'autres plantes aquatiques et sous une couche d'incrustations ou de stalactites calcaires dont cette eau est richement chargée. Notre dessin (Pl. XXXII) représente un fragment de cet aqueduc au nord-ouest de la principale source : le bâtiment qui commence à gauche au premier plan, c'est le moulin dont nous avons parlé précédemment et qui est mis en mouvement par le courant abondant qui, de là, va se rendre à la mer. Une partie des maisons du village actuel de Râs-el-Ain sont disséminées aux bords de la rivière.

Outre ces réservoirs, il existe encore un quatrième groupe de deux plus petits, à vingt minutes de distance de Râs-el-Ain, sur la route de Kabr-Hairan; mais nous ne savons pas s'ils se relient aux grands travaux hydrauliques qui sont maintenant en projet.

« L'eau du bassin, ainsi que le fait observer M. de Bertou[6], a été et est encore employée comme force motrice, ainsi « que cela est indiqué par les dispositions du bassin lui-même; mais on voit qu'elle a été aussi conduite par un aqueduc

[1] *Ritter*, Erdkunde, XVII, 356.

[2] *Buckingham* les attribue à Alexandre, roi de Macédoine. *Travels in Palestine*, Londres, 1824, p. 56.

[3] *Scylax* dit positivement que Palae-Tyr était à trois stades de la mer et arrosé par une rivière, tandis que *Strabon* le place à trente stades sud de l'île de Tyr (Joseph, Ant. IV, 14), indication qui se rapporte évidemment à Tel-Habesch et Râs-el-Ain, et non pas au Nahr-Kasmîyeh, ainsi que *Ritter* le conclut d'après ces données. *Erdkunde*, XVII, 347.

[4] *Ritter*, XVII, 359. Le docteur *Wilde* trouva aussi une rangée de marches taillées dans le roc au nord, et à l'est d'el-Maschôuk un grand nombre de grottes sépulcrales et de sarcophages, qui semblent impliquer que la nécropole Tyrienne se trouvait en cet endroit.

[5] Ils furent exactement mesurés par von Wildenbruch en 1842. Voyez *Monatsberichte der Berliner Ges.* für Erdkunde, neue Folge.

[6] *Bulletin de la société de Géographie de Paris*, février 1839, p. 162, 163.

« aux bassins qui alimentent encore l'aqueduc qui allait à Tyr, et qui s'arrête aujourd'hui à Maschôuk, après avoir tra-
« versé le rocher de ce nom; mais on peut suivre sa trace par les ruines qui ne sont pas encore couvertes de sable, etc. —
« Les dimensions du conduit sont en harmonie avec la ville qu'il devait alimenter. »

Après tout, il ne peut y avoir de doute que les ruines de l'aqueduc d'el-Maschôuk à Tyr datent seulement d'une époque plus récente que la conquête de la ville insulaire par Alexandre le Grand, qui, en renversant la digue au moyen de laquelle il s'approcha de l'île en venant du continent, jeta les fondements solides qui servirent plus tard (peut-être aux Romains) à y construire l'aqueduc même.

La magnifique cité insulaire était-elle alors pourvue d'un aqueduc souterrain, alimentant peut-être encore aujourd'hui les deux fontaines qui, du côté est, continuent d'approvisionner la ville actuelle de Sour? C'est là une question toutefois qu'on ne peut résoudre d'une manière satisfaisante. Mais Robinson rapporte [1] qu'en 1835 ou 1836, le gouverneur de Sour, ayant rassemblé les paysans du canton sous le prétexte de nettoyer l'ancien aqueduc, que l'on supposait arriver jusqu'à la ville, en partant de Râs-el-Ain, trouva non loin de la porte, à quelques pieds de profondeur au-dessous du sol, les traces d'un aqueduc consistant en quelques conduits en poterie, très-larges et très-épais. Mais comme le but du gouverneur était de ramasser des recrues, il mit la main sur les paysans et la recherche de l'aqueduc en resta là [2].

Il est déplorable de constater que les précieuses eaux de Râs-el-Ain sont aujourd'hui presque complétement perdues et ne servent guère qu'à mettre en mouvement deux ou trois moulins et à arroser les jardins peu nombreux que l'on rencontre aux alentours du village.

Dans notre route jusqu'à Tyr nous remarquons partout, en même temps que la végétation vigoureuse des plantes et de la verdure, la fertilité admirable de l'ancienne *campestria Tyrus.* Mais la fatalité a voulu que ces lieux mêmes, qu'on pourrait appeler les jardins du monde, demeurassent déserts et sans culture, par la faute d'un gouvernement incapable de protéger ses sujets et qui n'a pas l'habitude de les traiter équitablement [3].

Pour nous former de suite l'idée la plus nette des traits généraux qui caractérisent l'ancienne et glorieuse Tyr, notre meilleure marche à suivre sera, puisque nous nous rapprochons maintenant en venant de Râs-el-Ain, de dévier d'abord, quelques minutes, vers la droite et de monter les bancs de rochers, précisément derrière el-Maschôuk; c'est de ce point qu'est prise notre vue (Pl. XXXIII). La mosquée et l'aqueduc dont nous avons parlé plus haut forment dans ce tableau les traits saillants. Pendant que nos regards planent sur l'isthme sablonneux jusqu'à l'île (aujourd'hui la péninsule) où s'élevait jadis la magnifique cité, nous pouvons évoquer les événements passés, les guerres que Tyr a soutenues, sa richesse commerciale, sa puissante domination et l'accomplissement de sa destruction épouvantable. Notre mémoire peut se reporter en ce moment à l'origine la plus reculée de Tyr, soit que nous la considérions comme étant primitivement une colonie de Sidoniens, ou bien (suivant l'opinion d'autres auteurs [4]) une colonie agrandie par des émigrants sidoniens, l'an 1209 avant J. C.; ce qui fit entrer ainsi Tyr dans une seconde période de développement. Nous pouvons facilement nous représenter comment la ville continentale placée près des eaux de Râs-el-Ain, en développant ses étroites limites au nord, utilisa les crêtes rocheuses qui bordent son rivage pour en former un port sûr où pouvaient s'abriter les navires. Ce port naturel fut encore perfectionné par la main de l'homme, et une portion de ces crêtes rocheuses offrant un espace suffisant pour la construction d'une ville, il nous est facile d'imaginer le petit port de mer devenu peu à peu cette ville importante, si magnifiquement décrite par le prophète Ézéchiel, chap. XXVII. « Toi qui de-
« meures aux avenues de la mer, qui fais métier de revendre aux peuples en plusieurs îles, tu as dit : Je suis parfaite en
« beauté. Tes confins sont au cœur de la mer; ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue parfaite en beauté; ils t'ont bâti tous les
« côtés des navires de sapins de Sénir; ils ont pris les cèdres du Liban pour te faire des mâts, etc. » Il compare cette ville magnifique à un navire qui se balance sur les flots le long du rivage, étendant ses voiles de « fin lin d'Égypte, travaillé
« en broderie » et se couvrant « de pourpre et d'écarlate des îles d'Élisa, se servant de rames de chêne de Basçan et ayant
« les bancs des rameurs faits d'ivoire, apporté des îles de Kittim » et navigué par « les habitants de Sidon et d'Arvad et des
« sages qui étaient ses pilotes. »

Selon Josèphe [5], ce serait le roi Hiram qui le premier aurait élevé la Tyr insulaire à ce degré de gloire qui depuis ne fut jamais surpassé. De son temps, la ville était, à proprement parler, située sur deux îles très-rapprochées qu'il relia et étendit même du côté du continent. Sur la partie la plus occidentale de ces deux îles s'élevait le temple de Baal-Melkart auquel Hiram joignit un autre temple dédié à Heracles et à Astarté. Aujourd'hui la mer a, depuis longtemps, recouvert cette partie de Tyr, et des tremblements de terre, particulièrement celui qui se fit ressentir au troisième siècle, ont complété l'œuvre de destruction. Palae-Tyr devint moins important à mesure que la force et la puissance de la Tyr insulaire prirent de l'accroissement; la résidence de son souverain et des chefs de son clergé fut transférée dans cette dernière, et lorsque Salmanasar, roi d'Assyrie (l'an 720 avant J. C.), conquit Palae-Tyr, la ville insulaire soutint un blocus de cinq ans et s'acquit en cette circonstance un nom fameux entre toutes les nations. Cependant la cité continentale

[1] *Bibl. Res.*, III, 401.
[2] Ce fait a été confirmé également par Wilde, V. *Ritter* XVII, 356.
[3] *Narrative, etc.*, I, 197, 198. *Reis, etc.*, I, 148-49.
[4] Movers Phoënizier, B. II, p. 170, par *Ritter*, XVII, 323-24.
[5] *Antiquités judaïques*, VIII, 5, 3. *Ritter*, XVII, 327.

n'a pas été détruite; car il est évident, d'après la prophétie d'Ézéchiel, XXVI, qu'une partie des calamités qui devaient fondre sur Tyr se rapporte à la ville continentale, et non à la ville insulaire. Ainsi, par exemple, il dit au vers. 7 que : « Nébucadnetsar viendrait avec des chevaux et des chariots, et des gens de cheval, et un grand peuple assemblé de toutes « parts » et (vers. 6 et 8), qu'il « mettrait au fil de l'épée les *villes du ressort de Tyr* qui étaient *à la campagne,* » et « qu'il « dresserait des terrasses contre elle, » et (vers. 9) « poserait des machines de guerre contre ses murailles et démolirait ses « tours avec des marteaux » (vers. 10). La poussière de ses chevaux « la couvrirait à cause de leur multitude, ses murailles « trembleraient du bruit des gens de cheval, des charrettes et des chariots, quand il entrerait par ses portes. Il foulerait toutes « ses rues avec la corne des pieds de ses chevaux, etc. » Tous ces passages indiquent un siége et une conquête accomplis sur la terre ferme. A la vérité, saint Jérôme rapporte que Nébucadnetsar, dans l'intervalle des treize années pendant lesquelles il assiégea la ville (586-574 avant J. C.), fit jeter une levée en terre pour faire les approches de la ville; mais en même temps que cette assertion semble former confusion avec le siége et la conquête de Tyr par Alexandre, l'an 332 avant J. C.[1], les particularités citées par Ézéchiel font admettre difficilement une approche de l'île à la faveur d'une semblable digue[2]. D'un autre côté, lorsqu'il est dit au vers. 14 du même chapitre : « Je te rendrai semblable à une pierre sèche; elle sera un « lieu pour étendre les filets », et lorsque les princes de la mer, en déplorant la chute de Tyr, s'expriment ainsi (vers. 17) : « Comment as-tu péri, ville renommée? toi qui étais forte en la mer », et plus loin, lorsqu'au vers. 19 Dieu menace Tyr en ces termes : « Je ferai tomber sur toi l'abime, et les grosses eaux te couvriront », il est impossible d'appliquer ces passages à un autre lieu qu'à la ville insulaire. Nous pensons, conséquemment, que la destruction se rapporte à la fois au Palae-Tyr et à la Tyr insulaire, et que cette dernière, bien qu'elle ait résisté pendant tant d'années aux forces du roi de Babylone, après que la ville continentale avait été détruite, finit, toutefois, par tomber en son pouvoir, et que la condamnation prononcée contre elle s'accomplit.

Cependant le temps, qui cicatrise toutes les plaies aussi bien qu'il fait des ruines, a fini par cicatriser les blessures de Tyr, ainsi que l'avait prédit Ésaïe, ch. XXIII, 17, et nous la voyons à l'époque d'Alexandre, deux siècles et demi après sa grande destruction, devenir le siége principal de la puissance maritime de la Perse, dans la Méditerranée. Palae-Tyr nous apparait à cette époque avec un temple magnifique, et la ville insulaire constitue une forteresse de premier rang, rendue encore trois fois plus difficile à prendre, protégée qu'elle est par la mer, qui forme autour d'elle une ceinture formidable. Les pierres et les débris de l'ancienne Tyr servirent au conquérant macédonien à élever ce môle ou ce pont à l'aide duquel il opéra ses approches et s'empara de l'île audacieuse; et s'il restait encore à accomplir quelque partie de la prophétie d'Ézéchiel (chap. XXVII), elle s'accomplit dans toute son étendue à l'époque de cette seconde destruction. « Tous ceux qui manient la rame descendront de leurs navires, les mariniers et tous les pilotes de la « mer; ils pleureront avec amertume d'esprit, en menant deuil amèrement, faisant cette complainte : Qui fut jamais telle « que Tyr, telle que celle qui a été détruite au cœur de la mer? Tu as rassasié plusieurs peuples par la traite des mar- « chandises qu'on apportait de tes foires au-delà des mers; et tu as enrichi les rois de la terre par la grandeur de tes « richesses et de ton commerce; mais quand tu as été brisée par la mer au fond des eaux, ton commerce et toute ta mul- « titude sont tombés avec toi, etc. »

Après la mort d'Alexandre, Tyr est citée, à diverses époques, comme une ville commerciale florissante: d'abord sous la domination des Séleucides, plus tard sous celle des Romains, qui l'élevèrent au rang de capitale de la Phénicie. Telle on la retrouve à l'avénement de Notre-Seigneur, et pendant la visite de l'apôtre saint Paul (Actes, XXI, 3, 7). A l'époque des premiers Chrétiens, Tyr devint le siége d'un archevêché dont la juridiction s'étendit de Khaifa à Tortose, en y comprenant Baneas (Banias[3]). Saint Jérôme en parle comme de la ville la plus belle et la plus magnifique de la Phénicie, trafiquant encore avec le monde entier. Même sous le joug des Sarrasins, de 636 à 1124, elle semble avoir joui d'une importance et d'une prospérité commerciales considérables. Guillaume, archevêque de Tyr, qui écrivait sur les lieux mêmes, représente la ville comme très-fortifiée; enceinte en plusieurs parties, du côté de la mer, d'un double mur flanqué de tours; du côté du nord, dans les limites de la ville, était le port enfermé par des murs fortifiés; du côté de l'Orient, où elle était accessible par terre, elle était protégée par un triple mur avec de hautes tours qui se reliaient l'une à l'autre, et un large fossé que l'on pouvait combler des deux côtés en y faisant arriver la mer. Lorsque l'armée des Croisés entra dans Tyr, le 27 juin 1124, ils furent surpris de la force de ses ouvrages défensifs, de l'étendue et de la magnificence des maisons, de la hauteur des tours, de la solidité des murailles et de la beauté du port avec sa passe difficile[4].

Nous trouvons dans Guillaume de Tyr, dans Benjamin de Tudèle, le célèbre voyageur israélite qui visita la ville en 1610, dans Brocard et d'autres auteurs, des détails circonstanciés sur la puissance et sur la prospérité de Tyr pendant la domination des Croisés, période qui embrasse 167 ans. Ses fortifications, presque impénétrables, résistèrent longtemps aux Musulmans, même après que la plupart des autres villes de la Palestine furent tombées en leur pouvoir. Le

[1] *Ritter*, XVII, 331. *Reland*, Palestina, 105, etc.
[2] *Ritter*, XVII, 329.
[3] *Narrative, etc.*, I, 191. *Reis, etc.*, I, 143. *O. Dapper Naauwkeurige beschryving van gansch Syrie, etc.*, Amsterdam, 1677. *Reland*, Palestina.
[4] Robinson, *Bibl. Res.*, III, 403.

célèbre conquérant Saladin lui-même et le dévastateur Bibars échouèrent devant ses murs. Mais lorsque enfin, en 1291, presque toutes les places fortifiées du littoral furent arrachées aux mains des Croisés, et que Saint-Jean d'Acre même fut emportée par le farouche Melek-el-Aschraf, sultan d'Égypte et de Damas, les Francs résidant à Tyr, plutôt que de s'exposer à la férocité de ses troupes altérées de sang, s'échappèrent pendant la nuit et s'embarquèrent sur leurs navires, abandonnant Tyr aux Sarrasins, qui en prirent possession le lendemain.

Le jour marqué pour l'exécution du jugement prononcé contre Tyr était enfin arrivé. Les Musulmans la rasèrent complétement, et pendant plusieurs générations elle n'offrit plus qu'un amas de décombres[1]; et tel est même le tableau que nous retracent les voyageurs des seizième et dix-septième siècles : des arcades et des voûtes brisées, des murs chancelants et des tours effondrées, çà et là quelques misérables habitants logés sous les voûtes au milieu des débris. Cependant Fakhr-ed-Din, le fameux chef des Druses, fit quelques tentatives pour rendre à Tyr sa splendeur; mais il échoua, et d'Arvieux, Maundrell, Pococke et Hasselquist, qui la visitèrent de 1697 à 1751, s'accordent unanimement à la représenter comme un monceau de ruines, où l'on ne rencontre que quelques pêcheurs abrités sous les voûtes. Volney, dans son voyage de 1783 à 1785, trouva Tyr dans le même état, malgré l'effort que tentèrent pour la rebâtir les Métawileh des montagnes voisines, lorsqu'en 1766 ils s'étaient rendus maîtres de la ville détruite.

Sour n'est plus aujourd'hui qu'un rendez-vous de marché, un petit port de mer peu important qui ne mérite guère le nom de ville. Les maisons offrent un aspect pauvre et misérable, les rues sont sales et étroites; cependant on a construit récemment plusieurs maisons neuves, quelques-unes à deux étages, qui, à raison même de leur construction récente, ont un coup d'œil agréable, surtout vues à une certaine distance. Il se fait un peu de commerce sur les côtes, qui consiste en tabac, en coton, en bois provenant des collines environnantes, et en meules formées de lave poreuse de la région volcanique située à la base sud-est du Hermon et des plaines du Hauran. Cependant l'élévation commerciale de Beirout pendant ces dernières années, son progrès toujours croissant, empêcheront que Sour recouvre aucune importance sous le régime actuel. La population est, dit-on, de 3,000 âmes, dont les Métawileh-Musulmans forment environ la moitié; l'autre moitié se compose de Chrétiens du rit grec.

Pleins de ces souvenirs historiques, nous dirigeons maintenant notre course vers la porte de la ville du côté du mur oriental, et après avoir établi nos quartiers, soit dans la maison du consul anglais ou américain, soit dans une espèce d'auberge (locanda) qui, dernièrement, a été ouverte aux voyageurs européens, nous louons une barque pour contourner l'enceinte de la ville, nous faire une idée juste de son étendue primitive et comprendre comment ses palais et tous ses magnifiques édifices ont été ensevelis dans les abimes de la mer, suivant la parole du Prophète. En partant du port, du côté septentrional de la ville, nous remarquons d'abord un immense mur ancien dont une portion offre encore quelques débris. Ce mur est construit en larges pierres de taille et a vu sans doute s'écouler bien des siècles; mais cependant, comme en l'examinant de près nous nous apercevons qu'une partie des fondations repose sur des rangées de colonnes en marbre, nous demeurons convaincus qu'il n'a rien de commun avec cet ancien port où venaient s'abriter les navires de toutes les nations du monde. En ramant au nord-ouest et à l'ouest de l'île, notre barque glisse sur un immense lit de piliers et de pierres de taille que l'on distingue parfaitement à une profondeur de quelques brasses d'une eau claire et limpide. En gouvernant à environ un mille plus loin vers l'ouest, nous remarquons dans l'eau une ligne qui indique les limites occidentales primitives de l'île[2], et nous trouvons ainsi confirmée l'opinion de Maundrell, à savoir : que la plus grande partie de l'ancienne ville insulaire et ses fondations mêmes sont aujourd'hui submergées.

Et cependant les flots de la mer continuent sans relâche leur œuvre de destruction, jaillissant avec un bruit terrible sur les rochers qui, à cette heure, forment la limite ouest (occidentale) de la péninsule, creusant sans cesse et réduisant en poussière leurs flancs rongés par les vagues. De Bertou nous apprend encore que les indigènes auxquels il avait loué une barque lui rapportèrent qu'il existait sous l'eau un mur qui, partant de l'ouest de l'île, se prolonge pendant deux milles dans la direction du sud; il s'y rendit pour l'examiner et trouva, en effet, à une profondeur de 6 à 18 pieds, ledit mur, dont il évalue la largeur de 11 à 12 mètres. Il soutient que ce mur formait le port méridional ou égyptien de Tyr cité par Strabon. Le port septentrional ou sidonien fut primitivement l'ouvrage de la nature elle-même, lorsqu'elle établit une ceinture d'ilots ou plutôt de rochers, parallèles à la côte, formant pour ainsi dire la continuation de l'île mère. Il est hors de doute que la main de l'homme a complété l'œuvre commencée par la nature; mais celle-ci, à son tour, a renversé les travaux de l'homme, aussitôt que sa puissance a été anéantie et que ce qui lui en restait a commencé à décliner. De la partie extérieure septentrionale, les navires pénétraient ordinairement dans le port intérieur, situé à l'endroit où se trouve le petit port insignifiant de nos jours.

Guillaume de Tyr décrit un canal qui traversait la ville et formait une communication entre le port septentrional et un vaste port d'entrepôt au sud-ouest de l'île. De Bertou fut assez heureux pour retrouver les traces certaines du canal et de l'entrepôt[3].

[1] Robinson, *Bibl. Res.*, p. 405, 406.

[2] Sondées par de Bertou. V. *Bull. Soc. de Géog. de Paris*, fév. 1839, 152

[3] *Ritter*, XVII, 340-342.

Nous avons dirigé notre barque vers le côté méridional de la ville; nous l'abandonnons en ce moment et nous débarquons, pour continuer notre excursion sur une masse compacte de rochers. Nous pouvons apercevoir, creusées dans le roc, plusieurs cavités circulaires de 7 à 8 pieds de profondeur et d'autant de diamètre, les unes plus grandes, les autres plus petites. Sur les parois intérieures, le docteur Wilde [1] trouva des fragments du coquillage dont on extrayait la fameuse teinture pourpre, et il en tire la conclusion que ces cavités auraient servi autrefois à la préparation de la précieuse couleur. D'autres voyageurs, toutefois, ont déclaré que les cavités s'étaient formées simplement et naturellement de roches calcaires.

Nous quittons les rochers et contournons le côté sud de la ville; nous arrivons au cimetière des Musulmans (Pl. XXXIV). Bertou prétend qu'en cet endroit la masse solide du rocher est recouverte d'une croûte de terre et de décombres d'au moins 8 pieds d'épaisseur; et non-seulement je me suis convaincu de la vérité de cette assertion en voyant moi-même les excavations pratiquées, mais dans quelques endroits les indigènes, qui faisaient des fouilles pour extraire les pierres d'anciens édifices (il s'en fait à cette heure des demandes importantes par suite des immenses constructions qui s'élèvent à Beirout), atteignirent une profondeur bien plus considérable, et travaillaient au milieu de débris immenses de temples magnifiques, tels que statues de marbre brisées, fûts de colonnes de granit, de vert antique et autres objets de même nature, sans qu'il semblât le moins du monde qu'ils eussent entamé la masse même du rocher. C'est particulièrement de ce côté de la ville que les décombres gisant sur le sol paraissent recouvrir un riche trésor de fragments, qui révèlent l'ancienne gloire de Tyr. Je ne doute nullement que les fouilles pratiquées en cet endroit ne doivent récompenser amplement les travailleurs. J'imagine même qu'en pratiquant ces fouilles dans les parties sud-est et est de la ville, dans les endroits où, de loin en loin, des pans de murailles semblent se faire jour à travers les sables dont la mer a recouvert l'isthme, on retrouverait une grande partie de l'ancien mur (de la ville); en effet, un indigène nous ayant rapporté qu'il s'était une fois introduit par une ouverture formée accidentellement au-dessous des sables, et qu'il avait remarqué un pan de ce mur, nous fûmes piqué de curiosité, et, suivant son exemple, nous examinâmes le lieu à la lueur d'une bougie. Nous nous trouvâmes dans une chambre voûtée, longeant extérieurement le mur et garnie de meurtrières. Nous pûmes parcourir cette espèce de casemate l'espace de quarante-six pas; là nous nous trouvâmes arrêtés par des décombres qui nous empêchèrent de pousser plus loin [2]. Quelle immense destruction s'est accomplie! A cette place même, où l'épaisseur de quelques pieds de terre et de pierres amoncelées s'est élevée au-dessus du niveau de la mer, était jadis un canal qui, à l'époque de la conquête d'Alexandre, ne lui opposa rien moins qu'une profondeur de 18 pieds d'eau [3].

Non loin de cet endroit, un peu plus vers le sud-est, on voit une ruine curieuse dont nous joignons ici le dessin (Pl. XXXV). Ses murailles énormes semblent indiquer une place de défense ou un château fort, et l'un de ses arceaux, presque écroulé, semble révéler une origine qui remonterait aux croisades. Tout près de là se trouve un charmant jardin ombragé de tamaris, de figuiers et de mûriers, lieu délicieux de repos pour les voyageurs qui voudraient y dresser leur tente. Le jardin est arrosé par une fontaine et d'anciens conduits d'eau, dont il ne reste à cette heure que des débris reportant l'esprit à des jours meilleurs, désormais évanouis. L'une des ruines les plus intéressantes de Tyr, c'est son ancienne cathédrale, qui forme l'angle sud-est de la ville actuelle (Pl. XXXIV). Cette cathédrale était construite dans le style grec et doit avoir été primitivement un vaste et splendide édifice. Il reste encore debout une partie de l'extrémité occidentale, mais surtout de l'extrémité orientale, des fragments du chœur avec trois niches. Robinson et Smith estimaient que sa longueur avait dû être de 250 pieds sur 150 de largeur [4]. L'enceinte est remplie maintenant par deux ou trois misérables cabanes. Dans la cour de l'une d'elles on voit une immense colonne double de granit rouge, d'une grande beauté, et qui, sans doute, autrefois était un des principaux ornements de la cathédrale. On trouve encore disséminées çà et là dans le voisinage, ainsi que dans plusieurs parties de la ville, d'autres colonnes de granit gris d'une plus petite dimension. Le tremblement de terre qui eut lieu en janvier 1837 a fortement endommagé ces magnifiques ruines; il a renversé une belle arcade et plusieurs autres parties de l'édifice que le temps avait épargnées jusqu'à ce jour.

Maundrell suppose que cet édifice fut élevé par Paulin, évêque de Tyr, au commencement du quatrième siècle; Eusèbe le représente comme ayant rang d'église cathédrale, et l'un des temples les plus magnifiques de la Phénicie [5]. C'est probablement dans cette église que furent couronnés un grand nombre de princes, et ensevelis les restes mortels de l'empereur Frédéric Barberousse [6].

Voilà donc Tyr, la ville royale à laquelle rien ne manquait, pleine de sagesse et parfaite en beauté, « celle qui a rassasié plusieurs peuples par la traite des marchandises, dont les marchands étaient des princes, et dont les facteurs étaient « les plus honorables de la terre, ville renommée qui était forte dans la mer, et dont les habitants se sont fait redouter à « tous ceux qui habitaient en elle! » — « Parce que tu as élevé ton cœur, comme si tu étais un Dieu, à cause de ta puissance, « a dit l'Éternel, je vais faire venir contre toi des étrangers, les plus terribles des nations, qui tireront l'épée sur l'éclat de ta

[1] *Ritter*, XVII, 366, 371, etc.
[2] *Narrative, etc.*, I, 196.
[3] *Ritter*, XVII, 333.
[4] *Bibl. Res.*, III, 398.
[5] *Ib.*, 399.
[6] *Ritter*, XVII, 368; V. aussi Wilson, *Lands of the Bible*, II, 221.

« sagesse et souilleront ton lustre. Ils te feront descendre en la fosse, et tu mourras au cœur de la mer, de la mort des blessés « à mort, de la mort des incirconcis; car j'ai parlé, dit le Seigneur l'Éternel (Ézéchiel, XXVIII, 12, 15 et 6-10, XXVI, 17; « Ésaïe, XXIII, 8). »

Continuons maintenant nos excursions dans le Belad-Bescharah, et, pour connaître toutes les parties de ce beau district si intéressant, prenons une route qui s'écarte de celle que nous venons de parcourir et qui viendra ensuite la traverser obliquement. Accompagné d'un guide metawileh que nous nous sommes procuré sans peine, nous nous rendons d'abord à l'embouchure du Léontès (qui, dans son cours inférieur, reçoit le nom de Nahr el-Kasimiyeh); nous le traversons sur un pont solide, construction moderne élevée sur d'anciennes fondations. Sur les deux bords de la rivière on aperçoit les ruines d'un château fort et d'un khân. Nous suivons, en montant, la rive droite : la plaine ici disparait bientôt. Autour de nous surgissent des collines assez élevées, qui, peu de temps après, enserrent la rivière de façon à ne laisser qu'un passage étroit à travers une gorge sauvage. Cette gorge nous invite par ses flancs boisés et escarpés et les couleurs sombres qui enveloppent ses profondeurs mystérieuses; mais bientôt le sentier quitte les bords de plus en plus étroits du torrent et gravit les collines qui le resserrent du côté du nord, pour redescendre ensuite, à plusieurs lieues au delà, vers le hameau de Kakaiyeh, après avoir traversé les villages de Rezieh et de Zerariyeh; de ce hameau nous regagnons le Léontès en une demi-heure, non pas pour continuer à longer ses bords, mais pour le traverser sur le pont de Kakaïyeh (Pl. XXXVI) et nous diriger ensuite vers le château de Tibnin. Cette route ainsi que le Djisr Kakaïyeh n'ont été que très-rarement visités par des voyageurs européens. Le missionnaire Wolcott y passa en 1842, en venant de Tibnin, et fut le premier qui en révéla la connaissance[1]. Autrefois ce passage du Léontès avait une bien plus grande importance, à cause de sa situation sur la grande route de Safed à Sidon par Tibnin; le château fort tombé en ruines, qui se trouve à l'est du pont, édifice où l'on reconnait, ainsi que dans le pont lui-même, l'architecture romaine, les réparations ou nouvelles constructions pratiquées par les Croisés, démontrent avec quelle opiniâtreté furent défendus tous les points par lesquels on pouvait pénétrer dans le pays. Le Léontès forme en cet endroit un îlot, dont on a tiré parti pour la construction d'un pont. La haute antiquité de ce pont se révèle surtout dans les deux arches et dans les flancs de la partie septentrionale du Djisr.

A partir de Djisr Kakaiyeh deux chemins s'offrent à nous pour nous rendre à Tibnin, l'un par le Wady Hajeir, l'autre en suivant à l'ouest les hauteurs qui dominent cette vallée. Nous préférons ce dernier, d'abord parce qu'il est plus court, puis ensuite parce qu'on y jouit de beaux points de vue sur la vallée même et les villages d'alentour, tandis que le Wady Hajeir, étant très-étroit, n'offre à l'œil du voyageur que ses flancs escarpés couverts d'arbustes et de broussailles[2]. Après trois heures de marche, nous arrivons sur les hauteurs qui dominent le Wady Ilmah; le château et le village de Tibnin se découvrent à nos regards (Pl. XXXVII), au sommet d'une des collines les plus élevées du pays; une heure plus tard nous sommes devant la porte de cette magnifique forteresse qui s'ouvrira devant nous, avec ou sans lettre d'introduction pour celui qui commande dans son enceinte, le prince Hamed-el-Beg, gouverneur du district.

La forteresse de Tibnin est un ouvrage des Croisés; elle fut élevée en 1107 par Hugues de Saint-Omer, seigneur de Tibériade, pour servir de place forte entre cette ville et Tyr, qui, à cette époque, n'avait pas encore été subjuguée par les Francs. Le château s'appelait Toron, mais les écrivains arabes ne le connaissent que sous le nom de Tibnin. En 1187 il fut pris par Saladin, et sa destination primitive de harceler les Sarrasins ou les maîtres de Tyr se tourne maintenant contre les Chrétiens eux-mêmes devenus maîtres de cette dernière ville. En 1197 il fut assiégé sans succès par les Croisés, et en 1219 le Sultan Muad'hem le démantela, afin qu'il ne servît plus désormais aux Chrétiens de lieu fortifié. Il paraît toutefois qu'il retomba en leur pouvoir, car en 1266 nous voyons le Sultan Bibars en prendre possession après le siége et la prise de Safed. Depuis lors Tibnin parait avoir cessé d'être une place forte; les murs ont peut-être été reconstruits à diverses reprises; ils sont aujourd'hui très-délabrés, plusieurs parties menacent ruine[3]. Toutefois, longtemps avant l'époque des croisades, d'après l'opinion de Robinson[4], il a dû exister sur cet emplacement une forteresse et l'on a construit sur ses anciennes fondations. On peut encore les apercevoir dans quelques parties du mur extérieur; elles consistent en pierres semblables à celles du château d'esch-Schukîf; elles ne sont pas tout à fait taillées en biseau, mais unies sur les bords et laissées brutes au milieu. On voit encore un grand nombre de ces pierres à l'intérieur, disséminées aux alentours ou placées isolément dans plusieurs parties des constructions les plus récentes. Le mur renferme dans son enceinte une superficie carrée d'environ une acre et demie ou deux acres de terrain. Elle était sans doute autrefois couverte de maisons et d'autres édifices en pierre, maintenant détruits et gisants çà et là, et n'offrant plus à l'œil que des ruines informes. La partie du château demeurée debout sert de résidence au gouverneur et à sa nombreuse famille.

Le 9 février 1852, j'arrivai au château de Tibnin, au moment même où un terrible orage allait éclater. Les habitants du Belad-Bescharah étaient alors plongés dans une grande consternation. Les Metawileh s'étaient refusés à fournir leur contingent de conscrits, ce qui avait amené à Tibnin le Pacha militaire de Beirout, escorté d'une troupe de soldats et tout prêt à exécuter par la force ce que les ordres seuls de son souverain n'avaient pu accomplir. Le Pacha avait, avec ses of-

[1] *Bibliotheca sacra*, 1843, p. 82.
[2] *Narrative, etc.*, I, 219, *etc. Reis, etc.*, I, 164.
[3] *Bibl. Res.* III, 377, etc. *Narrative, etc.*, I, 229. *Reis, etc.*, I, 172.
[4] *Later Bibl. Res.*, p. 58.

ficiers, pris possession du château, tandis que les soldats étaient logés dans le village. Comme l'on devait, le lendemain même, procéder au recrutement, le château se trouvait en outre encombré d'une soixantaine des principaux scheikhs du Belad-Bescharah, auxquels Hamed-el-Beg avait offert l'hospitalité. En dépit de ces circonstances si peu favorables, force me fut, à moi aussi, d'y chercher un asile. J'envoyai donc, sans plus de retard, auprès de Hamed-el-Beg, mon drogman muni d'une lettre de recommandation que m'avait donnée M. Nachleh, habitant du pays, consul des États-Unis à Sidon, et qui entretenait avec le Beg des rapports assez intimes. Bientôt après, le fils de Hamed-el-Beg vint au nom de son père m'offrir l'hospitalité. L'on m'introduisit dans une grande salle voûtée, où se trouvaient les scheikhs du Belad-Bescharah et d'autres personnes encore. Ils venaient de terminer leur souper: un énorme plat de viande de chèvre cuite avec du riz, dont les restes disparaissaient rapidement sous l'attaque des gens de leur suite. Mais bientôt parurent quelques domestiques, qui se hâtèrent de tout enlever et de balayer la salle avec un tel entrain, que je me trouvai bientôt enveloppé dans un épais nuage de poussière. Puis on étendit à côté du feu, qui brûlait dans une niche pratiquée dans le mur, une grande natte recouverte d'un vieux et sale tapis de Smyrne. Sur ce tapis l'on jeta deux ou trois coussins, et l'on me pria d'y prendre place en attendant l'arrivée du gouverneur, qui était en ce moment en conférence avec le Pacha de Beirout. Les scheikhs se tenaient un peu à l'écart, tous beaux hommes, au visage orné d'une longue et majestueuse barbe, et me contemplaient d'un regard où se lisaient tout à la fois l'étonnement et la malice; sans doute, ils ne savaient que penser de l'arrivée si soudaine d'un étranger, et se préoccupaient de chercher quel rapport il pouvait y avoir entre elle et l'enrôlement du lendemain. Mais, dans le courant de la soirée, leurs inquiétudes ne tardèrent pas à se calmer, lorsque Hamed-el-Beg fut venu me voir, et, tout en fumant sa pipe à mes côtés et en prenant connaissance par mon firman du but de mon voyage, encouragea ses indigènes à se rapprocher de moi et à prendre part à la conversation. Soit désir de faire parade de ses connaissances géographiques du pays, soit pour d'autres motifs plus nobles de courtoisie et de bienveillance, Hamed-el-Beg parut prendre un grand intérêt à l'objet de mon voyage, et alla même jusqu'à me tracer avec une plume et du papier le cours du Litâny, avec les villages perchés sur ses bords. Là-dessus les soixante scheikhs, voyant dans quelle faveur j'étais auprès de leur chef, s'empressèrent à leur tour de me fournir leur contingent de renseignements géographiques sur les villages et les ruines situés dans les limites de leur juridiction.

Ainsi je passai deux jours à Tibnin, pendant qu'au dehors l'orage continuait avec une violence opiniâtre, et qu'à l'intérieur l'enrôlement s'achevait dans les cours du château. Au troisième jour l'azur du ciel reparut, et le soleil se leva radieux à l'orient sur les collines lointaines. Profitant de la fraîcheur délicieuse de ces heures matinales, nous partîmes pour une excursion aux ruines de Belât, dont Hamed-el-Beg nous avait fait la plus splendide description. Comme la contrée aux environs de Belât est peuplée de Metawileh et d'Arabes d'une méchanceté bien connue, le prince nous procura avec la plus grande courtoisie une escorte pour nous accompagner.

Le voyage de Tibnin à Belât prend environ quatre heures. Laissant le château derrière nous et descendant la colline rocheuse qu'il domine, nous passons d'abord par le village de Tibnin, village bien bâti, et, comme beaucoup d'autres, adossé aux flancs du coteau, de telle façon qu'une maison est pour ainsi dire assise sur les combles de l'autre. Leurs toits plats, couverts d'une couche de chaux, de cendre et de terre, sont souvent ornés par la main de la nature d'une bordure de gazon et de plantes. Sur ces toits, où conduit d'ailleurs un sentier régulier, paissent des chèvres et des ânes.

Continuant notre route au sortir de Tibnin par les pentes escarpées des collines au sud-ouest, puis, après avoir traversé les villages de Haris et Surrebin, tous deux riches en débris antiques, par la vallée boisée qui descend du dernier de ces endroits, nous rencontrons le chemin que quelques jours auparavant nous prenions pour nous rendre des ruines de Hazour à Tyr, précisément à la place où le sentier conduit sur la hauteur de Yathir. — Nous laissons à gauche au-dessus de notre vallée, Beit-Lif, autre grand village. De là un sentier, rarement battu et tellement couvert de broussailles qu'elles obstruent le passage à nos mulets chargés, nous conduit en une demi-heure à la colline, sur laquelle sont les ruines de Belât. Le sommet de cette colline est le point culminant de toute la Galilée supérieure. La vue s'étend en un magnifique panorama sur toutes les contrées d'alentour, le Liban, le Hermon, Tyr, les hauts promontoires du Scala Tyriorum, les plaines d'Akka et le mont Carmel au sud, puis, au sud-est, la chaîne élevée des montagnes de Jermak et de Safed. La position de Belât, au centre de ce panorama, augmente encore la splendeur de cette vue. Tout à l'entour, au premier plan, l'œil se repose sur la verdure hérissée des chênes et d'autres buissons dont les flancs de la colline sont couverts; et plusieurs villages voisins, tels que Salhani, Surrebin, Kauzah, Aitheh, Zubkin et d'autres, ou les ruines de Kalât-Schemma, Rameh, Schihin, etc., offrent de nombreux points d'intérêt au milieu de cet océan de verdure, qui, sans cela, ne laisserait pas que d'être monotone.

Ce n'est pas sans quelque difficulté que nous atteignons ce sommet; car il n'y a aucun sentier pour nous guider à travers les ronces et les débris de rochers par-dessus lesquels il faut gravir; mais les ruines valent bien ce labeur, car elles nous présentent tout un large groupe de pierres, éparses sur une vaste surface, et du milieu desquelles s'élèvent une rangée de piliers, surmontés encore de leurs architraves, et évidemment destinés autrefois à supporter et à orner quelque temple (Pl. XXXVIII). Ces colonnes, aussi bien que les autres pierres éparses, sont d'un calcaire gris, la principale formation de cette région. Elles ont environ 12 pieds d'élévation, 5 1/2 pieds de circonférence, et sont distantes l'une de l'autre de 7 1/2

pieds. La longueur de l'édifice entier est d'environ 90 pieds sur 22 pieds de largeur. Les piliers aux quatre extrémités sont carrés sur leur côté extérieur, mais à l'intérieur chaque coin du pilier est arrondi de manière à figurer une sorte de double colonne. Les deux colonnes au milieu de la rangée orientale sont également carrées à l'extérieur et rondes en dedans; elles formaient apparemment le portail. Du côté occidental sont les restes d'une plate-forme, sur laquelle était bâti le temple, et qui dépasse de 7 pieds la rangée de colonnes.

Les pierres sont excessivement rongées de vétusté, et la ruine entière porte le cachet d'une grande rudesse d'architecture. Nous ne trouvâmes, sauf les colonnes, aucune trace de sculpture ni aucun vestige d'inscription. On peut encore apercevoir un large réservoir entre les pierres; mais elles sont entassées de telle façon, et les quelques interstices sont tellement envahis par les broussailles, qu'il est bien possible qu'il y ait encore un plus grand nombre de citernes cachées sous les ruines. Du côté nord-ouest de la colline sont plusieurs caveaux sépulcraux. Dans l'un d'eux, suivant les renseignements de mon guide, il y aurait encore, suspendue sur ses gonds, l'une des portes de pierre qui fermait l'entrée.

Nous ne pouvons définir ce que peuvent avoir été les ruines immenses, aujourd'hui appelées Belât, avec leur ancien temple. Leur position si éminente sur la plus haute colline de la Galilée septentrionale, et le nombre considérable de ruines dans le voisinage, font supposer, sans aucun doute, une place de grande importance. Les restes du temple paraissent être d'origine païenne, mais d'une époque bien antérieure aux ruines que nous avons vues à Hibariyeh et Thelthatha. Elles ne présentent non plus aucune analogie avec les constructions judaïques de Kefr Bir'im; et ni mémoires historiques, ni les mentions qu'en ont faites de précédents voyageurs, n'ont pu nous mettre sur la trace de l'ancien nom ou du caractère primitif de Belât. La seule notice que je rencontre sur Belât se trouve dans Seetzen [2]. Ce voyageur passa tout auprès de Belât, au sud de la colline, en allant de la côte à Safed par le chemin de Remesch et de Kefr Bir'im; mais il ne gravit pas la montagne pour visiter les ruines. Les docteurs Robinson et Élie Smith vinrent à Belât quelques semaines après notre visite.

Reprenant nos montures, nous nous dirigeons de là vers la côte, où les ruines de Kalât-Schemma, perchées sur les hauteurs du cap Blanc ou Râs el-Abiad, nous ont, depuis Tyr déjà, invités à les visiter. Cette route nous fait faire connaissance avec une autre partie du Belad-Bescharah, qui, jusqu'ici, était demeurée presque en totalité une *terra incognita*. Durant ce trajet, nous ne touchons à aucune ville et à aucun village de quelque importance; mais nous rencontrons, à droite et à gauche, quelques ruines, d'anciens réservoirs et d'autres vestiges semblables, indices que cette contrée fut dans de meilleurs jours couverte d'habitations. Aujourd'hui elle est presque complétement abandonnée aux bêtes fauves, panthères léopards, hyènes, chacals, ours et loups, qui, nulle part ailleurs dans tout le pays, ne trouvent pour abri un fourré aussi épais. Quelques-unes seulement des ruines sont habitées par des Arabes, auxquels personne ne dispute un sol des plus riches pour la culture et des pâturages des plus abondants. A peine avons-nous quitté Belât, que les pentes des collines s'inclinent doucement, mais invariablement vers l'ouest. A l'exception de quelques prairies ou clairières de terre labourable, d'une végétation splendide, le reste du pays ne présente qu'un vaste parc sans interruption, abandonné aux plantes sauvages, et converti aujourd'hui en un épais taillis. C'est là encore une partie du pays d'Israël où nous sentons toute la vérité de cette description : « un pays découlant de lait et de miel » (Deuter. XI, 9; XXVI, 15; XXXI, 20; XXXIII, 29, etc.), même au milieu de sa désolation actuelle. La solitude autour de nous devient de plus en plus solennelle, à mesure que nous traversons ces magnifiques contrées. Cependant, de toutes parts, nous sommes environnés de preuves évidentes que ce pays est encore susceptible d'être rétabli dans son état primitif, et nous ne pouvons que regarder avec espérance aux promesses de Dieu : « Les jours viendront que le laboureur atteindra le moissonneur, et celui qui foule les raisins atteindra celui qui jette la semence, et les montagnes distilleront le moût, et tous les coteaux en découleront. Et je ramènerai de la captivité mon peuple Israël, et on rebâtira les villes désertes et on y habitera ; ils planteront des vignes et ils en boiront le vin; ils feront aussi des jardins et ils en mangeront les fruits (Amos, IX, 13, 14). »

Si l'heure du jour n'était pas si avancée, et que notre intention fût d'allonger notre journée de marche, nous pourrions, accompagnés comme nous le sommes d'une escorte armée fournie par Hamed-el-Beg, nous approcher sans danger du château ruiné de Schemma; mais nous ne pouvons penser à faire de la place notre gîte pour la nuit, attendu qu'il sert de demeure à une bande de misérables qui ne nous laisseraient point intacts, nous et nos bagages, s'ils pouvaient profiter de l'obscurité de la nuit. Si nous désirons, pour y coucher, un endroit à la fois sûr et rapproché, nous ne pouvons mieux faire que de réclamer l'hospitalité du scheikh de Ter-Harfa, à une demi-heure environ au sud-sud-ouest du village de Djebein, notre dernière halte avant de venir au château, distant encore d'une lieue. Le matin suivant nous pourrons, à la brillante lumière du jour, atteindre notre but en moins de cinquante minutes, et nous offrirons alors aux maîtres du logis moins de tentations de nous dérober.

Il peut sembler étrange que Kalât-Schemma, quoique attirant les regards déjà depuis Tyr, ait été jusqu'ici si peu visité. Les voyageurs, et ils sont nombreux, qui traversent le Râs el-Abiad, peuvent aisément visiter ces ruines sans s'écarter beaucoup de leur route. Nous ignorons si actuellement quelques-uns l'ont fait; mais il est certain qu'ils ne nous ont laissé ni récits ni descriptions. M. W. Thomaon partit, en novembre 1854, de Almeh pour visiter le château; c'est un village de

[1] Robinson, *Later Bibl. Res.*, p. 65.

[2] U. J. Seetzen, *Reise durch Syrien, etc.*, Berlin, 1854-55, vol. II, p. 124.

Chrétiens situé à peu de distance vers le sud; mais, ayant pris un mauvais sentier, il se trouva arrêté par une gorge profonde et impraticable, et fut obligé de s'en retourner à Yarin, où il devait, lui disait-on, trouver une sorte de grand'route qui le conduirait à Kalât-Schemma; mais, à son arrivée à Yarin, après une marche d'une heure et demie, on lui dit qu'il était à trois heures de distance du château, ce qui faisait un éloignement beaucoup plus considérable que celui de Almeh, son point de départ. Découragé par tous ces détours, il abandonna définitivement Kalât-Schemma[1]. S'il avait su que la vraie distance de Yarìn à Kalât-Schemma n'est que d'une heure et demie, il n'aurait probablement pas renoncé à son projet, même après tant d'errements.

Kalât-Schemma est situé sur le large sommet du Râs-el-Abiad et commande toute la contrée (Pl. XXXIX). Sa forme est celle d'un octogone irrégulier, les côtés nord et sud étant les plus longs. Aux angles sont huit tours rondes en style sarrasin. Les longs corridors voûtés, dans les différentes ailes du château, sont encore entiers; mais l'intérieur de l'édifice n'est qu'un monceau de ruines qui servent maintenant d'abri à une horde de brigands. L'aile nord est la mieux conservée et présente cinq fenêtres dont la structure peut donner des indices sur le plan et le style du reste du château. Les corridors se rencontrent dans les tours des angles et y forment ainsi de vastes couloirs voûtés. Du côté nord de l'édifice on voit une mosquée surmontée de trois dômes blanchis à la chaux, et d'un minaret à moitié en ruines. Ce sanctuaire renferme le tombeau prétendu d'un saint Musulman à nous inconnu, Naby Schemma, qui donna son nom au château.

Quoique les murs actuels de la forteresse semblent accuser une époque de construction postérieure au temps des Croisés, on ne peut guère douter que le château n'ait été une place importante pendant qu'ils étaient en possession de Tyr. Effectivement, de même que Tibnin, il commandait l'une des approches de cette place forte, et, entre des mains ennemies, eût pu être pour elle une source de grands embarras. Kalât-Schemma représenterait peut-être le Montfort ou Monsferet des chevaliers Teutoniques, que Brocard place à quatre milles géographiques ou cinq lieues de Toron (Tibnin)[2]; la distance en droite ligne serait bien, en effet, celle-là; mais la position du sommet de ce promontoire, si importante au point de vue stratégique, a dû attirer l'attention des habitants du pays bien antérieurement à cette époque. En effet, à une demi-heure au sud-ouest de Kalât-Schemma s'élève un large Tel, appelé maintenant Tel-Idmid, et qui indique, par le grand nombre de pierres taillées et de sarcophages en partie sculptés, dispersés à la base du rempart, qu'il fut occupé jadis par une ville fortifiée dont le nom s'est effacé, à moins qu'il ne se soit conservé dans celui de Idmid. C'est de ces antiques ruines que nous avons pris notre vue de Kalât-Schemma, avec les rochers verticaux du Wady-el-Aziyeh sur l'arrière-plan, et dans le lointain le sommet neigeux du Hermon.

Tel-Idmid n'est pas la seule ruine ancienne de ce haut promontoire; on en trouve plusieurs autres, mais de moindre importance, dans le voisinage, et M. Thomson parle d'un Tel entre Kalât-Schemma et Almeh, appelé Tel-Kufkouka ou Koukakif, qui aurait deux milles de circonférence et serait rempli de tombes, de citernes, etc... Il fait venir ce nom d'une corruption du mot Kefr Afka, et reconnaît là Aphek, l'une des villes d'Asser, dont il est fait mention au livre de Josué (XIX, 30)[3].

Un sentier âpre et rocailleux conduit de Tel-Idmid, en descendant vers le sud, à une petite vallée, qui s'ouvre à la base sud du Râs-el-Abiad, au bord de la mer. Presque au débouché de la vallée, on aperçoit un village en ruines, nommé Iskanderouna, qui représente le *Castellum Scandalium* des Croisés, l'ancienne Alexandroschene, bâtie, dit-on, par Alexandre le Grand, qui en fit un dépôt pour ses troupes lorsqu'il allait assiéger Tyr, et rebâtie en 1116 pour servir de forteresse au roi Baudouin, avant que Tyr fût tombée au pouvoir des Chrétiens. A quelques minutes de là, nous rejoignons le chemin de la côte, qui, depuis Tyr, n'a cessé de longer le rivage, jusqu'au pied du Râs-el-Abiad, qui l'oblige alors, par son escarpement, à suivre pendant un moment des degrés taillés dans le roc vif, ce qui, anciennement, a fait donner au promontoire le nom de *Scala Tyriorum*[4]. Un passage analogue, également taillé dans le roc, se trouve au promontoire plus septentrional appelé Râs-en-Nakoûra. Cela a donné lieu quelquefois à une confusion de noms, celui de *Scala Tyriorum* étant appliqué à ce dernier cap, bien qu'il soit à une grande distance de Tyr et beaucoup plus près d'Akka[5]. D'autres, en revanche, pensent que ce nom désigne les deux caps qui, quoique parfaitement distincts, peuvent cependant être considérés comme ne formant qu'une seule grande division entre la vaste plaine d'Akka et la campagne des environs de Tyr[6]. Cette manière d'envisager la question a certainement un côté vrai. La chaîne de montagnes qui se termine au Râs-en-Nakoûra forme, en effet, la limite naturelle entre le haut pays de Belad-Bescharah et la plaine basse qui embrasse tout l'espace compris d'ici au Carmel, sur une largeur de trois à six milles ou même plus, et ressort aujourd'hui de la juridiction immédiate du pacha d'Akka. Après avoir gravi cet escalier de rochers, nous suivons la côte durant une heure et demie à deux heures, le long des ruines de Um-el-Amîd, à l'entrée du Wady-Hamoul et du Khân Nakoûra. Là, une magnifique source nous offre ses ondes rafraichissantes, et nous serons charmés de faire une courte halte au pied des ruines d'une tour de péage, élevée au sommet de la montagne et transformée maintenant en un modeste khân. De là nous pourrons jouir du panorama

[1] *Bibl. sacra*, oct. 1855.
[2] *Narrative, etc.*, I, 261. *Reis, etc.*, I, 182, 183.
[3] *Bibl. Sacra*, 1855, et lettre manuscrite.
[4] *Irby and Mangles Travels, etc.*, 1817-18, Londres, 1823, p. 197.
[5] *Ritter*, XVII, 67; *Buckingham, Travels, etc.*, pages 58 et 62.
[6] Thomson, *Bibl. sacra*, octobre 1855. Stanley, *Sinaï and Palestine*.

splendide qui s'offre à nous au moment où nous allons prendre congé de ce district, où la nature a étalé sous nos yeux tant de richesse et de magnificence. C'est une contrée entièrement nouvelle que celle qui, maintenant, s'étend à nos pieds. Immédiatement au sud de cette montagne escarpée commence la plaine, fermée à l'orient par les verdoyantes collines d'Asser et de Zabulon, et bordée à l'occident par la nappe azurée de la Méditerranée. La plaine elle-même est plutôt d'une teinte jaunâtre, due à des taches sablonneuses ou à des champs cultivés, qui laissent apercevoir le calcaire quand les moissons ne le dérobent pas à la vue. Dans toutes les directions, des villages entourés de jardins d'oliviers parsèment la plaine et les coteaux. Au milieu de la côte s'élève Akka, avec sa mosquée au dôme élancé, et plus loin la blanche ligne de la plage se courbe gracieusement pour former la baie d'Akka ou de Khaifa, que borne cette fameuse montagne du Carmel, théâtre d'une manifestation si grandiose de la gloire du Dieu d'Israël.

Râs-en-Nakoûra est aussi connu des indigènes sous le nom de Râs-el-Muschairifeh, à cause des nombreuses sources qui arrosent sa base méridionale [1]. Le feu consul prussien E. G. Schultz a supposé que ce lieu pourrait bien être identique avec le Masrèphoth-Maïm de Josué, XI, 8, l'une des trois bornes destinées à marquer la défaite complète et la fuite des Cananéens, après la grande bataille livrée par Josué aux « eaux de Mérom [2]. »

Préparons-nous maintenant à visiter cette nouvelle portion du pays, qui, du haut de la montagne où nous sommes, se déroule sous nos yeux.

[1] *Ritter*, XVI, 816.

[2] Lettre manuscrite de M. Schultz à M. Ritter, du 29 janvier 1848. L'identité des deux endroits est admise aussi par Thomson, qui visita les lieux en 1854. *Bibl. sacra*, octobre 1855.

LA PROVINCE D'AKKA.

Comme notre but n'est pas de chercher le plus court chemin qui conduise à la ville d'Akka, que nous atteindrions promptement, en suivant, le long de la côte, un ennuyeux chemin de quatre heures, mais plutôt de visiter les portions du pays les plus pittoresques ou les plus intéressantes à d'autres points de vue, nous dirigeons nos pas, aussitôt après avoir descendu le passage du Râs-en-Nakoûra, du côté du village d'el-Bussah, situé à une lieue vers le sud-est. De là, nous pourrons gagner les collines en suivant la même direction.

Représentons-nous que nous sommes à la fin de l'hiver, ou à cette saison qu'en Palestine on peut vraiment appeler le commencement du printemps, c'est-à-dire les derniers jours de février. Sur le chemin d'el-Bussah, nos regards s'arrêtent avec complaisance sur les premières fleurs : non pas quelques rares marguerites éparses çà et là, comme nous les aurions dans nos climats plus voisins du pôle, mais un riche bouquet de fleurs des espèces les plus variées. Ici ce sont de brillantes anémones de toutes couleurs et de toutes nuances, depuis le pourpre foncé au rose délicat ou au blanc; là des renoncules de mille variétés, des mauves rosées, des camomilles blanches et jaunes, des soucis et des tanaisies, des pavots, du trèfle fleuri, des sauges, de la menthe, de la rue et de l'absinthe, en vérité toute une armée de fleurs innombrables. Tout cela forme un aspect des plus charmants, et qui nous frappe d'autant plus que c'est le premier de ce genre que nous rencontrons; car le climat des hautes collines de Belad-Bescharah est nécessairement bien en retard sur celui de la plaine.

A el-Bussah, village peuplé surtout de Chrétiens grecs, nous sommes assurés de trouver dans la maison du scheikh un gîte propre et confortable pour la nuit. C'est une bonne fortune, rare en Palestine et fort à apprécier, aussi longtemps que nous sommes, vu l'inclémence de la saison, à la merci de l'hospitalité des indigènes. El-Bussah mérite bien d'ailleurs que le voyageur y fasse une halte, car il offre un vaste champ aux recherches archéologiques. Toutefois, ce n'est pas tant le village lui-même qui présente cet intérêt, qu'un endroit situé à un quart de lieue de distance au nord-est, et appelé Mâasoub. Il laisse apercevoir les traces impossibles à méconnaître d'une ville à la fois magnifique et considérable. Ce sont de larges pierres taillées, d'une époque reculée, et de superbes pavés en mosaïque d'une période plus récente; des sarcophages remontant à une haute antiquité, et des pierres tumulaires avec des inscriptions en grec [1], éparses çà et là, ou enterrées sous les décombres. Un grand nombre de ces pierres ont été charriées plus loin, et servent aux habitants d'el-Bussah à la construction de leurs maisons, ce qui donne à ce village l'air d'avoir une antique origine. Mais j'ai appris, d'une manière certaine, par le scheikh du village Aisel-Yusûf, qu'el-Bussah est un endroit moderne. Nous regrettons qu'aucune indication ne nous soit parvenue, de laquelle nous puissions conjecturer à quelle ancienne cité appartiennent les restes si intéressants de Mâasoub. Il semble même qu'ils aient échappé à l'observation du petit nombre de voyageurs qui ont passé à el-Bussah. Jusqu'à présent du moins personne n'a encore fait mention de ce site, à l'exception de M. Thomson, qui le nomme simplement en disant : « Maâsouba à vingt minutes d'el-Bussah, dans le Wady-Benna ».

Après avoir consacré un jour à examiner avec profit les restes de Mâasoub, nous nous préparons à visiter la magnifique vallée et les ruines d'el-Karn (la Corne), ainsi nommé de la colline au sommet aigu et abrupte, sur laquelle le fort est situé. Pour cette excursion il sera bon de nous faire conduire par un des Fellahîn de la tribu arabe, qui habite le Wady et le pays environnant. Ces Fellahin viennent fréquemment à el-Bussah, et avec le secours du scheikh nous n'aurons pas de peine à nous entendre pour nous faire conduire à notre but.

Le sentier qui mène d'el-Bussah à l'entrée du Wady-el-Karn, passe auprès de ruines situées sur une colline solitaire et qu'un large pilier encore debout fait distinguer de très-loin [2]. Ces ruines s'appellent Hamzin, mais on ne sait rien de leur origine. Le Nahr-Herdawil, ou le ruisseau qui descend le Wady-el-Karn, passe au nord de Hamzin et se jette dans la mer non loin du village de Zib, sur l'emplacement d'Aczib, ville du territoire d'Asser (Josué, XIX, 29), connue dans l'histoire

[1] *Narrative, etc.*, I, 254 et planche à la fin du vol. II. *Reis, et.*, I, 190.

[2] 40 pieds de hauteur sur 16 de circonférence « le plus ancien monument que j'aie examiné » Thomson, *Bibl. sacra*, oct. 1855.

profane sous le nom d'Ecdippa. Nous traversons ce torrent à l'endroit où deux moulins, enfants de ses ondes, forment un paysage très-pittoresque; puis nous entrons dans le superbe Wady.

Rien de plus délicieux que la partie basse de la vallée. Les collines revêtues de gazon fleuri, le torrent bordé de buissons sauvages, les troupeaux de chèvres et d'autre bétail appartenant aux Arabes, campés dans cette retraite, tout nous cause un véritable plaisir. Toute la scène est d'ailleurs éclairée des rayons du soleil levant, et les montagnes, dont les cimes se détachent dans le ciel pur du matin, semblent descendre à notre rencontre à mesure que nous avançons; mais plus nous marchons, plus la vallée perd de son gracieux aspect. Ses flancs deviennent plus abrupts, ses rochers se couvrent de taillis toujours plus épais, qui mêlent leurs branches inférieures à l'écume du ruisseau, obligé de lutter pour se frayer un passage entre les pierres et les éclats de rochers. Le sentier ne peut plus suivre le bord du torrent et monte vers le côté sud de la vallée, où il n'offre plus aux pas du voyageur qu'un dangereux appui. Nous le suivons cependant quelque temps sur la crête de la montagne, gardant à notre droite une autre vallée parallèle. Enfin nous abandonnons de nouveau cette crête, à un endroit où un chemin nous ramène à travers les broussailles au Wady-el-Karn. Mais ici il faut mettre pied à terre, car il nous serait impossible de chevaucher à travers le bois épais et touffu. Tenant à la main la bride de nos chevaux, nous nous démenons, presque une demi-heure durant, contre les branches et les buissons, jusqu'à ce que nous atteignions une clairière de la forêt, d'où nous apercevons, immédiatement en face de nous, les ruines magnifiques du château. La vue est grandiose. La gorge avec ses bois épais et profonds, les rochers menaçants, au-dessous, le torrent qui gronde, au-dessus, la « Corne » orgueilleuse, surmontée de ses ruines : tout cela ne laisse pas que de nous faire une profonde impression. Nous avons pris notre vue du côté opposite de la vallée (Pl. XL), où nous nous rendîmes après nous être cramponnés aux ruines, du mieux que nous le permettaient les importunes broussailles.

M. Thomson, qui visita également ces ruines en novembre 1854, y vint d'Almeh par ce côté-là [1]. Conduit par un fellah, il arriva tout à coup à ce pli de la vallée directement opposé au château. « Mais comment redescendre? raconte-t-il : c'était « là la question. Entre nous et les ruines s'ouvrait béante la gorge effrayante, à une profondeur de 700 pieds, avec ses flancs « presque perpendiculaires, couverts d'arbres, de buissons et de ronces, laissant à peine passage à une chèvre pour « arriver jusqu'au ruisseau. Cependant, tenant ferme nos chevaux pour les empêcher de glisser dans les précipices, nous « finîmes par atteindre, sains et saufs, le pied de la montagne. » Le fond de ce ravin n'a que quelques mètres de largeur. Nous y rencontrons un bâtiment dont l'aspect a quelque analogie avec celui d'une église chrétienne. Il a environ 100 pieds de longueur, et les arches, à l'extrémité occidentale des murailles, semblent indiquer l'emplacement du chœur. M. Thomson trouva que ces ornements lui rappelaient ceux de l'église de Tortosa, que l'on suppose avoir été construite vers le cinquième siècle Il doute néanmoins que le bâtiment représente une église, et ajoute que les indigènes, dans leur tradition, prétendent qu'il fut construit pour commander aux eaux du torrent, et qu'un chemin couvert le reliait au château sur la hauteur. Au-dessous des arches, dont nous avons parlé, on voit celles d'une autre voûte, que Thomson tient pour appartenir à une période antérieure, et où il croit reconnaitre l'ouverture d'un semblable chemin. Il parle aussi d'une digue élevée le long du ruisseau, au moyen de laquelle ses eaux pouvaient s'élever de 15 à 20 pieds et étaient conduites par un canal dans la voûte inférieure.

Pour approcher de la partie supérieure des ruines, le chemin le plus aisé est celui du côté sud-est par lequel nous arrivâmes, à l'endroit où la « Corne » forme la dernière pointe sourcilleuse d'une chaine de rochers, qui s'étend comme un bras, à partir des flancs méridionaux de la vallée, et est entourée de toutes parts, excepté du côté sud-est, d'effrayants précipices. Thomson, qui gravit cette Corne du côté sud-ouest, « à travers des ronces, des épines, des buissons et des arbres, et grimpant par-dessus d'énormes masses de ruines, » trouva qu'elle avait 595 pieds de hauteur verticale. Le sommet de la colline, originairement une étroite bande de rochers, a été élargi en une plate-forme par la construction d'une lourde muraille, composée de larges pierres coupées en biseau. Sur cette muraille on a érigé une tour d'environ 30 pieds carrés, bâtie en pierres admirablement taillées et d'une épaisseur qui, pour quelques-unes, va jusqu'à 8 à 10 pieds, telles qu'on n'en voit que dans les plus belles parties des murailles de Baalbec. La pierre est d'une espèce de calcaire, sur laquelle les éléments n'ont aucune action destructive. Elles sont presque aussi fraîches que si elles sortaient de la main de l'architecte. Seulement, la couleur jaunâtre a été, sur la surface extérieure, rembrunie par le temps. Au sommet de cette tour se trouve une singulière construction en larges dalles, une espèce de pavillon ouvert, d'où l'on domine toutes les collines environnantes. Des pierres massives sont éparses à l'entour, entre autres deux, taillées avec beaucoup de soin, et qui paraissent avoir fourni des chapiteaux de colonnes, ou des pierres destinées à couronner le faîte de quelque autre construction.

En descendant du fort supérieur par un chemin qui nous conduit au bas d'un haut mur de 10 pieds d'épaisseur, nous arrivons à la seconde partie des fortifications, où Thomson trouva un piédestal admirablement travaillé, de calcaire parfaitement blanc, de forme octogone, haut d'environ 8 pieds, et surmonté d'une corniche. Sur ce piédestal étaient huit colonnes, une à chaque angle. On ne peut deviner comment il se terminait, car le sommet est renversé et la partie supérieure brisée. Thomson pense qu'il était destiné à supporter une statue ou une idole. Il semble avoir été couvert d'un

[1] *Bibl. sacra*, 1855, p. 828, etc.

dais de pierres, formant des arches, groupées avec le même goût charmant que celles que nous avons vues dans les bâtiments situés du côté du torrent.

Au-dessous de ce second fort est un troisième rang de remparts, et plus bas encore un quatrième, qui est de beaucoup le plus large de tous. A cette élévation (à peu près 300 pieds au-dessus du torrent), la configuration de la colline a rendu nécessaire une prolongation du rempart du côté du nord. — C'est probablement à partir de cette rangée de fortifications que le souterrain conduit à la rivière; mais le tout est si bien caché sous une forêt de chênes, de térébinthes, de lauriers, et d'innombrables arbustes, qu'il est impossible d'y tenter une exploration. Il est tout aussi impossible de se faire, au moyen des restes actuels de murs, d'arches et de tours, qui percent à travers le taillis, une idée de l'âge auquel appartiennent ces ruines. Thomson pense que la construction primitive remonte à une époque très-reculée de l'histoire de la république Juive; si Kalât-Karn fut une forteresse, élevée pour commander la grande route qui conduisait en Galilée à travers cette vallée, il est permis, en effet, de chercher son origine dans les jours les plus anciens de la puissance Phénicienne ou Cananéenne. A la vérité, en considérant cette gorge redoutable du Wady-el-Karn, il semble peu probable qu'une grande route ait conduit par ce passage dans l'intérieur du pays; mais l'état actuel de la vallée n'implique pas qu'elle ait toujours eu l'air aussi impraticable. Là où les routes sont négligées par les hommes, la nature les rend aisément inaccessibles. Nous savons d'ailleurs que, dans les temps les plus reculés de l'histoire, il existait au Liban des routes construites dans des endroits d'un accès plus difficile même que le Wady-el-Karn; et aujourd'hui encore, une grande route longe la crête des montagnes au sud de cette vallée, par laquelle la côte communique avec l'intérieur du pays.

Nous ne pouvons, toutefois, que faire des conjectures, et même relativement aux derniers réparateurs et possesseurs de la forteresse, les Croisés et les Sarrasins, nous ne pouvons que reconnaître leur architecture, tandis que leur histoire est enveloppée des ombres du mystère [1]. Ce que nous pouvons savoir de plus avec quelque exactitude, c'est que cette partie du pays fut tout entière occupée par les chevaliers Teutoniques.

Après avoir gravi ces rochers de ruines, et avoir ainsi erré dans les bois romantiques, mais extrêmement sauvages de Kalât-Karn et des environs, nous sentons le besoin de prendre un peu de repos. Thomson appelle sa visite d'exploration dans ces ruines « l'une des besognes les plus fatigantes qu'il ait jamais accomplies. » Heureusement, nous trouverons dans le village Chrétien de Mellia, à une lieue plus à l'est, un excellent gîte pour la nuit, et une réception hospitalière et cordiale de la part du scheikh Halil-Kasis. Hâtons-nous donc d'y chercher un repos bienfaisant.

Quelles que soient les fatigues et les difficultés que rencontre le voyageur en Orient, elles sont cependant accompagnées de certaines douceurs qui ont un charme particulier; ainsi, j'aime à me rappeler l'aimable soirée que nous passâmes dans la maison du scheikh Halil-Kasis. Il faut avoir passé par la fatigue et le rude labeur d'une expédition du genre de celle de Kalât-Karn, pour jouir dans toute la plénitude de ce mot, du plaisir qu'il y a à étendre ses membres sur des tapis et des coussins, à se ranimer de temps en temps par quelques gouttes de café noir, à savourer le doux parfum d'un chibouk oriental, et la simplicité sans gêne d'un dîner de riz et de poulet bouillis, le tout assaisonné de la conversation fleurie d'un hôte aimable et de son nombreux entourage.

Mellia, à son tour, est remarquable pour ses débris antiques (Pl. XLI). Le village est situé sur un « Tel » qui autrefois était entouré d'un mur épais, formant une forteresse dont les ruines sont considérables, surtout du côté nord-ouest, qui est celui dont nous donnons le dessin.

Le mur, dit M. Thomson, qui visita aussi cet endroit en 1854 [2], offre un spécimen de l'art juif ou phénicien dans des constructions en biseau, aussi beau que ceux que vous trouveriez partout ailleurs dans le pays. Mais ce qui me frappe, c'est que ce « Tel » de Mellia n'était que l'Acropolis d'une ville dont les ruines se trouvent à quelques minutes plus loin vers le sud-est sur le chemin qui conduit au bourg voisin de Terschiha. L'endroit où l'on découvre ces ruines s'appelle Alia. Elles couvrent un grand espace de terrain, et quoique ne présentant aucune construction encore debout, attendu que le temps et d'autres causes en ont depuis longtemps formé le sol lui-même, elles laissent voir encore les fondations parfaitement distinctes de plusieurs bâtiments grands et petits, tandis que des pierres taillées gisent çà et là de tous les côtés. Thomson aussi parle de ces ruines comme de temples et de maisons révélant l'existence d'une cité vaste et bien bâtie à une époque reculée.

En passant dans le village de Terschiha (qu'on aperçoit sur la droite dans notre dessin de Mellia) nous ne manquons pas de gravir une colline de forme conique, située droit à l'opposite du village, et sur laquelle on a élevé une mosquée en l'honneur et à la mémoire d'un saint mahométan, le Scheik el-Mujâhid. La vue dont on jouit depuis cette pointe élevée, est l'une des plus belles que l'on puisse avoir dans toute la contrée; tout à l'entour sont des rangées de montagnes, superposées les unes aux autres, et dominées toutes par le Djebel-Djermak, qui élève comme une tour vers le sud-sud-est sa cime couverte de forêts épaisses et sombres. A l'extrémité de la chaîne nous apercevons les villages de Sasa et de Rameh, assis sur leurs hautes collines; on aperçoit dans le lointain les montagnes de la Galilée septentrionale, et l'on distingue même très-nettement Belât, à l'aide du télescope. Tout à fait sur le premier plan, on a à ses pieds Terschiha, avec son minaret prétentieux,

[1] Dans notre *Narrative, etc.*, vol. I, p. 261; *Reis, etc.*, I, p. 195, nous avons indiqué les raisons qui nous font identifier Kalât-Karn avec le Castellum-Regis des Croisés, surtout d'après les assertions de Brocard.

[2] *Bibl. sacra*, oct. 1855, p. 823. *Vide Narrative, etc.*, I, p. 264.

et un superbe étang; dans les environs sont des plaines et des vallées bien cultivées, avec des champs de grains et des jardins d'oliviers. Par un contraste admirable, tout près de nous, à l'occident, est un vrai chaos de rochers gigantesques, au-dessus desquels nous apercevons le château de Jedin, tandis que la mer ferme l'horizon avec ses innombrables villages alignés sur la côte, et ses bords interrompus au sud par la cime bleuâtre du Carmel, au nord par le Râs el-Nakoura. Quand nous gravîmes cette colline en février 1852, un ciel nuageux s'étendait sur une portion du pays; mais nous ne doutons pas que par un temps clair on puisse apercevoir les montagnes de la Samarie au sud, et bien loin vers le nord, le Liban et le Hermon.

Solitaire entre des rochers nus et sauvages est le sentier par lequel nous tentons de nous frayer un chemin jusqu'au château ruiné de Jedin. Nous ne rencontrerons probablement guère de voyageurs, mais de nombreux vols de perdrix, et nous sommes sûr de voir de gracieuses gazelles gambader autour de nous dans ces lieux isolés. Durant une heure environ nous suivons les hauteurs, dans la direction du sud-ouest; enfin, nous arrivons au château, qui semble garder l'entrée d'une vallée parallèle au Wady el-Karn et à d'autres au sud, et nous descendons à l'ouest vers la plaine. Les murailles élevées, les voûtes solides et les tours altières de ce château ont une grande ressemblance avec les forteresses que nous avons jusqu'ici visitées; il fut à diverses reprises occupé par les Croisés et les Sarrasins, qui, les uns comme les autres, y laissèrent des traces de leurs constructions ou de leur passage dévastateur. — Kalât-Jedin a gardé dans son nom actuel son ancienne dénomination de Castellum Indi; c'est sous ce nom qu'il fut occupé par les chevaliers Teutoniques. Aujourd'hui, de même que Kalât-Schemma, il sert de refuge à de pauvres Arabes, que la misère fait redouter, à tort ou à raison, comme des brigands.

Tout en longeant les flancs nord du Wady Jedin, nous descendons insensiblement et nous ne tarderons pas à rencontrer un sentier qui nous conduira au fond de la vallée. C'est de ce point-là que nous avons pris notre vue du château (Pl. XLII), non loin de l'extrémité de la vallée, en face d'un ancien puits, dans le voisinage duquel j'ai marqué deux ou trois larges pierres taillées à l'ombre d'un vénérable olivier.

A partir de là, la scène change complétement. Nous laissons derrière nous montagnes et collines, et la plaine immense d'Akka s'étend à nos pieds. Sans doute cette plaine a ses beautés, son genre d'attraits, ses trésors archéologiques et son intérêt historique; mais elle perd beaucoup de ces avantages pour le voyageur qui vient de contempler le magnifique tableau et les ruines si intéressantes de Kalât-Karn. Nous sommes content de passer rapidement à travers la plaine, tant que nous ne rencontrons que quelques villages de chétive apparence, et de temps en temps les arches de l'immense aqueduc, qui fournit Akka des eaux d'un torrent, voisin du village d'el-Kabli. Enfin, des soldats et tout un train militaire annoncent l'approche d'une ville de garnison. Déjà nous avons passé la maison de campagne et les jardins du Pacha, doublé les remparts de la forteresse au sud, et nous voilà à la porte, la seule et unique, de ce fameux Saint-Jean d'Acre, dont la possession a coûté la vie à tant de milliers d'hommes, et qui si souvent à décidé du sort de la Terre Sainte.

Comme Akka occupe une position tout à fait centrale sur la grande route de la côte, et qu'elle est fréquentée par des navires européens, elle nous offrira par conséquent le confort nécessaire pour faire une halte d'un ou deux jours. Nous pourrons nous installer dans le couvent grec ou latin, ou dans une « locanda » si nous en trouvons encore quelqu'une vacante.

Avant de commencer nos excursions dans la ville, jetons un regard rapide sur l'histoire passée d'Akka. Nous ne pouvons qu'effleurer ce sujet. Dans l'Ancien Testament, nous rencontrons Akka dans la ville fortifiée d'Acco ou Hacco, demeurée, du temps des Juges, en dehors de la domination d'Asser (Juges, I, 31). Nous la retrouvons fréquemment dans les livres des Maccabées, sous le nom de Ptolémaïs, qu'elle portait encore quand l'apôtre Paul, dans un voyage de Tyr à Jérusalem, la visita (Actes, XXI, 7). « Il y demeura un jour pour saluer les frères. » Josèphe, Ménander, Scylax, Strabon, Pline, Eusèbe et Jérôme parlent tous de cette ville. Tour à tour sous la domination des Romains, des Syriens, des Perses et des Égyptiens, elle tomba aux mains du calife Omar[1], et demeura au pouvoir des Sarrasins jusqu'à ce qu'elle fut prise par les Croisés sous le roi Baudouin[2].

C'est à ce moment qu'Akka entre dans la période la plus importante de son histoire. Elle s'élève au rang de seconde ville de la Terre Sainte, et même, après la prise de Jérusalem par les Musulmans, elle en devient la capitale. C'est dans son port que les flottes de Pise, de Gênes et de Venise déposent les armées des Croisés, leurs marchandises et leurs provisions. De là ces fortifications massives, ces nombreux palais, ces hôpitaux, ces arsenaux, ces magasins, qui font la force et l'importance de cette place. Au milieu du douzième siècle, Akka est le point central du commerce entre l'Orient et l'Occident. Quand Saladin s'en empare par surprise en 1187, il y trouve un immense trésor. Mais, après un siége de deux ans, Akka est reconquise en 1191 avec toutes ses richesses en or et en argent, ses amas d'armes, ses provisions, et tous les vaisseaux marchands ou de guerre qui stationnent dans son port.

La période la plus florissante d'Akka, de 1191 à 1291, ne fut interrompue qu'une seule fois, par un tremblement de terre qui parcourut toute la Syrie en 1202, et ensevelit un grand nombre d'habitants sous les ruines des maisons et des palais. Mais cette blessure fut bientôt guérie, et dès 1229, Akka devint la principale résidence des rois de Jérusalem. Dé-

[1] En 636, d'après *Dapper*. — En 638, d'après *Gibbon*.

[2] *Wilken* dans *Ritter*, XVI, 729, etc. *Narrative, etc.*, I, 272, etc.

sormais elle prit le nom de Saint-Jean d'Acre, des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui y établirent leur quartier général.

Ce doit avoir été une ville splendide [1], avec ses palais et ses églises rivalisant de magnificence, ses hôpitaux, son port couvert des pavillons de toutes les nations chrétiennes. Elle était alors partagée en dix-neuf quartiers, dont chacun avait son gouvernement et sa cour à part. C'étaient les cours du roi de Jérusalem et de Chypre, du roi de Naples et de Sicile, du prince d'Antioche, du comte de Joppe, du patriarche de Joppe et de Jérusalem, et des chevaliers du Saint-Sépulcre, de l'ambassadeur du Pape, du comte de Tripoli et de Toulouse, du prince de Galilée, des grands maitres des Templiers, des chevaliers de l'Hôpital, des frères de l'ordre Teutonique, de ceux de l'ordre de Saint-Lazare, des républiques de Venise, de Gênes, de Pise et de Florence, du roi d'Arménie, du prince de Tarente en Sicile, et du duc d'Athènes. Cependant, comme on peut s'y attendre, tant de maîtres et de nations réunis sur un seul point étaient loin de vivre en bonne intelligence. Les disputes, les querelles armées même, régnaient souvent au sein de ces murs si puissamment fortifiés contre les ennemis du dehors. Aussi le résultat final fut-il que ces remparts, si forts qu'ils fussent, se trouvèrent insuffisants lorsque, en 1291, le sultan el-Aschraf prit Akka d'assaut. Les habitants furent cruellement massacrés et la ville rasée. La gloire d'Akka fut alors effacée pour toujours.

En 1517, la ville ruinée, mais en partie rebâtie, passa aux mains des Turcs par les conquêtes du sultan Sélim. Mais, durant toute la période qui s'étend de la chute d'Akka à la moitié du siècle passé, tous les voyageurs, tels que Ludolf de Suchem, Breydenbach, Abulfeda, Zwallart, Van Kootwyk, Sandys, Roger, Doubdan, d'Arvieux, Maundrell, s'accordent à représenter Akka comme un monceau de ruines, dont la grandeur témoigne encore cependant de la gloire passée de cette cité; mais en même temps ils nous la montrent désolée, abandonnée, évitée même à cause de l'insalubrité de l'air qu'on y respire.

Depuis un siècle, Akka a tenté de relever encore une fois la tête, quoique sans aucune comparaison avec ce qu'elle fut jadis. Elle fut en grande partie rebâtie par le scheikh Daher el-Omar, Arabe d'origine, qui chercha à se rendre indépendant de la Porte, mais fut assassiné par l'ordre du Sultan en 1775 [2]. Son successeur, le féroce Ahmed-Pacha, surnommé Djezzar ou le « Boucher, » continua l'œuvre commencée par Daher et orna Akka d'une mosquée splendide. Les ruines de plusieurs villes le long de la côte, dont les pierres pouvaient aisément être transportées par eau, surtout celles de Kaisariyeh, l'ancienne Césarée, lui fournirent de nombreux et précieux matériaux. Akka, nouvellement rebâtie, eut à essuyer un bombardement et des assauts livrés en 1779 par l'armée et la flotte de Napoléon; mais les Français furent repoussés par la valeur arabe, aidée de l'habileté anglaise. En 1831, Akka fut bombardée une seconde fois par Ibrahim Pacha, d'une façon terrible, et prise d'assaut l'année suivante. Rebâtie en 1840 et restaurée, elle fut une fois encore bombardée par les flottes réunies de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie, qui voulaient l'arracher des mains de Méhémed-Aly. La ville que nous visitons aujourd'hui est l'Akka sortie des ruines de tant de cités amoncelées les unes sur les autres.

Est-il étonnant dès lors, après tant de destructions successives, que nous cherchions en vain dans les rues d'Akka les restes de ces magnifiques églises et de ces palais, dont parlent de précédents voyageurs? On voit encore, il est vrai, distinctement trois ruines qui ont survécu à ces bouleversements: ce sont les restes de la grande église de Saint-Jean, dans la partie occidentale, de l'église de Saint-Jean-Baptiste, dans la partie orientale de la ville; enfin, à peu près au centre, quoiqu'un peu plus de ce dernier côté, les ruines du palais des Templiers [3]. Mais, à part ces points-là, les rues d'Akka, bien que garnies de bâtiments neufs et solides et remplies d'habitants, ne présentent qu'une vaste couche de débris de toutes périodes, si bien foulés aux pieds qu'ils sont convertis en une masse solide. Çà et là seulement on voit percer le fût de granit d'une colonne. Muni de notre firman, nous sommes assuré d'obtenir du Pacha la permission de visiter les remparts sous la surveillance d'un officier turc. Une promenade sur ces murailles fortifiées est intéressante à plusieurs égards. Elle nous donne une idée juste de la force de cette place, et en même temps, nous procure une vue magnifique sur toute la plaine environnante, avec la baie d'Akka le long de ses bords, le Carmel qui ferme au sud l'horizon de sa cime bleuâtre, et les collines verdoyantes qui s'élèvent à l'est, couvertes de villages et de ruines. On aperçoit au sud-est une élévation non loin de la ville: c'est là, dit-on, que les Croisés, sous le roi Guido, plantèrent leur camp lorsqu'ils commencèrent en 1189 le siége de Saint-Jean d'Acre. C'est de ce même point que nous avons pris notre vue d'Akka (Pl. XLIII).

Notre route nous conduit maintenant au mont Carmel et à la ville de Khaifa, située à sa base. Nous arriverons à cette dernière après une marche facile de trois heures, le long de la baie sablonneuse, où la mer reçoit les ondes de deux fleuves célèbres, le Bélus et le Kison: mais à moins que les circonstances ne l'exigent, nous aurions regret de prendre ce chemin direct, tandis que nous pouvons faire une course charmante, en tournant par les villages de Yerka et d'el-Baneh, situés l'un à l'ouest, l'autre à l'est, au pied d'une chaine de montagnes qui sépare la campagne d'Akka des plaines intérieures de

[1] D'après *Wilken*; *Ritter*, XVI, p. 732.

[2] C. Niebuhr, *Reisebeschreibung*, III, 72-76. Volney, *Voyage, etc.*, vol. II, p. 84, etc.

[3] Dapper, *Naauwkeurige Beschr. van Syrie, etc.*, Amsterdam, 1677. Suivant M. L. de Mas Latrie (lettre du 17 décembre 1845, Archives des missions scientifiques et littéraires, Paris, 1830, 2e cahier, p. 105, cité par *Ritter*, XVI, p. 736), les ruines du côté ouest de la ville seraient celles de l'église de Saint-André, et celles que l'on désigne sous le nom de palais des Templiers, occupées maintenant par l'hôpital militaire, représenteraient l'hôpital de ces chevaliers.

la Galilée. Pour cela nous serons obligé de passer une nuit en route, et nous ne pouvons mieux faire que d'établir notre quartier à Mejdel-Keroum, village situé un peu au sud d'el-Baneh. En le quittant, nous nous dirigeons vers le sud-ouest, et, traversant Birouweh, Damon, et-Tireh, Abelin, Schef'Amar, nous parcourons ainsi tout le sud-est de la plaine d'Akka; puis, la traversant obliquement dans la direction de l'embouchure du Kison, où jadis l'armée de Sisera fut engloutie dans ses flots impétueux, nous retombons sur le chemin de la côte, et nous voici bientôt aux portes de Khaifa.

Dans le détour que nous faisons, nous rencontrons beaucoup de choses qui méritent d'être notées; ainsi les collines et les vallées si bien cultivées, le contraste de leurs champs et de leurs jardins avec les montagnes couvertes d'une végétation sauvage du Belad-Bescharah, les ruines et les restes de constructions qui attestent que cette partie de la Galilée fut autrefois très-peuplée, tout cela a bien son genre d'intérêt; mais la description de tant de détails, qui, à côté de leur variété, ont cependant une grande ressemblance les uns avec les autres, deviendrait bientôt fastidieuse; d'ailleurs nous avons décrit autre part ces particularités, et nous nous hâtons par conséquent de passer à d'autres sites.

Khaifa ou Haifa, le Hepha ou Kepha des Juifs [1], et probablement le Sycaminum des Phéniciens, est une petite ville d'environ trois mille âmes, entourée d'un rempart de forme à peu près quadrangulaire, adossée contre le pied du Carmel (Pl. XLIV). Un peu plus haut, sur la pente de la montagne, était autrefois une tour supplémentaire de défense, mais cette tour est en ruines aujourd'hui, aussi bien que maints autres restes des temps passés. C'est l'un des endroits les plus sales de la Palestine; car ses rues sont littéralement des bourbiers ou des égouts. Une averse y remplit l'atmosphère des émanations les plus repoussantes, et l'on peut, à bon droit, s'étonner que les habitants échappent à une peste permanente.

Le voisinage du couvent, situé dans une position délicieuse sur le promontoire du Carmel, et disposé avec tout le confort d'un hôtel, fait que les voyageurs préfèrent de beaucoup s'y arrêter pour faire une halte plutôt qu'à Khaifa. Néanmoins cette dernière ville a son importance. Sa rade est beaucoup meilleure que celle d'Akka, et quand les navires sont mis en danger par les vents d'ouest, qui en hiver soufflent sur cette côte, ils trouvent devant Khaifa un abri sûr, formé par le promontoire inférieur du Carmel. C'est ce qui procure à Khaifa la visite de quelques navires et un certain mouvement de commerce, dans l'intérêt duquel se sont dernièrement établis là des agents consulaires.

Il faut environ une heure de promenade pour monter de Khaifa au couvent du Carmel. Le voyageur n'oserait le laisser de côté, quand son but est, comme le nôtre, de s'avancer immédiatement plus au sud. Le bâtiment lui-même, avec ses aimables hôtes, les frères carmélites, le curieux album des étrangers qui l'ont visité, la vue dont on jouit depuis la terrasse, son air délicieux, pour lequel il est si justement fameux, toutes ces raisons réclament une visite. Mais le grand intérêt qu'offre le Carmel n'est point attaché à cette partie de la montagne. Aussi nous préférons redescendre à Khaifa, examinant en chemin les sépulcres antiques taillés dans le roc [2], et l'endroit où de vastes fondements marquent l'emplacement de l'ancienne Sycaminum, à une demi-heure de la ville actuelle. Puis, ayant obtenu du Gouverneur un guide armé, nous nous mettons en route pour un voyage d'exploration au Carmel et aux ruines qui couvrent ses bords.

[1] *Ritter*, XVI, 722, *etc.*

[2] Mentionnés par Benjamin de Tudela, *Ed. Asher*, vol. I, p. 64.

LE MONT CARMEL.

Afin de n'omettre aucune des parties intéressantes du Carmel, et en même temps aucune des ruines qui bordent sa base occidentale, nous commençons par doubler le pied du promontoire escarpé sur lequel est bâti le couvent, puis nous longeons la côte durant environ trois heures vers le sud jusqu'à Athlit.

Cette ville est située à dix minutes de la grand'route, sur un petit promontoire (Pl. XLV). Une bande de rochers parallèle à la côte, qu'elle longe durant quelque temps, la dérobe en partie aux yeux du voyageur. Jadis ce rempart naturel a dû rendre impossible l'approche de la place. Sur la hauteur étaient des tours fortifiées dont les restes n'ont pas encore disparu, et le seul chemin pour y pénétrer conduisait à travers un étroit passage taillé dans le roc vif, formé par de solides portes et muni des deux côtés de chambres, depuis lesquelles on pouvait attaquer l'ennemi, tandis qu'il cherchait à forcer l'entrée [1]. Ce passage, taillé dans le roc, a fait donner anciennement à la ville le nom de « Petra Incisa [2] ».

A l'intérieur de ce mur naturel se trouvait une seconde muraille, construite en larges pierres, et maintenant en ruines. Ce second mur allait de la mer à la mer, fermant ainsi entièrement le promontoire et complétant de cette manière la défense de la forteresse. Cette forteresse en elle-même est peu considérable et paraîtrait avoir formé autrefois la citadelle de la ville, qui était beaucoup plus vaste, comme l'indiquent les restes que l'on rencontre entre le second mur et les ruines actuelles sur le promontoire. Au sud la mer forme une petite baie, et c'est là probablement qu'était le port. De vastes et lourds bâtiments avec des toits solidement voûtés, un khan spacieux, une tour colossale et les ruines encore bien conservées d'une église splendide, en forme d'un double hexagone avec des voûtes formidables et d'épaisses colonnes, font penser qu'Athlit doit avoir été autrefois une place importante et très-forte. L'architecture gothique montre que les ruines remontent au temps des Croisades, alors que cette place était connue sous le nom de *Castellum Peregrinorum,* bâtie et fortifiée par les Templiers et les chevaliers Teutoniques, sur des ruines et des fondements de date plus ancienne. Sa grande force lui fit soutenir un siége contre le Sultan Muadh'em, en 1220; mais, quoiqu'elle demeurât pendant un long espace de temps une place de grande importance, elle fut cependant prise et détruite en 1291, après la conquête d'Akka par le Sultan El-Aschraf. C'était la dernière forteresse qui tint encore en Palestine. Dès lors elle ne fut pas rebâtie; aussi les ruines y sont beaucoup plus entières que celles que l'on rencontre ailleurs dans le pays. A différentes époques, on en emmena des masses considérables de pierres taillées pour la reconstruction d'Akka; mais les matériaux de plus grande dimension étaient trop lourds pour être remués, et l'on peut remarquer encore entre autres des colonnes de granit gris d'une taille gigantesque, renversées et brisées, et baignées aujourd'hui par la vague de la mer à l'endroit où naguère les grands de la terre et leurs armées débarquaient.

Quelle ancienne ville existait là avant que les Croisés bâtissent leur Castellum Peregrinorum? C'est ce qui est demeuré un mystère. Tout ce qu'on peut affirmer de plus avec certitude, c'est que les énormes pierres en biseau, éparses autour de la seconde ligne de remparts, et d'autres restes sur le mur extérieur formé par la nature, indiquent une antiquité beaucoup plus reculée que le temps des Croisades [3]. Le docteur Barth fait observer [4] avec justesse que la position stratégique d'Athlit, comme dominant la grand'route côtière entre Tyr, la Philistie et l'Égypte, ne saurait être demeurée inaperçue des Phéniciens, lors de la prospérité de Canaan.

Aujourd'hui Athlit est habitée par une petite peuplade pauvre, qui vit dans des huttes au milieu des ruines.

Détournons maintenant notre attention des ouvrages des hommes pour les reporter sur ceux de la nature. Après un trajet d'une heure à travers la plaine, dont jadis les champs fertiles réjouissaient les regards du voyageur, et qui aujourd'hui est abandonnée et désolée, nous atteignons le village d'Ain-Haud, admirablement situé sur l'un des prolongements méridionaux du Carmel, à 400 pieds au-dessus de la mer (Pl. XLVI).

[1] *Narrative, etc.*, I, 313. *Reis, etc.*, I, 233.
[2] *Ritter,* XVI, 617.
[3] Irby and Mangles, *Travels in Egypt, etc.*, Lond., 1823, p. 191-192.
[4] *Ritter*, XVI, 614.

Nous jouissons de là d'une vue excellente sur la plaine, y compris Athlit et, à deux lieues plus au sud, les ruines de l'ancienne Dor (Josué, XI, 2, 12, 13; XVII, 11-13. — I Rois, IV, 11), appelée de nos jours Tantoura; mais nous sommes pressés de laisser derrière nous la mer et la côte pour gravir les flancs boisés de la montagne.

En montant le Carmel depuis Ain-Haud, nous nous convainquons bientôt que les plis intérieurs de la montagne au sud se présentent sous un aspect tout différent de celui de ses flancs nord. Là, une pente rocheuse, presque stérile, monotone de couleur et de forme, où les voyageurs ont inutilement cherché une preuve de la beauté du Carmel dont l'Écriture sainte parle avec tant d'admiration; ici des collines et des vallées couvertes de la végétation la plus luxuriante et qui révèlent dans toute sa plénitude cette merveilleuse fécondité.

C'est surtout pour ses vignobles que le Carmel était renommé par-dessus les autres montagnes; aujourd'hui encore, en montant un peu plus haut, nous trouverons les restes de cette antique gloire, à la fois dans le nom du village de Daliyeh (vignoble), par lequel nous passons, et dans les nombreuses rangées de pierres que nous remarquons sur notre passage. Ces dernières étaient autrefois destinées à former des murs qui supportaient les vignes, comme je l'ai vu pratiquer dans quelques autres parties de la Palestine.

Plusieurs amas de ruines que nous rencontrons nous montrent également que le Carmel était autrefois couvert de villages. Ils ont aujourd'hui complétement disparu, et, champs et jardins sont devenus déserts. Cependant, à mesure que nous avançons à travers ce qu'on peut appeler un jardin de fleurs naturelles, aussi splendide qu'aucun de ceux que nous ayons vus, à mesure que nous nous promenons sur des tapis de crocus et de narcisses, entremêlés d'anémones et d'hyacinthes, au milieu de myrtes, de lauriers, de buissons d'aubépines et de jasmin, qui embaument l'air d'un doux parfum, tandis que les bouquets de pins et de chênes nains sont souvent si serrés qu'ils arrêtent notre marche, nous ne pouvons que sentir profondément combien le Carmel, quoique « desséché », ainsi que le prophète le prédisait (Amos, I, 2), est encore excellent en beauté et en fertilité. Il peut encore redevenir une bénédiction pour l'homme, car lors même qu'il n'en paraît rien à l'extérieur, il est encore cette même montagne qu'il était dans les anciens jours, abondante en fruits, en grâces, en parfums, en charmes de toute espèce.

Au sortir de Daliyeh nous atteignons bientôt Esfieh, le village le plus élevé du Carmel, d'où l'on jouit, à une hauteur de 1728 pieds, d'un magnifique panorama, dont aucune montagne importune ne vient diminuer l'étendue. De la « grande mer » aux collines boisées qui s'étendent à l'est et au nord, le regard se promène le long du rivage d'Akka et de la campagne avoisinante. Tout à fait dans le lointain s'élèvent les sommets du Hermon et du Liban, perçant l'azur du ciel de leurs pics neigeux étincelants de blancheur. Au premier plan, à nos pieds, s'étend la grande plaine ou la plaine d'Esdralon (Jizréhel), avec les montagnes de Nazareth et de Gilboa qui l'enserrent, et entre lesquelles s'élèvent le Tabor et le petit Hermon. Nazareth lui-même est caché dans son amphithéâtre de collines; mais nous apercevons parfaitement Endor, Naïn, Sunem, Jizréhel et Jenin, avant de tourner nos regards plus au sud, où se dressent les montagnes de la Samarie avec leurs flancs boisés.

Esfieh est l'endroit où nous passerons la nuit : aucun village, à bien des lieues à la ronde, ne présente au même degré confort et sécurité. Au matin suivant nous nous mettons en route de bonne heure, accompagnés d'un ou deux paysans qui nous servent de guides, pour nous rendre à un endroit nommé el-Mohraka (la brûlée), le plus important sans contredit de tous les points du Carmel [1]. Il se trouve à environ une heure et demie au sud-est d'Esfieh, et, bien que l'on prétende que les Druses y font un sacrifice annuel [2], l'auteur en trouva les abords si obstrués par les broussailles, qu'il fut obligé de déblayer le chemin pas à pas, preuve évidente qu'il y a plusieurs années qu'el-Mohraka n'a été visité. Très-peu de voyageurs en font mention, et encore moins, semble-t-il, l'ont visité, car aucun n'en donne une description [3]. Cependant c'est ici que le prophète Élie reçut de Dieu l'ordre de rassembler tout Israël et de le ramener de l'idolâtrie de Baal au culte du seul vrai Dieu. C'est ici que les prêtres de Baal supplièrent en vain leur dieu imaginaire de témoigner de son pouvoir en embrasant le sacrifice; ici que le prophète releva l'autel renversé de Jéhovah, et, après l'avoir entouré d'un fossé que l'on remplit d'eau, invoqua le nom du Dieu d'Israël, qui répondit en envoyant le feu du ciel qui « consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la poussière, et huma toute l'eau qui était dans le conduit. Et tout le peuple voyant cela, tomba sur son visage et dit : c'est l'Éternel qui est Dieu. » C'est ici également qu'Élie pria pour le retour de la pluie, réitérant jusqu'à sept fois ses prières, auxquelles Dieu répondit enfin miraculeusement (I Rois, XVIII). C'est encore probablement ici que séjournait Élisée, le disciple d'Élie, quand l'hospitalière Sunamite, dont l'enfant venait de mourir subitement, accourut auprès de lui et se jeta à ses pieds, le suppliant de l'aider dans sa détresse (II Rois, IV, 8-37).

Guidé par ce nom d'el-Mohraka, que nous pensions être un indice de l'endroit du sacrifice, nous allâmes examiner les lieux pour voir jusqu'à quel point ils répondaient à toutes les circonstances mentionnées au chapitre dix-huitième du premier livre des Rois. Les résultats de nos recherches ne nous laissèrent aucun doute sur l'identité des lieux que nous avons établie plus haut. Après avoir dépassé le haut d'une gorge qui descend du sommet de la montagne, et d'où l'on jouit

[1] *Narrative, etc.*, I, 320, etc. *Reis, etc.*, I, 238.
[2] A. P. Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 346, 347.
[3] Cet endroit formait un des points du relevé trigonométrique du lieutenant Symonds (corps R. d'Ingén. Anglais), 1840-41.

d'une vue magnifique sur la plaine de Jizréhel et les montagnes à l'opposite (Pl. XLVII), nous arrivâmes, à travers les broussailles, à un plateau de rochers de peu d'étendue, couvert de vieux chênes aux feuillages toujours verts et d'autres arbres également vénérables, entremêlés d'un épais fourré de buissons (Pl. XLVIII). Dans le milieu de ce plateau sont les ruines d'un bâtiment oblong, quadrangulaire, d'une architecture grossière, probablement un ancien sanctuaire; et il serait assez naturel de supposer que c'est dans les limites de son enceinte que se trouvait l'autel d'Élie. Si nous nous représentons la surface d'el-Mohraka débarrassée de toutes ses broussailles, nous aurons là un espace assez large pour contenir l'immense multitude qui fut témoin du miracle d'Élie (I Rois, XVIII, 18, 19). On trouverait, en effet, difficilement un coin de terrain mieux approprié à une semblable scène. Le Carmel s'abaisse là vers la plaine d'Esdralon par une pente de rochers en gradins dont la partie supérieure est formée par un mur naturel de près de 200 pieds de hauteur verticale. Cette circonstance permet d'apercevoir en entier el-Mohraka de tous les points de la plaine et des collines environnantes. Ainsi, non-seulement des milliers d'Israélites pouvaient assister de près au sacrifice, mais ceux même qui n'étaient pas montés sur le Carmel (haut dans cet endroit de 1635 pieds) pouvaient voir de loin tomber le feu du ciel. D'après le verset 30 du même chapitre, Élie « releva l'autel du Seigneur qui avait été renversé. » On sait que de semblables autels étaient toujours bâtis sur des éminences très en vue, et el-Mohraka était précisément ce qu'il fallait dans ce but. Les versets 31 et 32 indiquent un terrain rocailleux où l'on pouvait aisément trouver des pierres pour la reconstruction de l'autel, sans que le sol cependant fût trop dur pour que l'on pût creuser un fossé autour de l'autel. Or le terrain d'el-Mohraka répond de tous points à ces exigences. Il présente une surface pierreuse avec des fragments de rochers gisants à l'entour, et en même temps il était parfaitement approprié au creusement rapide d'un fossé. Ce qui nous embarrassait cependant encore, c'était l'eau qu'Élie, dans un moment de pareille sécheresse, avait eue en telle abondance sous la main, qu'il avait pu non-seulement en répandre sur l'autel, mais encore en remplir le fossé. Cette eau ne pouvait venir de la mer, car el-Mohraka en est à une grande distance, et ceux qui répandirent de l'eau sur le sacrifice eurent à aller la chercher à trois reprises (v. 34). Elle ne peut avoir été puisée dans le Kison, car ces trois allées et venues n'eussent pu s'achever dans le court espace de temps de l'après-midi, dans lequel l'événement eut lieu. En outre le Kison, qui aujourd'hui encore ne présente en été qu'un mince filet d'eau, était alors, selon toute probabilité, complétement à sec, sans quoi le roi Achab et son intendant Abdias n'auraient pas eu besoin de parcourir le pays à la recherche de quelque eau dans le lit des torrents ou des ruisseaux (v. 1-6). Il ne nous reste d'autre alternative que de supposer que l'eau répandue sur l'autel par Elie, venait d'un réservoir tout voisin, établi de telle sorte qu'une source pouvait l'alimenter même durant une sécheresse de trois années. En descendant le rapide ravin qui conduit d'el-Mohraka au Kison, nous trouvâmes, en effet, à 250 pieds au-dessous du plateau supérieur, une source protégée par une voûte où l'on descend par une rampe d'escaliers. L'eau est contenue dans une espèce de réservoir, et la voûte empêche les rayons du soleil de la faire évaporer, même lors d'une sécheresse pareille à celle qui eut lieu au temps d'Achab. Selon nous, on ne saurait douter que ce fût cette source qui fournit l'eau pour le sacrifice. D'ailleurs ce sacrifice sur le Carmel réclamait un endroit où le Kison fût assez rapproché de la montagne pour permettre à Élie de descendre sur ses bords et de voir les prêtres de Baal exécutés en sa présence (versets 40-44).

Une autre raison d'admettre l'identité des lieux, c'est que la mer ne s'apercevait pas depuis l'endroit où se faisait le sacrifice, mais était dérobée à la vue par une petite éminence que l'on pouvait gravir en quelques minutes. En effet, tandis qu'il était à genoux, Élie envoyait son serviteur regarder du côté de la mer, mais le chemin que ce dernier avait à faire ne pouvait être long, puisqu'il dut le répéter à plusieurs reprises (versets 42-44). Toutes ces circonstances conviennent parfaitement à el-Mohraka. Une hauteur voisine située à l'ouest et au nord-ouest intercepte effectivement la vue de la mer; mais elle peut être gravie en quelques minutes et l'on a alors une vue complète de la « grande mer. »

Enfin, le char royal d'Achab était au pied de la montagne. C'est de là que le même soir il devait retourner à Jizréhel, avant même d'avoir été surpris par la pluie, ce qui eût nécessairement embourbé le char dans le sol argileux de la plaine. La distance d'el-Mohraka à Jizréhel est d'environ cinq heures de marche, en comptant trois milles à l'heure. Ainsi Achab a dû faire toute la diligence possible pour faire son voyage dans le temps donné, et tandis qu'el-Mohraka est le point du Carmel le plus rapproché de Jizréhel, cela eût été impossible pour tout autre endroit de la montagne plus éloigné.

Pendant que nous sommes à el-Mohraka, nous pouvons nous représenter les tribus d'Israël arrivant des collines de Galilée et de Samarie, ou de la plaine de Zabulon et d'Issachar, pour choisir qui elles voulaient servir, de Jéhovah ou de Baal. Nous pouvons nous représenter Élie se tenant en face d'Achab, entouré des grands du peuple et défendant l'honneur et le culte du seul vrai Dieu. Nous pouvons le voir également, après l'exécution des prêtres de Baal, prosterné, implorant le retour de la pluie. Nous pouvons nous représenter enfin Achab fuyant sur son char entre le lieu du sacrifice et la résidence royale.

Descendant ensuite au-dessous de l'ancien réservoir et tournant à droite pour gagner la plate-forme inférieure de la montagne, nous passons auprès d'un village moderne en ruines, connu sous le nom d'el-Mansourah, et indiqué par les moines du couvent du Carmel comme le lieu du sacrifice; mais cet endroit ne répond pas à un certain nombre des conditions réclamées par l'Écriture, et que nous avons énumérées plus haut. Aussi sommes-nous forcé de rejeter cette tradition. Nous dirigeant ensuite vers le pied est de la montagne, en descendant toujours, nous passons auprès d'une colline couverte

de ruines, nommée Tel-Kaimoun, évidemment l'ancien emplacement de Jokneham, l'une des trente et une villes royales de Canaan (Josué, XII, 22), dont la position sur les confins sud-ouest de Zabulon est si clairement indiquée (Josué, XIX, 11). Cette ville, d'après Josué, XXI, 34, était assignée aux Lévites. Ici la route se partage dans trois directions. L'un de ces chemins suit le bord de la plaine d'Esdralon vers le sud-est. Le second court vers le sud et figure l'ancienne grand'route d'Akka à Diospolis (Ludd). Le troisième enfin conduit à la côte en longeant les flancs méridionaux du Carmel. C'est ce dernier que nous prenons, dans le but de visiter les ruines de Dor et de Césarée, trop remarquables pour être laissées de côté.

La contrée que ce chemin nous fait traverser offre un contraste frappant avec les parties magnifiques du Carmel que nous venons de quitter. Cette montagne se dresse à notre droite comme une tour gigantesque, couverte, il est vrai, de verts buissons, mais les collines inférieures au sud du Carmel n'offrent aux regards qu'un océan désolé de pentes dénudées, teintes en vert par le gazon qui les recouvre en partie, et du milieu desquelles sortent à peine un ou deux villages, aussi loin que la vue peut s'étendre. Cependant ces collines ont toutes été autrefois cultivées en terrasses, dont les traces sont encore visibles.

Bientôt nous arrivons à une belle plaine bornée par le Carmel et d'autres collines. C'est là que se trouve le grand village de Iksim, qui se détache du sein d'un bouquet de magnifiques oliviers. Cette plantation débouche, à travers une étroite vallée, sur la plaine de la côte. Nous la traversons obliquement en côtoyant plusieurs villages [1], puis nous nous trouvons aux ruines de Tantoura, que baignent les flots azurés de la Méditerranée.

Ce même rempart naturel de rochers qui donne à Athlit une si grande force, se prolonge également à Tantoura, et opposa sans doute une puissante barrière aux enfants de Manassé qui ne parvinrent pas à réduire sous leur domination la ville royale de Dor (Josué, XI, 2, 12, 13; XVII, 11-13), jusqu'au temps de Salomon, qui en donna le gouvernement à son gendre Abinadab (I Rois, IV, 11 et I Chron., VII, 29). Les ruines sont presque entièrement enterrées sous le sable amoncelé par la mer. Cependant, sur le côté nord d'une petite baie encaissée de rochers et formant autrefois un port, se trouve encore debout un pan d'une tour élevée (Pl. XLIX). L'architecture en appartient au moyen âge, mais sur le roc solide on distingue encore des fondations d'une époque plus reculée. Du côté nord de la tour sont d'épaisses murailles sortant à demi des dunes de sable, qui probablement appartenaient à des constructions destinées à border un autre port de ce côté du promontoire. Sur le terrain à l'entour, gisent également des fûts et des chapiteaux de colonnes, les unes ensevelies sous le sable, les autres renversées au pied des rochers où les baignent les flots de la mer. L'ancienne ville parait avoir été située surtout de ce côté-ci du château ruiné. On retrouve dans le rempart de rochers qui la défendaient du côté de la terre, les carrières d'où furent tirés les matériaux de construction.

Le village de Tantoura est situé à quelques minutes au sud de ces ruines [2], ainsi que l'indique notre dessin. Malheureusement il partage le sort de tant d'autres endroits placés sur la grand'route des voyageurs : ses habitants ont été corrompus par la libéralité mal raisonnée des touristes, ou par d'autres extravagances de leur part. La conséquence en est qu'il faut nous attendre à être assez mal traités, et à être, en outre, fortement imposés par une population bruyante. Nous ne pouvons néanmoins éviter ce passage; mais quand le lendemain matin nous nous trouvons de nouveau en selle, jouissant du spectacle d'un lever de soleil d'Orient sur le silencieux Océan dont il dore les flots, tandis que la vague vient se briser sur les pieds de nos chevaux à mesure que nous traversons la baie calme et unie, nous oublions bien vite nos misères de la nuit et le vacarme du départ.

La course de Tantoura aux ruines de Césarée nous prend deux heures et demie. Nous traversons deux rivières avec des ruines à leur embouchure, et à partir de la dernière nous suivons, durant la dernière demi-heure de notre marche, les arches du grand aqueduc qui autrefois alimentait Césarée, et qui aujourd'hui ne présente plus que des ruines, de même que les autres restes de la brillante cité. — Nous nous trouvons d'abord en face d'un mur rectangulaire, apparemment construit par les Croisés et formant de leur temps l'enceinte de la ville. Cette muraille mesure 540 pas du nord au sud et 350 de l'est à l'ouest [3], et est flanquée de dix tours carrées à son côté est. On peut encore reconnaître trois tours semblables sur les côtés nord et sud, et quatre du côté de la mer. L'espace compris entre ces murs n'est qu'une masse immense de bâtiments désolés, recouverts de ronces et de plantes sauvages d'une végétation si luxuriante par places, que nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour ne pas tomber dans les creux, les voûtes, les citernes qu'elles cachent à la vue (Pl. L). A l'angle nord-ouest de la ville sont les ruines d'une église souterraine. D'autres églises se distinguent encore en différents endroits des ruines, entre autres l'église métropolitaine dont quatre larges pans de murs sortent du milieu des décombres. Cette église a environ 150 pieds de long sur 60 de large, avec une voûte au-dessous de 56 pieds de longueur [4].

Mais les restes les plus importants se trouvent du côté de la mer. Là est un château fort sur un promontoire rocheux, d'une construction des plus imposantes. Sa forme est à peu près carrée, et il mesure 60 pieds sur chaque côté [5]. Il défendait

[1] *Narrative*, I, 333. *Reis, etc.*, I, 247, 248.

[2] Un peu à l'orient de la source voisine du cimetière du village est une voûte sépulcrale avec des niches des deux côtés, destinées à recevoir des sarcophages. *Lady Stanhopes Travels, written by her physician*, I, 242.

[3] Von Prokesch dans *Ritter*, XVI, 605.

[4] A. Keith, D. D. *Evidence of the truth of the Christian religion, etc.*, page 124.

[5] Docteur Barth dans *Ritter*, XVI, 606.

à la fois deux ports au nord et au sud, et était fortifié lui-même par une construction de moindre dimension, placée en avant vers l'ouest à l'extrémité des rochers. C'est probablement sur ce promontoire que se trouvait la tour de Straton, avant qu'Hérode bâtit sur son emplacement la magnifique Césarée. Cependant les rangées de colonnes de granit employées dans les fondations de ce fort démontrent qu'il fut bâti sur les ruines des travaux d'Hérode. Ce qui révèle d'une manière frappante la splendeur de Césarée, c'est la quantité innombrable de larges piliers de marbre et de granit précieux, que baigne maintenant la vague de la mer, ou que le sable a en partie recouverts. Aucune ville de Palestine n'égalait en magnificence cette résidence royale. Ni frais, ni peines n'étaient trop grands pour le royal architecte. La construction du port et du môle fut un triomphe de l'art antique. D'immenses pierres de 50 pieds de long sur 18 de large et 9 de hauteur, furent descendues à la profondeur de 20 brasses, pour former ce fameux môle, dont la largeur, au-dessus du niveau de l'eau, était de 200 pieds. Il était armé de tours pour le défendre. La construction en était si solide, qu'après avoir été fouetté pendant 1800 ans par l'impétueux Océan, il forme encore une ligne de séparation entre les eaux tranquilles et les vagues fougueuses qui, au delà, ne font plus, des deux côtés, que se reposer sur le rivage de la baie; mais au-dessus du niveau de l'eau, toute construction a disparu, et cela plutôt par la violence des hommes et les orages de la guerre que par l'action des flots de l'Océan[1].

Mais les ruines de cette merveilleuse cité ne sont point resserrées dans les limites des remparts actuels. Un espace de non moins d'une heure de tour est couvert de débris et de pierres, qui montrent jusqu'où s'étendaient Césarée et ses faubourgs. Nous trouvâmes là, parmi d'autres restes de sa splendeur passée, trois larges fûts de piliers de superbe granit rouge poli, de forme conique, mesurant à la base 9 pieds de diamètre, et tout auprès un bloc de pierre de même nature et de même travail, qui n'avait pas moins de 34 pieds de long sur 5 de largeur et 4 de hauteur. Près du mur moderne, au sud, et dans l'espace compris entre ce dernier et les restes distinctement reconnaissables de l'ancien mur, sont de larges tertres verts, apparemment le tombeau de quelques-unes des plus belles constructions d'Hérode. Comme ils comprennent un espace oblong du côté est, laissé ouvert du côté de la mer, ces tertres semblent indiquer un grand amphithéâtre, parfaitement placé pour la célébration des fêtes de cette joyeuse ville; mais, de même que les autres restes des ruines, ils servent aujourd'hui aux Arabes qui parcourent cette partie du pays à y faire paitre leurs troupeaux.

Tout en prenant notre déjeuner, assis sur la verte pelouse, nous pouvons nous permettre quelques courtes réminiscences historiques qui compléteront nos impressions sur ces ruines remarquables. Passée sous silence dans l'Ancien Testament, mais mentionnée dans le Nouveau, à propos de Philippe l'Évangéliste (Actes, VIII, 40), de Paul, prisonnier de Félix et de Festus (Actes, XXIV, — XXVI), et de la mort effrayante d'Hérode Agrippa (ib., XII, 21-23), nous voyons Césarée (surnommée souvent « de Palestine » ou aussi « Maritima », pour la distinguer de Césarée de Philippe), devenir la métropole de la Palestine Chrétienne jusqu'à sa conquête par le calife Omar. Prise par les Croisés en 1101, reprise par les Sarrasins, fortifiée par Louis IX en 1251, mais détruite en 1265 par le Sultan Bibars, Césarée est restée en ruines depuis ce temps-là. En effet, les voyageurs des siècles suivants en parlent comme d'une place misérable et inhabitée : elle ne se remit pas de sa chute, et elle n'a conservé aujourd'hui que ses gigantesques ruines et son ancien nom, qui se retrouve dans la forme arabe du mot Kaisariyeh.

La côte entre Kaisariyeh et Yâfa est une longue et triste route, d'un jour et demi de marche, qui ne nous offre que le misérable village de Mukhalid pour nous abriter pendant la nuit. Aussi n'avons-nous aucun regret de l'abandonner pour prendre les chemins plus intéressants qui conduisent à travers les parties centrales du pays; rechargeons donc nos mulets, et, reprenant nos montures, dirigeons-nous vers l'orient, et disons pour quelques jours adieu à la côte.

[1] *Keith*. ib., pag. 147, 148.

LA SAMARIE.

C'est en vain que nous cherchons quelques vestiges de la Via Romana qui conduisait autrefois de Césarée à Légio et à Scythopolis; les ravages du temps et de la guerre ont tout fait disparaître. C'est en vain également que nous demandons un sentier pour nous guider de Kaisariyeh à el-Lejjoun.

Quoique fertile, la plaine qui s'étend devant nous est déserte, et les ruines de Césarée ou de Légio n'ont aucun attrait pour les trafiquants indigènes. Cela explique l'absence d'un chemin de communication. Quel accomplissement de cette parole de l'Éternel : « Le pays est en désolation et les villes sont désertes ; la terre se repose et prend plaisir à ses sabbats!» (Lév., XXVI, 33-35.) Aujourd'hui la belle et riante plaine de Saron a l'aspect d'un désert. Comme autrefois des sources abondantes l'arrosent, mais la main de l'homme n'est plus là pour les utiliser. Une tribu Arabe l'habite seule pendant l'hiver et ajoute encore par ses brigandages à la désolation de quelques pauvres et rares villages, semés à de grandes distances les uns des autres.

Plus peuplées sont les collines dont la chaine commence à deux lieues environ de Césarée. En marchant vers el-Lejjoun, nous rencontrons sur notre route Miamâs et son château en ruines, Sendianeh, Gadarah et Sebarin, toutes pauvres bourgades, mais entourées de champs bien cultivés et de bouquets d'arbres magnifiques. Plus loin et presque sur la crête des collines qui séparent la plaine de Saron de celle de Jizréhel, nous trouvons un misérable hameau, nommé Jaârah, bâti sur l'emplacement et les ruines de quelque ancienne ville. Aussi apercevons-nous ici les traces d'un chemin effacé. Nous les suivons un moment, toujours dans la même direction, et bientôt se déploie à nos pieds, comme une carte immense, la vaste plaine d'Esdraelon avec tous ses champs de bataille. Que de souvenirs accumulés là depuis les temps reculés de Sisera et de Barak, de Saül et des Philistins, puis de Josias et de Pharaon-Nécho (Juges, V ; I Sam., XXIX, XXXI ; II Rois, XXIII, 29; II Chron., XXXV, 20-25); jusqu'aux faits d'armes de Saladin et des Croisés, enfin jusqu'à Napoléon et la bataille du Thabor!

Pour redescendre de la hauteur dans la plaine nous suivons le cours d'un ruisseau, affluent du Nahr-el-Mokâta (l'ancien Kison), et nous nous arrêtons aux ruines de Légio, dont le nom primitif se retrouve encore dans la forme el-Lejjoun. On croit pouvoir identifier cet endroit avec l'ancienne Megiddo, place forte qui formait avec Taanach au sud-est et Jokneám au nord-ouest, autres villes retrouvées dans Tel-Taanik et Tel-Kaimoun, un formidable boulevard de cette partie du pays. (I Rois, IV, 12.) Le véritable emplacement de Megiddo était sur un large Tel, nommé Tel-Metzellim, situé à une demi-lieue au nord-ouest des ruines. Celles d'el-Lejjoun sont partagées par le ruisseau dont nous avons parlé, en deux moitiés que relie un vieux pont. Du sud du torrent on aperçoit les débris d'un vaste khan, autrefois station des caravanes allant de Damas en Égypte. Deux ou trois pauvres familles s'y abritent aujourd'hui, cultivant le sol entre les blocs de marbre et de granit qui le couvrent. Le soc de la charrue laboure la terre à la place qu'occupaient jadis de splendides constructions. Le blé pousse ses tiges entre les interstices d'innombrables petits cubes de marbre, restes de pavés en mosaïque, et parmi les fragments de colonnes et de pierres taillées.

Il y a une grande journée de marche des ruines de Césarée à Jenin, mais elle est inévitable, car le khan ruiné d'el-Lejjoun manque absolument du confort indispensable pour passer la nuit. Si nous ne pouvons espérer de trouver à Jenin un hôtel bien tenu, nous y aurons du moins un abri contre les intempéries de l'air et un marché où nous pourrons nous approvisionner.

Jenin est identique à l'En-Gannim de la tribu d'Issachar. (Jos., XIX, 21 ; XXI, 29.) Son nom hébreu, « Fontaine des Jardins [1] », est encore aujourd'hui parfaitement justifié. Jenin renferme encore une source abondante, qui, après avoir fourni aux besoins des habitants, va se répandre au moyen d'un aqueduc dans les jardins autour de la ville. Ici les arbres fruitiers abondent : la verdure foncée et luisante de l'oranger contraste agréablement avec la teinte pâle de l'olivier, ou le vert clair et vif du grenadier. Le dattier y balance ses touffes gracieuses au souffle rafraîchissant de la brise du soir. Ce qui rehausse

[1] Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 345.

encore le charme de ces ombrages, c'est le contraste de la plaine environnante. Le sol en est d'une extrême fertilité, mais le soleil y darde en plein ses rayons, et l'œil y cherche en vain quelque arbre qui puisse protéger le voyageur contre les ardeurs du jour. Quant à Jenin, tant que le soleil est haut sur l'horizon, la ville n'offre rien de remarquable; au contraire, la teinte particulière à ces lieux, le jaune grisâtre des maisons, des montagnes, des terrains labourés ou incultes, est loin de leur donner un aspect attrayant; mais, à mesure que le soleil s'abaisse derrière le Carmel, le paysage s'illumine de couleurs si variées et si riches, que ni plume ni pinceau ne sauraient les rendre. Que vous regardiez au premier comme à l'arrière-plan, montagne, plaine, ville, jardins, tout semble baigné dans un océan de feu, dont les tons sont encore renforcés par le contraste des ombres nettement découpées en taches d'un bleu pâle (Pl. LI.)

Au sortir de Jenin nous nous dirigeons vers les ruines de Samarie, l'ancienne capitale d'Israël. Pour faire ce trajet d'une journée, deux chemins s'offrent à nous: l'un traverse la plaine, longe les rochers de Sanour, puis coupe la chaîne de montagnes au nord de Samarie en suivant les villages de Jeba, Fendekoumiyeh et Burka; l'autre nous conduirait plus à l'ouest, à Birkin d'abord, puis, laissant Kefr-Koud à quelque distance à droite, nous introduirait dans une vallée où les traces d'une ancienne route pavée indiquent la grande voie de communication entre Samarie et la plaine de Jizréhel. La découverte récente d'un site biblique [1] non loin de là décide de notre choix en faveur de cette dernière. Nous voulons parler de l'emplacement de la ville de Dothaïm. Eusèbe et Jérôme en fixent la position à douze milles romains au nord de Samarie. Or ce chiffre s'accorde parfaitement avec celui de notre itinéraire; de plus, le nom de Dothan ou Dothaïm s'est entièrement conservé dans celui de Tel-Dothan, par lequel on désigne un Tel situé à gauche de notre route auprès des arches d'un ancien aqueduc. Ainsi le chemin qui nous mènera de Dothan à Sichem sera exactement celui que prirent les fils de Jacob avec leurs troupeaux, et que prit à son tour l'infortuné Joseph quand il vint les trouver (Genèse, XXXVIII). Dothan est encore mentionné dans les Apocryphes (Judith, IV, 6; VII, 3; VIII, 3, etc.), où il est mis en rapport avec Béthulie. Il est évident que cette dernière ville était au sud et dans le voisinage de Dothan; or, comme dans tous le pays d'alentour il n'y a que le château ruiné de Sanour qui corresponde à la ville forte de Béthulie, nous croyons pouvoir identifier les deux endroits [2]. Les Croisés, assez peu versés d'ailleurs dans la géographie biblique, ont tenu Safed pour l'ancienne Béthulie et le khân Jub Yoûsoûf pour Dothan, et cette tradition s'est conservée assez longtemps chez les voyageurs des derniers siècles.

A mesure que nous approchons du but de notre voyage, plusieurs villages, les uns rapprochés, les autres éloignés, attirent notre attention. Enfin à une lieue au sud de Sileh, notre chemin, jusque-là toujours gravissant, atteint son point le plus élevé. Là le massif de montagnes, du sein desquelles s'élève la « colline de Semer » se déploie devant nous en un magnifique panorama (I Rois, XVI, 24). Beaucoup de voyageurs ont parlé de cette vue avec admiration; elle a cependant été parfois trop vantée par ceux qui, arrivant de la Judée rocailleuse, n'étaient pas accoutumés à voir des collines boisées. Pour nous, qui venons de quitter les vallées ombreuses d'Asser et de Nephtali, nous ressentons moins vivement cette impression. Il faut convenir, en effet, que les maigres oliviers qui se traînent sur le versant de ces coteaux, contrastent tristement avec la riche végétation de la Galilée.

Et que dirons-nous de la célèbre capitale du royaume d'Israël? Détruite par Salmanéser, roi des Assyriens (II Rois, XVII), elle fut rebâtie par Gabinius, gouverneur romain, et embellie par Hérode le Grand, qui la releva de sa décadence au point d'en faire de nouveau une reine parmi les villes: c'est lui qui la décora du nom de Sébaste, en l'honneur de son suzerain, César Auguste. Ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui de Sebustiyêh; car c'est ainsi que s'appelle la misérable bourgade qui sort encore des ruines de Sébaste, et de la Samarie qui lui succéda au temps de la Palestine Chrétienne. Au sommet de la colline, une rangée de colonnes présente encore une soixantaine de fûts demeurés debout, sans compter un bien plus grand nombre qui sont renversés. D'autres rangées moins bien garnies se trouvent sur le versant nord-est de la colline. On a cru reconnaître dans ce même endroit les fondations du temple élevé par Hérode en l'honneur d'Auguste. L'édifice le mieux conservé est l'église dédiée à saint Jean-Baptiste. Selon une tradition, tout à fait contraire à l'histoire, elle renfermerait la tête du « plus grand des prophètes ». Les Musulmans ont converti en mosquée les restes de cette église et gardent à ce sanctuaire une certaine vénération. Ici, comme partout ailleurs dans la Palestine, c'est un bakschisch qui en ouvre la porte.

Il est impossible de s'arrêter sur la colline de Samarie sans se représenter vivement la détresse que doivent avoir éprouvée ses habitants, lorsque Benhadad, à la tête de sa redoutable armée, conduite par trente-deux princes, était campé sur les hauteurs environnantes (I Rois, XX). Ces hauteurs dominent entièrement la ville, si bien qu'aujourd'hui la force d'une place située dans les conditions de Sebustiyêh serait absolument nulle. Les Syriens devaient voir tout ce qui se passait dans la ville assiégée. On s'étonne même que, voyant la famine et la détresse des habitants, ils aient retardé de livrer l'assaut, jusqu'au moment où l'Éternel vint délivrer Samarie d'une manière miraculeuse (II Rois, VI et VII).

On ne saurait davantage visiter la colline de Samarie sans être frappé de l'accomplissement terrible des jugements prononcés par les prophètes, au nom de Jéhovah, contre la ville idolâtre, contre « la couronne de fierté d'Ephraïm, la « noblesse de sa gloire. » (Es., XXVIII, 1-3.) La « désolation » de Samarie est complète (Osée, XIII, 16). En parcourant les

[1] *Narrative, etc.*, I, 384. *Reis door, etc.*, I, 270.

[2] Cette opinion a été confirmée par M. Stewart, *The tent and the Khân*, p. 420.

terrasses construites sur les flancs de la colline, nous remarquons qu'elles sont supportées par des débris de colonnes et de pierres taillées, et de quelque côté que nous descendions vers la vallée, partout notre pied heurte quelque pierre détachée de l'ancienne cité, et roulée jusque-là, suivant la parole du prophète (Michée, I, 6).

Les villages de Sébustiyèh et de Nakoûra, situés au sud-est, en face de Samarie, ne nous encouragent pas à y faire une halte. Les habitants, comme du reste la plupart de ceux des montagnes de Nablous, sont d'un caractère sombre et méchant: aussi nous sommes pressés d'atteindre Nablous elle-même. De la fontaine qui coule au pied de Nakoûra, nous jetons un dernier regard d'adieu à « cette fleur tombée » (Es., XXVIII, 3). Cette colline de Samarie a toujours quelque chose de frappant, de quelque côté qu'on l'aborde; mais de ce côté-ci le paysage se complète d'un bouquet d'oliviers, plantés à la base du coteau, et dont les ombres projetées par les rayons d'un soleil couchant, enveloppent la vallée d'un clair-obscur mystérieux (Pl. LII).

De Sébustiyèh à Nablous il faut environ deux bonnes heures de marche, mais c'est une délicieuse promenade. Un peu au delà de la fontaine de Nakoûra, la vallée se rétrécit, et nous nous trouvons côtoyant un ruisseau qui, descendant de Nablous, roule ses ondes à notre rencontre. Ce torrent répand dans la contrée une fertilité extraordinaire, et se grossit encore de plusieurs sources qui jaillissent du pied des montagnes. L'olivier prend ici des proportions inconnues dans le reste de la Palestine. D'autres arbres y poussent avec une égale force de végétation, en sorte que la vallée se transforme en un vaste verger, où la fraîcheur de l'eau et de l'ombrage fait rêver du Paradis (Pl. LIII). D'innombrables oiseaux, attirés par le charme de ces lieux enchanteurs, ajoutent encore par leurs chants aux jouissances du voyageur, surtout aux abords de Nablous, où le massif d'arbres fruitiers est plus épais et où le rossignol se tient de préférence.

Notre dessin de la ville peut tenir lieu de description (Pl. LIV). La vue est prise du pied du mont Ébal, dont la forme et l'aspect sont à peu près les mêmes que ceux du mont Gerizim; seulement le ravin qui de ce dernier descend vers la ville, et qui se trouve dans le milieu de notre dessin, est mieux garni d'oliviers que les autres parties de la montagne, et surtout que les flancs rocheux du mont Ébal. Nablous est si bien entourée de ses brillants jardins, que les maisons en sont cachées à la vue jusqu'à ce que l'on s'en approche. Les voyageurs dressent ordinairement leurs tentes près de la porte occidentale de la ville. Ils trouvent en hiver un gîte assez confortable chez l'un des habitants chrétiens; mais ce qui rend peu agréable le séjour dans la ville même, ce sont les injures auxquelles, de nos jours encore, on est exposé de la part de la population Musulmane. Aussi, à l'exception d'une belle porte gothique, artistement sculptée, que l'on remarque à l'entrée d'une ancienne église, dès longtemps convertie en mosquée, Nablous ne nous offre rien d'attrayant. Les rues y sont moins généralement voûtées qu'ailleurs en Palestine et assez larges. Les maisons sont vastes et solidement construites. La population paraît active et industrieuse. Le chiffre peut en être évalué à 8 ou 10,000 âmes. Outre les Musulmans, on compte environ 400 Chrétiens grecs, 150 Juifs, autant de Samaritains et 50 Protestants. Les voyageurs vont d'ordinaire visiter la synagogue des Samaritains, derniers restes de cette secte singulière. Ce n'est pas autre chose qu'une chambre dans la maison du prêtre; mais leurs manuscrits du Pentateuque en caractères samaritains, hébreux et arabes, et entre autres le grand rouleau de parchemin [1], qu'ils prétendent avoir été écrit par Abihu, fils de Phinéhas, méritent d'être examinés. Une autre curiosité digne d'intérêt est bien aussi le vieux prêtre, père du prêtre actuel, avec sa magnifique barbe chenue et son air de gravité patriarcale.

Sous la conduite de l'un des Samaritains, nous nous mettons en devoir de gravir le Gerizim, haut de 800 pieds au-dessus de Nablous et de 2,400 au-dessus du niveau de la mer. Un bon sentier conduit au sommet par le ravin boisé dont nous avons parlé. Arrivé là on se trouve sur un large plateau ondulé et tout entier incliné vers l'ouest. Une grande partie de ce plateau est cultivée. A l'extrémité septentrionale se dresse une sorte de mamelon qui forme le point culminant de la montagne. Un peu à droite de ce mamelon, sont les fondements d'une antique construction de dimensions colossales. Les Samaritains désignent ces restes sous le nom d'el-Kâlah, « le château fort, » et le docteur Robinson y voit les ruines d'une forteresse que l'empereur Justinien aurait fait bâtir [2]. A l'angle nord-est de ces fondements, les Musulmans ont élevé un Wely en l'honneur d'un saint nommé Schekh Ghanim. Un peu plus au sud est le lieu sacré des Samaritains, le « kibleh, » vers lequel ils se tournent pour prier. C'est un large rocher uni, entouré de restes de murailles, probablement celles du temple des Samaritains. Une citerne est creusée tout auprès à l'ouest. Les Samaritains prétendent que c'est sur ce rocher qu'Abraham reçut l'ordre d'immoler son fils. Ils n'y marchent jamais que pieds nus, de crainte de profaner la sainteté de ce lieu. C'est dans le voisinage de ce même endroit qu'ils offrent annuellement en sacrifice leur agneau pascal, et célèbrent les fêtes de la Pentecôte, des Tabernacles et de l'Expiation. Un peu au sud-ouest du « kibleh » sont les ruines d'un lieu nommé Louz, le même sans doute que Luz ou Luza, placé par Eusèbe et Jérôme à trois milles romains de Néapolis, mais qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Luz, qui fut plus tard appelée Béthel. (Gen., XXVIII, 19.)

Il va sans dire que la vue dont on jouit de ce point culminant de toute la contrée ne peut être qu'étendue et grandiose. Cependant le mont Ébal, dont la croupe est plus large et plus élevée de quelques pieds que le sommet du Gerizim, intercepte la vue au nord, et les montagnes voisines d'Akrabeh, à l'est, empêchent de plonger dans la belle vallée du Jourdain.

[1] *Narrative*, II, 297. *Reis, etc.*, II, 263. — Robinson *Lat. B. R.*, p. 130.

[2] *Bibl. Res.*, III, 99, etc.

En reprenant le chemin de Nablous, nous l'avons à nos pieds parfaitement étalée. Le moment est bien choisi pour nous remettre en mémoire les points saillants de son histoire. Attiré par cette ravissante position et ces délicieux ombrages, Abraham planta sa tente à Sichem. La possession de « ce pays-là » lui fut promise par l'Éternel, à lui et « à sa postérité » (Gen., XII, 6). Jacob, à son tour, ne sut pas résister à l'attrait de cette belle vallée, quand il vint camper devant la ville, à son retour de Padan-Aram. On sait que cette circonstance donna lieu au massacre terrible d'une partie des habitants (Gen., XXXIII, 18-20; XXXIV-XXXV, 2-4). Au temps de la république Juive, Sichem figure comme ville de refuge de la montagne d'Éphraïm (Jos., XX, 7; XXI, 21). C'est là qu'à la fin de sa vie Josué rassembla Israël, pour renouveler et confirmer l'alliance du peuple avec Jéhovah (Jos., XXIV, 1, 25). Le chapitre neuvième du Livre des Juges nous retrace les sanglantes annales de Sichem, à la suite de l'élection au trône d'Abimélec. C'est sans doute non loin de l'endroit du Gerizim, d'où nous contemplons la ville, que se tenait Jotham quand il racontait aux habitants sa parabole prophétique. Durant plusieurs siècles Sichem continua à être vénérée comme le sanctuaire destiné au sacre des chefs du peuple. Roboam s'y rendit pour recevoir la couronne de son père Salomon; mais l'Éternel lui aliéna le cœur de la plus grande partie d'Israël, qui se sépara alors de Juda, et choisit pour roi Jéroboam, fils de Nébat. Ce dernier rebâtit Sichem et en fit sa résidence (I Rois, XII, 1-23). Josèphe nous apprend que cette ville, au retour de la captivité de Babylone, devint le centre du culte Samaritain. Nous la retrouvons telle, en effet, dans l'Évangile selon saint Jean, chap. IV. Le grand prêtre Jean Hyrcan détruisit et la ville et le superbe temple des Samaritains sur le Gerizim. Plus tard Vespasien releva Sichem et lui donna le nom de Neapolis[1], qui s'est conservé jusqu'à nos jours sous la forme arabe « Nablous ». Il est évident cependant que la ville actuelle n'est pas exactement sur l'emplacement de Sichem. En effet, Jacob, en revenant de Padan-Aram, campa en vue de la ville. Il acheta des enfants d'Hémor une portion du champ où il avait dressé sa tente (Gen., XXXIII, 18, 19), et y creusa un puits, reconnu aujourd'hui encore universellement pour être le puits de Jacob (saint Jean, IV, 5, 6, 12). Or depuis le champ dans lequel se trouve ce puits on n'aperçoit pas la ville actuelle. Elle est à une demi-lieue de distance, cachée par un pli de terrain au pied du Gerizim. Il paraît donc que l'ancienne Sichem était située plus à l'est de Nablous, dans un endroit où la nature rocailleuse du sol semble indiquer des traces de fondations. Eusèbe et Jérôme confirment d'ailleurs cette supposition par leur témoignage.

Si, d'un côté, les monts Ébal et Gerizim, sur lesquels furent prononcées les malédictions et les bénédictions (Deut., XI, 29; XXVII, 12, 13; Jos., VIII, 33), la riante vallée, la ville, les forêts qui l'entourent, nous présentent tous les grands traits dont nous avons besoin pour comprendre les récits bibliques, d'un autre côté, le voyageur sera bien désappointé s'il demande davantage. S'imagine-t-il, par exemple, que sa visite au puits de Jacob lui laissera de touchantes impressions, et lui fera mieux comprendre toute la profondeur des paroles de Jésus-Christ dans son entretien avec la Samaritaine, il est sûr de ne pas rencontrer ce qu'il cherche. Nous en avons fait nous-même l'expérience[2], et nous avons vu d'autres voyageurs, visitant le puits de Jacob (aujourd'hui un simple trou d'un pied et demi de diamètre), s'entre-regarder avec l'expression du plus complet désappointement. Ils ne pouvaient se figurer que ce fût là la célèbre fontaine. Cette expérience est dure pour le voyageur, mais elle nous rend plus saisissante cette vérité : que la prière et son exaucement sont, suivant la parole de Jésus-Christ, parfaitement indépendants des lieux (saint Jean, IV, 21-24).

Une grande route, de douze lieues de longueur, conduit de Nablous à Jérusalem. Elle n'est point remarquable par les beautés de la nature, mais elle offre un grand intérêt au point de vue biblique. De tout temps ce fut la grande voie de communication entre la Judée et la partie centrale ou septentrionale du pays. L'ancienne Silo, où fut déposé le tabernacle (Jug., XXI, 19; I Sam., I, 15, etc., IV; Ps. LXXVIII, 59, 61, 67; Jér., VII, 12, 14; XXVI, 6), et la ville voisine de Libona se trouvent sur cette route. La première n'est qu'une petite éminence couverte de ruines. Le nom de Seiloûn et la position parfaitement en harmonie avec la description donnée (Jug., XXI, 19), sont les seuls caractères auxquels on puisse constater l'identité des lieux[3]. Sur une hauteur, située à une lieue à l'ouest du chemin, on aperçoit Guilgal, aujourd'hui Jiljilia, où Josué dressa son camp après la conquête d'Aï (Jos., IX, 6; X, 6-8, 15). Il ne faut pas le confondre avec un autre Guilgal dans la plaine de Jéricho. Plus au sud, à quatre lieues de Seiloûn et à huit de Nablous, un misérable hameau, appelé Beitin, nous montre par son nom, sa position et quelques ruines, qu'il faut y chercher l'emplacement de la fameuse Béthel, consacrée à l'Éternel par Jacob (Gen., XXVIII, 10-12) et à Baal par Jéroboam, fils de Nébat (I Rois, XII, 29-33), en vue même du temple de Jérusalem, qui devait s'apercevoir des hauteurs de Béthel[4]. Quant à Aï ou Hai, dont la position à l'est de Béthel est si clairement indiquée, mais qui est dérobée à la vue par une élévation, et voisine d'un ravin profond au nord (Gen., XII, 8; XIII, 3-4; Jos., VIII, 11-13), nous croyons l'avoir retrouvée sur un Tel[5], parfaitement dans les conditions exigées, nommé Tel-el-Hajar, « la colline des pierres ». Ce nom rappelle la prophétie prononcée contre cette ville (Jos., VIII, 28). Les villes de Beeroth, aujourd'hui le village de Bireh, Micmas, Guibha, Ramah, Gabaon, Mitspah, représentées par les bourgades de Mukhmas, Geba, er-Ram, el-Jib et Naby-Samwil, se trouvaient toutes dans le voisinage, à droite et à gauche de la route. Tous ces sites mériteraient d'être visités, mais le chemin que nous nous sommes tracé ne suit pas cette direction. Nous dé-

[1] Winer *Biblisches Real Wörterbuch*, 1848 art. *Sichem*.

[2] *Narrative*, I, 393-409. *Reis, etc.*, I, 292, etc.

[3] *Narrative*, II, 283. *Reis, etc.*, II, 253.

[4] Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 229, 230. *Narrative*, II, 288. *Reis, etc.*, II, 256.

[5] *Narrative*, II, p 278, etc *Reis, etc.*, II, 250.

sirons traverser la partie sud-ouest des montagnes d'Éphraïm, pour nous rendre de Nablous à Yâfa, et monter de là à la ville sainte.

On visite rarement les montagnes situées entre Nablous et la plaine de Saron. Deux grandes routes les traversent. L'une longe les flancs du Gérizim, passe par Kuriët-Jit, l'ancienne Gitta, Kuriët-Hajja, Fundouk, Azzoûn et Hableh, et touche la plaine à Jiljilia (évidemment encore une autre Guilgal). L'autre passe plus au sud, en suivant le versant sud des monts Gerizim et Sleiman. Elle touche plusieurs villages, entre autres Hawara, Jemain, Deir-Istia, Kerawa et Mejdel. Ce dernier est assis au pied des montagnes qui s'abaissent doucement en cet endroit. De larges et profondes vallées parallèles descendent vers la plaine des hauteurs centrales, non loin de la grande route de Nablous à Jérusalem. Les torrents auxquels elles servent de lit en hiver se jettent dans la rivière el-Aujeh. Insignifiant en lui-même, tant qu'il n'est alimenté que par la source du Râs-el-Aïn, ce ruisseau devient considérable par le tribut que lui apportent ces eaux. Son cours est rapide, mais de peu d'étendue, car, à trois lieues seulement de la source et du château de Râs-el-Aïn, le Nahr-el-Aujeh se jette dans la mer.

Malgré l'absence presque complète de culture, la plaine de Saron a gardé son ancienne fertilité. Les jardins de Yâfa en sont une preuve. Lorsqu'on approche de la ville, en venant de Mejdel, on est ravi de la verdure admirable qui borde le chemin durant près d'une lieue. Les fruits de Yâfa, ses oranges surtout, ont acquis une réputation méritée.

Enfin nous touchons au terme de notre route, et nous nous installons dans l'un des couvents, grec ou latin, de la ville qui a remplacé l'ancienne Joppe.

JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS.

Que l'on fasse dériver l'ancien nom de Yâfa, Japho (Josué, XIX, 46; II Chron., II, 16) de l'hébreu « Japheh » (belle)[1], ou que son nom plus moderne de Joppe (en phénicien « hauteur ») lui soit venu, comme le prétend Pline[2], de sa position élevée, toujours est-il que ces deux appellations lui conviennent parfaitement. Conduisez au matin le voyageur sur le bord de la mer au nord de la ville (Pl. LV), il sera frappé à la fois et de la beauté du spectacle et du site de Yâfa. La ville se réfléchit en ombres azurées dans le miroir calme de la baie, et ses tons plus doux contrastent singulièrement avec la couleur du sable aride de la plage. Ses maisons semblent collées aux flancs du Tel (haut de 190 pieds) qui supporte cette masse compacte de constructions. De magnifiques jardins aux environs rehaussent encore la beauté de Yâfa. Le dattier y balance son gracieux panache au souffle rafraîchissant des brises de mer; le figuier abrite de son ombre quelque source limpide, et partout les fruits les plus appétissants sortent de dessous l'épais feuillage. Au sud de la ville ces jardins s'entremêlent de champs cultivés, d'où l'on aperçoit encore Yâfa, assise sur sa colline. C'est de là qu'est prise notre vue (Pl. LVI).

La Bible nous représente Japho, au temps de Salomon, comme servant de port à Jérusalem. C'est là qu'Hiram, roi de Tyr, envoyait par mer le bois destiné à la construction du temple (I Rois, V, 9; II Chron., II, 16). C'est là encore qu'au retour de l'exil on amenait les cèdres du Liban pour la réédification du sanctuaire (Esdras, III, 9). Enfin c'est au port de Japho que le prophète Jonas s'embarqua « pour fuir de devant la face de l'Éternel » (Jonas, I, 3). Sous les Maccabées la ville fut, à diverses reprises, livrée au pillage par Jonathan, Simon et Jude (I Macc., X, 74, etc.; XIV, 5, 35; II Macc., XII, 3-7). Nous ajouterons encore deux faits mentionnés (Actes, IX, 36-43; XI, 5): la résurrection de la pieuse Dorcas et le séjour de l'apôtre Pierre chez Simon le corroyeur. Sans doute la maison qu'on nous montre au bord de la mer comme l'habitation de Simon, est une invention intéressée. Nous pouvons cependant nous représenter fort bien la demeure de saint Pierre. Le toit sur lequel lui apparut la céleste vision était probablement analogue aux toits plats que nous rencontrons le long de la mer, et qui appartiennent à des maisons de construction très-ordinaire du reste.

Joppe fut détruite par Cestius, général de Vespasien, puis par Vespasien lui-même. Son port devint alors l'asile de pirates Juifs. A l'époque des Croisades il figure comme débarcadère de pèlerins, exactement de même que Yâfa aujourd'hui. Saladin la conquit en 1188. Enfin Napoléon ajouta en 1799 une dernière page sanglante à son histoire.

De nos jours Yâfa prend un rapide accroissement. Un commerce aggrandi chaque année la relève de sa longue décadence. Le blé et le coton sont ses principaux articles d'exportation. L'importation de denrées et l'établissement de manufactures sont nécessités par les besoins de Jérusalem et de ses nombreux résidents Européens. Comme dans toutes les villes où le commerce prospère, la population augmente rapidement, par suite de l'attrait que la fortune exerce sur les étrangers[3].

On emploie ordinairement une journée et demie de voyage pour franchir les douze ou treize lieues qui séparent Yâfa de Jérusalem. Ludd ou Ramleh servent alors de station intermédiaire, suivant la route que l'on veut prendre pour monter à la ville sainte. On s'y rend, en effet, soit en partant de Ludd par Jimzu (l'ancienne Gimzo), les deux Beth-Horon (aujourd'hui Beit-Oûr) et el-Jib (Gibeon), soit en partant de Ramleh par Amwas (Emmaüs, Nicopolis), et Kuriët-el-Enab (Kirjath-Jearim). La première de ces routes est ordinairement celle des caravanes de chameaux; la seconde, je ne sais trop pourquoi, celle des voyageurs. La première cependant n'est ni plus pénible, ni plus longue, et a l'avantage de présenter le plus beau point de vue des abords de Jérusalem (à peu près celui que représente la Pl. LIX). La préférence donnée à la seconde n'est peut-être qu'un caprice de l'habitude. Toutefois il faut convenir qu'en hiver Ramleh offre un meilleur gite dans ses couvents latin et arménien. Nous y passerons la nuit, mais non sans avoir auparavant visité Ludd. Ce Lod de (I Chron., VIII, 12; Esdr., II, 33; Néhémie, XI, 35), plus tard (Actes, IX, 32-38), le Lydda où Pierre guérit Énée le paralytique, nous attire, outre l'intérêt

[1] Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 241.

[2] *Ritter*, XVI, 574.

[3] Il n'est pas possible de donner au juste le chiffre de la population. En 1852 nous en entendîmes évaluer le total à 7,500 âmes. M. Lynch, en 1848, parle de 13,000 et M. Poole, en 1855, de 25,000 habitants. (Journal *of the R. Geog. soc. London*, 1856. vol. XXVI, p. 55.)

biblique attaché à son nom, par sa belle église de Saint-Georges, dont on attribue la construction à Justinien (Pl. LVII)[1]. Une tradition fait de Lydda (Diospolis) le lieu de naissance du martyr, et de cette église l'emplacement de son tombeau. Malheureusement la mémoire du fameux patron des Croisés est en si grande vénération, qu'on nous montre son tombeau en plusieurs endroits. Par une anomalie singulière, mais fréquente en Palestine, les Musulmans honorent également le saint el-Khoudr, et ont converti en mosquée l'église ruinée.

Les riches vergers d'oliviers, de figuiers, de caroubiers, de dattiers, etc., qui entourent Ludd et Ramleh, donnent une idée de ce que pourrait devenir la Palestine avec une population active et laborieuse, et un sage gouvernement.

Quoique Ramleh ait eu une assez grande importance au temps des Croisés, son origine semble cependant relativement moderne. Robinson pense, avec Abulfeda, qu'elle fut fondée par Soliman, fils du Calife Abd-el-Melek, au commencement du huitième siècle[2]. La tradition, en concurrence avec le village de Naby Samwil, fait de Ramleh l'Arimathée de l'Évangile (Matt., XXVII, 57), et le couvent latin prétend être sur l'emplacement de la maison de Nicodème.

Ramleh était autrefois une station sur la grande route de Damas en Égypte. On aperçoit à dix minutes à l'ouest de la ville, les restes d'un vaste khân, et du milieu de ces décombres s'élève, avec les ruines d'une église, chef-d'œuvre de construction de l'époque des Templiers[3], une tour du haut de laquelle on jouit d'une vue aussi remarquable qu'étendue.

Jamais, dans notre voyage, un départ matinal ne fut aussi nécessaire que celui de Ramleh pour nous rendre à Jérusalem. Le chemin est long et ardu, la chaleur accablante entre les rochers du Wady-Aly, que nous atteignons au delà d'Amwâs, et que nous ne quittons qu'à son débouché près de Kuriët-el-Enâb. Ici nous sommes obligé, pour franchir une étroite vallée qui coupe notre chemin, de redescendre une partie de la hauteur si laborieusement atteinte. Il faut être soutenu par la pensée que l'on contemplera le soir la ville, théâtre de tant de glorieux actes de l'amour de l'Éternel, pour n'être pas découragé par toute une suite de semblables déceptions. Enfin, au moment où le voyageur commence à sentir l'accablement de la fatigue, tout à coup il voit se dresser devant lui, à une demi-lieue de distance seulement, les hautes murailles de Jérusalem.

L'instant où, pour la première fois de sa vie, on se trouve en présence de Jérusalem, est certainement solennel. Impossible de rendre les impressions de ce moment! La montagne des Oliviers, la place où probablement était le Golgotha, la grande mosquée sur l'emplacement du temple, les minarets, les dômes surmontés de leurs croissants, les murs sombres, les maisons et les cafés modernes en dehors de la porte de Yâfa, par laquelle nous allons entrer, tout cela nous écrase sous le poids des impressions les plus diverses. L'antique gloire de Sion, ses priviléges exceptionnels, sa destruction sans exemple, sa désolation complète, sa profanation d'aujourd'hui, tous ces souvenirs, toutes ces saisissantes réalités nous émeuvent profondément. Partagé entre la joie et les larmes, la gratitude et la prière, nous sommes comme étourdi par ce spectacle à la fois si grandiose et si varié.

Mais bientôt une plus prosaïque réalité vient remplacer une partie de nos émotions. En passant la porte de la ville, un douanier turc nous arrête pour nous demander « bakschisch, » afin de nous épargner la visite de nos bagages. Puis nous voilà au milieu des rues, qui fourmillent de passants de toutes couleurs et de toute nation. Cet aspect n'est rien moins que solennel; aussi avons-nous hâte d'arriver à notre hôtel, ou aux chambres garnies qu'un ami nous a peut-être retenues d'avance. Des chambres garnies à Jérusalem! Nous avons peine à nous faire à cette idée. C'est cependant une heureuse rencontre, car nulle part ailleurs en Palestine on ne trouverait le même degré de confort et les mêmes facilités. C'est décidément la ville aux allures et à l'aspect les plus européens.

Qu'il soit court ou long, tout séjour à Jérusalem se compose nécessairement d'une suite de visites aux endroits marqués par quelque souvenir historique ou biblique, soit dans la ville, soit aux environs. Nos lecteurs voudront bien nous accompagner dans quelques-unes de nos excursions; mais qu'ils n'exigent pas l'impossible, c'est-à-dire que nous leur montrions du doigt et avec pleine certitude les lieux sacrés qu'ils aimeraient connaître. L'histoire mentionne dix-huit conquêtes et autant de destructions, totales ou partielles, de Jérusalem. La ville actuelle est la dix-neuvième[4]! Un grand nombre de voyageurs ont rendu témoignage de l'accomplissement littéral des prophéties. « Sion est devenue un désert, et Jérusalem une désolation. La maison de la sanctification et de la magnificence d'Israël, où ses pères ont loué l'Éternel, a été brûlée par le feu, et il n'y a rien de toutes les choses qui lui étaient chères qui n'ait été désolé » (Es., LXIV, 10-11). Jérusalem a été « livrée en malédiction à toutes les nations de la terre. Sion est labourée comme un champ, la ville est réduite en monceaux de pierres et la montagne du Temple en de hauts lieux d'une forêt (Jér., IX, 11; XXVI, 6, 18; Michée, III, 12). » Durant environ trente siècles les ruines se sont amoncelées sur les ruines, en sorte que les vallées sont comblées et changées en élévations, tandis que les collines sont devenues des bas-fonds. Qu'on veuille bien se rappeler tout cela. Çà et là quelque rue régulière, une maison neuve et bien construite, se montrent au milieu des ruines; mais l'ensemble n'offre que l'image d'une immense destruction. Le terrain qui supporte les constructions modernes est une couche de pierres taillées ou brutes, de débris de colonnes et autres édifices, épaisse de 20, 30, et en quelques endroits de 40 et de 50 pieds[5]. Ajoutons encore que nul endroit du monde n'a été le sujet de controverses topographiques aussi vives et aussi prolongées. Le nombre

[1] *Lady Hester Stanhope's Travels, etc.*, I, 203. *Ritter*, XVI, 551.

[2] *Bibl. Res.*, III, p. 33. *Narrat.*, I, 446. *Reis, etc.*, I, 330.

[3] L. de Mas-Latrie, *Archives des miss. scient. et litt.*, 1850, 2e cah., 106.

[4] *Narrative*, II, 244, 245. *Reis, etc.*, II, 225.

[5] Stanley, *Sinaï et Palestine*, p. 181. Bartlet, *Walks About Jerusalem*, p. 58. Stewart, *the Tent and the Khân*, p. 267, 268.

des auteurs qui ont décrit Jérusalem est immense. Le savant docteur Tobler, dans ses Monographies sur Jérusalem, en cite plus de trois cent cinquante, qu'il a consultés [1]. La plus grande confusion règne dans ces diverses descriptions, et quoique l'on s'accorde assez généralement à reconnaître que rien ne peut décider entre les innombrables hypothèses, jusqu'à ce que des travaux et des fouilles viennent remplacer les suppositions par des faits, la controverse n'en continue pas moins avec un acharnement aussi étrange que déplorable. Il est vrai qu'ici un autre intérêt est en jeu que celui de questions purement archéologiques. Aussi longtemps que l'on accepta de confiance les traditions monastiques, on laissa en repos les vieux murs, les réservoirs, les aqueducs; mais sitôt que l'on se mit à porter dans ces décombres le flambeau de l'Écriture et de la science, et qu'un examen impartial eut fait justice de toutes ces pieuses légendes, mille clameurs d'indignation s'élevèrent contre les audacieux explorateurs. Affirmer, et qui plus est, prouver que le lieu, vénéré depuis tant de siècles comme le sanctuaire du saint sépulcre, n'était qu'une invention à laquelle se rattachait une longue série de fraudes pieuses, c'était là, aux yeux de plusieurs, le comble de l'abomination. La tradition a rencontré dans plusieurs fractions de l'Église chrétienne d'habiles défenseurs, mais l'étude de l'histoire et l'examen des lieux démontrent, à notre sens, sans réplique, son peu de fondement [2]. Les recherches de Tobler ou de Robinson, leurs citations d'anciens auteurs, prouvant que presque toutes ces traditions se sont formées pendant ou après le temps des Croisades, leurs investigations sur les lieux mêmes, auxquelles viennent de se joindre dernièrement celles du docteur Barclay [3], qui les confirment, tout force à reconnaître que pour Jérusalem, moins que pour tout autre endroit de la Palestine, on peut ajouter foi à la tradition ecclésiastique. Nous bornons là nos observations, attendu que cette controverse sur les lieux saints ne rentre pas dans notre sujet. Nous essayerons simplement de rendre compte de nos impressions générales, et elles suffiront, en nous retraçant les grands traits de Jérusalem, des montagnes et des vallées qui l'entourent, à nous donner de son histoire sacrée une idée assez exacte.

La première excursion doit être consacrée à faire le tour des murs de la ville. Une heure suffit pour cela, à condition de côtoyer les murs, sans descendre dans les vallées du Cédron ou de Ben-Hinnom. En sortant par la porte de Yâfa nous tournons immédiatement à droite pour longer le mur nord-ouest. A quelques centaines de pas sur la gauche, nous apercevons les tombeaux Musulmans qui couvrent la colline dite de Guihon. C'est là que se trouve le Birket Mamilla, probablement l'Étang supérieur d'Es., VII, 3; XXXVI, 2, dont les eaux, avant que le roi Ézéchias les eût fait arriver dans la ville par un conduit souterrain (II Chron., XXXII, 30), descendaient naturellement dans l'Étang inférieur (Es., XXII, 9), aujourd'hui le Birket es-Sultan, que nous rencontrerons plus tard au sud du chemin que nous suivons. L'aqueduc et l'étang qu'Ézéchias fit établir dans la partie Ouest de la ville existent et fonctionnent encore aujourd'hui. En creusant, il y a quelques années, dans l'immense couche de ruines, les fondements de l'église Anglicane [4], on découvrit un autre canal, qui paraît avoir été destiné à conduire aux grands édifices de la montagne de Sion les eaux du Birket Mamilla. Actuellement cet étang n'est plus alimenté que par les pluies, et la source, bouchée par des pierres et de la terre, est depuis longtemps tarie.

L'angle nord-ouest de la muraille de la ville se termine par une tour formant le point le plus élevé de toute l'enceinte. L'intérieur de cette sorte de bastion, nommé Kasr-Jaloud (tour de Goliath), n'est qu'un amas de ruines. Robinson, en 1852, observa que cette tour avait été construite sur les restes d'un mur plus ancien, visible encore dans trois couches superposées de pierres taillées en biseau. MM. Wolcott et Tipping, en 1843, découvrirent de semblables couches dans une autre partie de la tour. D'autres grandes pierres, également taillées en biseau, se trouvent dans une chambre voisine attenante à la porte de Damas et très-ancienne. Robinson envisage cette taille comme caractère des constructions juives ou phéniciennes. Ces restes, aussi bien que des débris de l'ancien mur à l'Ouest, et tout auprès du mur actuel, et d'autres vestiges retrouvés entre le Kasr-Jaloud et la porte de Damas, montrent que l'enceinte, appelée le second mur, suivait à peu près la même ligne que le mur actuel. Ce qui confirme notre observation c'est le fait, que le camp des Assyriens (II Rois, XVIII, 17, 26, 27; II Chron., XXXII, 18; Es., XXXVI, 11, 12) se trouvait placé non loin de l'étang supérieur de Guihon, et pour ainsi dire sous les murs de Jérusalem. Quant à la troisième muraille, commencée par Hérode Agrippa, on en retrouve distinctement les traces, à quelque distance de là, au nord-ouest de la ville. La première enceinte élevée par David ou par Salomon pour protéger la forteresse de Sion, appelée « cité de David », commençait, à ce que l'on croit, à la tour d'Hippicus, près de la porte de Yâfa, pour se diriger ensuite en ligne droite vers l'angle nord-ouest de la muraille actuelle du Haram esch-Scherif.

Au nord de notre chemin s'étend une plaine ondulée et couverte en partie d'oliviers, surtout du côté de la porte de Damas (Pl. LVIII et LXI). Elle est coupée par un abaissement de terrain, courant du nord au sud, en deux parties peu distinctes encore en dehors des murs, mais très-nettement marquées dans la ville même, où cette espèce de vallée sépare les monts de Morijah et de Sion, dont les prolongements au nord portent les noms de Bezetha et d'Acra. Cette vallée s'appelle el-Wâd. Elle en rencontre au centre de la ville une seconde descendant entre les monts de Sion et d'Acra, et les deux vallées ainsi réunies s'abaissent en une seule vers le sud de la ville, où elles se terminent en un ravin profond entre la montagne de Sion et la branche de la colline de Morijah, nommée Ophel. C'est le Tyropœon de Josèphe, que les uns font commencer à la porte de Damas, les autres à la porte de Yâfa. Nous ne pouvons accepter cette dernière supposition, à cause de l'épaisse couche de débris qui recouvre Sion. En effet, si les amas de ruines qui s'élèvent des deux côtés étaient enlevés,

[1] *Topographie von Jerusalem, etc.*, Berlin, 1853, préface du vol. I.
[2] Robinson, *Bibl. Res.*, I, 374, et *Lat. Bibl. Res.*, p. 263.
[3] Stewart, *The Tent and the Khan*, p. 252-308.
[4] Bartlett's, *Walks about Jerusalem*, et *Lat.*, *Bibl. Res.*, p. 244.

il se pourrait fort bien que la vallée apparente, qui existe aujourd'hui entre Sion et Acra, se trouvât singulièrement effacée.

Nous continuons à longer le mur depuis la porte de Damas à l'angle nord-est de la ville. Un fossé nous sépare ici du rempart et nous laisse voir au fond, à côté de la porte, les ruines d'un réservoir. Quant au mur, un accident de terrain le force à s'élever considérablement sur le roc solide (Pl. LVIII), puis à redescendre d'abord rapidement, ensuite plus doucement vers l'angle nord-est. Robinson pense qu'à partir de ce rocher élevé l'ancienne seconde muraille tournait, en le franchissant, au sud-est vers le fort Antonia [1], et passait immédiatement à l'est du sommet de la colline de Bezetha.

Au nord de la partie la plus élevée du mur, à quelques centaines de pas de distance, se trouve une autre éminence rocheuse, qui paraît avoir communiqué jadis avec les rochers situés au-dessous du mur. En effet, non-seulement les deux rochers sont disposés en couches correspondantes, mais tous deux sont percés d'une grotte naturelle. Celle du rocher extérieur est, d'après la tradition, la retraite où Jérémie aurait composé ses *Lamentations*. Celle de l'autre a été explorée récemment par le docteur Barclay.

C'est au moment où nous doublons l'angle nord-est du rempart que commence la partie la plus intéressante de notre promenade. A nos pieds est la vallée du Cédron, toujours ombragée, quoique moins qu'autrefois, de figuiers, d'oliviers, d'abricotiers et d'autres arbres (Pl. LXII). Le mur d'enceinte, évidemment un autre que celui qui existait au temps de notre Seigneur, paraît cependant avoir été en majeure partie construit sur les restes de l'ancienne muraille. Le mont des Oliviers se dresse en face de nous. Il n'a plus ses riches vergers, ses riantes villas, dont les pavés en mosaïque couvrent aujourd'hui les terrasses de ses versants; mais ses grands contours, son aspect général sont les mêmes qu'autrefois. Au fond de la vallée, entourés d'un mur blanchi à la chaux, se groupent encore huit antiques oliviers, que la tradition appelle le jardin de Gethsémané; mais Tobler a démontré [2] par l'histoire que ces arbres ne peuvent être ceux qui ombrageaient Gethsémané, il y a dix-huit siècles. Le jardin où Jésus aimait à se retirer avec ses disciples devait couvrir un espace de terrain bien plus considérable que ce carré de 160 pieds de long sur 150 de large. Néanmoins, si nous visitons ces lieux célèbres au moment de la pleine lune (Pl. LXIII), à l'heure où la vallée s'enveloppe d'une ombre mystérieuse, qui voile aux regards ces détails modernes qui pourraient distraire la pensée, nous n'aurons pas de peine à nous retracer cette nuit mémorable où le Fils de Dieu luttait « étant en agonie » pour le salut du monde.

En passant par la porte dite de Saint-Étienne, nous remarquons au-dessous de nous les prétendus tombeaux d'Absalom, de Josaphat, de saint Jacques et de Zacharie, et plus au nord, l'église du tombeau de la Vierge. L'origine et l'âge de ces tombeaux sont très-diversement fixés par les archéologues. Le voisinage de l'église a fait donner à un ancien réservoir, situé au nord-est et près de la porte de Saint-Étienne, le nom de Birket-Sitti-Mariam. Au sud de ces tombeaux un vaste cimetière est l'endroit où les Juifs rêvent de pouvoir reposer. De Gethsémané un sentier suit le pied de la montagne, puis tourne à l'est vers Béthanie, en traversant une espèce de col peu élevé, qui sépare le mont des Oliviers de la montagne des Offenses, où se trouvaient jadis, croit-on, les temples des idoles construits par Salomon pour les femmes de son harem. Au pied de cette montagne s'étend le village de Kefr-Silwân (Siloé), entre une série de caveaux taillés dans le roc, autrefois réservés aux morts, aujourd'hui occupés par les vivants. Les habitants passent pour une horde de brigands, et le voyageur qui se hasarde le soir dans ces parages, quand les portes de la ville sont déjà fermées, a besoin de se tenir en garde.

Notre chemin continue à longer le mur au travers des tombeaux Musulmans. Près de la porte appelée la porte Dorée, dont la construction est attribuée à Adrien ou à Justinien, nous remarquons, dans la partie inférieure de la muraille, d'immenses pierres taillées en biseau, restes de l'ancienne enceinte. Plusieurs d'entre elles, à l'angle sud-est et plus encore sur le côté sud du mur qui touche à cet angle, ont gardé leur position primitive. C'est évidemment la partie la plus ancienne du rempart [3]. Nous tournons ensuite l'angle au sud-ouest du Haram esch-Scherif, puis, dépassant le prolongement sud de la colline de Morijah, l'Ophel (ou Hophel) de l'Écriture (II Chron., XXVII, 3, etc.), terrain aujourd'hui cultivé, nous arrivons à la porte dite du Fumier dans le Tyropœon. Jusqu'en 1854 elle était fermée; mais le gouvernement, lors d'une grande sécheresse, la fit ouvrir pour faciliter le passage à la fontaine voisine de Siloé.

Le sentier côtoyant le mur nous amène à la colline de Sion, en passant par la porte de ce nom, non loin d'un massif de constructions remarquables par une mosquée et qui recouvrent les tombeaux de David et des rois ses descendants. C'est là également que la tradition montre la salle où Jésus aurait célébré avec ses apôtres son dernier repas. Tout auprès sont les cimetières des Chrétiens. Celui des Anglais est à l'extrémité sud-ouest de la montagne. En 1852, en y arrangeant un cimetière, on mit à découvert une partie du roc sur lequel on reconnut les traces de l'ancien mur. On en a extrait une quantité de pierres taillées en biseau, éparses maintenant sur le flanc de la montagne. Des arches, des citernes, un escalier dans le roc de trente-six marches, ont été découverts en même temps [4].

Sur la crête ouest de la montagne nous avons en face de nous la vallée de Guihon, dont la partie inférieure porte le nom de Ben-Hinnom, et au fond le grand réservoir appelé Birket es-Sultân. Deux digues en travers du fossé suffisaient à former l'étang, au nord duquel un pont de solide construction sert à soutenir le grand aqueduc qui mène aux étangs de

[1] *Later. Bibl. Res.*, p. 191.
[2] *Die Siloahquelle und der Oelberg*, p. 191-202.
[3] *Later. Bibl. Res.*, p. 175, 176.
[4] *Ibid.*, p. 179.

Salomon près de Bethléhem. Enfin nous rentrons dans la ville par la porte de Yâfa, en suivant le haut mur occidental et en passant devant les bastions de la citadelle.

L'habitude autrefois était que les pèlerins logés dans les couvents de Jérusalem prissent un des moines pour les guider aux différents endroits marqués par la tradition. Depuis que les hôtels et les chambres garnies font concurrence aux couvents, les voyageurs parcourent la ville avec plus d'indépendance de jugement. Néanmoins l'esprit humain, enclin naturellement à respecter la tradition, aime à se laisser bercer par cette poésie religieuse, avide d'impressions, qui s'attache aux lieux bibliques. Pour nous, sans vouloir nier l'effet que peut produire la vue de Jérusalem, de la montagne des Oliviers et d'autres endroits célèbres, nous savons par expérience de quelle sobriété il faut user dans ces choses-là pour ne pas se laisser aller à une sentimentalité malsaine et souvent nourrie des plus graves erreurs historiques. Les soi-disant lieux saints de Jérusalem, surtout ceux dans l'intérieur de la ville, sont pour la plupart dans ce cas. Nous avons noté en particulier l'église du Saint-Sépulcre. Tobler et Robinson ont prouvé que la *via Dolorosa* est une invention d'origine postérieure aux Croisades[1]. Brocard, en 1283, est le premier qui parle de la *porta Judiciaria*. L'arche de l'*Ecce Homo* ne s'appelle ainsi que depuis le quinzième siècle. On sait positivement que la porte de Saint-Étienne, désignée depuis le milieu du quinzième siècle[2] comme celle près de laquelle le premier martyr de l'Evangile fut lapidé, était au nord de la ville. Depuis le cinquième siècle jusqu'aux Croisades on l'identifia avec la porte appelée aujourd'hui porte de Damas[3]. L'église de l'Ascension sur le sommet du mont des Oliviers est, dit-on, construite à l'endroit même d'où le Seigneur remonta au ciel; mais cela est en contradiction manifeste avec le récit de saint Luc, qui indique la partie Est de la montagne, le voisinage de Béthanie, comme théâtre de l'événement (Luc, XXIV, 50). La tradition va même jusqu'à montrer une pierre portant l'empreinte des pieds du Sauveur, qu'il y aurait laissée en montant au ciel; mais Tobler fait avec raison remarquer combien cette tradition a varié dans les siècles passés[4]. Elle a indiqué tantôt un morceau de marbre blanc (1476), tantôt un rouge, tantôt un noir (1519), puis un bloc d'albâtre blanc et rouge (1565), puis, à la fin du seizième siècle, un rocher naturel. L'empreinte à son tour était tantôt celle d'un pied, tantôt celle de deux; mais, en fait, rien ne ressemble là à une forme de pied humain.

Nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons leur servir de cicerone auprès de ces lieux traditionnels, non plus que les accompagner dans les différents établissements chrétiens de Jérusalem. Nous nous contenterons de rappeler que, pour qui la cherche, la Sion invisible se trouve là, au sein même de la Sion visible, dans la communion fraternelle avec les Chrétiens d'Europe, débonnaires et fervents d'esprit, qui se sont établis dans la ville désolée pour y travailler au bien spirituel des habitants, de quelque religion qu'ils soient.

De toutes nos promenades aux environs de Jérusalem, la plus pittoresque et la plus intéressante par ses souvenirs est celle au mont des Oliviers. Avant de sortir par la porte Saint-Étienne, nous ne négligeons pas d'examiner le Birket Israël, vaste réservoir creusé dans les fossés du fort Antonia. Ce réservoir, ou un autre à l'Ouest, dont il n'est séparé que par une digue, mais que cachent les constructions modernes, est probablement le même que celui de Béthesda (Jean, V, 2). Nous descendons de là dans la vallée du Cédron, nous traversons Gethsémané, et à un quart de lieue de la porte nous nous trouvons à mi-hauteur du mont des Oliviers[5]. Notre vue est prise de ce point (Pl. LX). C'est de là que la ville se présente le mieux, surtout le Haram esch-Scherif, avec ses mosquées du Rocher (el-Sakhrah) et d'el-Aksa (autrefois l'église de la Vierge, bâtie par Justinien), leurs dômes élevés et leurs croissants orgueilleux. Le Duc de Brabant a heureusement pu pénétrer dans le grand sanctuaire des Musulmans, la mosquée d'el-Sakhrah[6]. Dès lors l'entrée est demeurée permise aux infidèles, moyennant un ample bakschisch. Grâce à la photographie, nous connaissons le Haram dans ses plus petits détails, et l'on en multiplie les dessins. Néanmoins la vue dont nous jouissons du point où nous sommes n'y perd en rien de son intérêt. C'est de là probablement, en effet, que Jésus prédit à ses disciples la désolation complète qui fondrait sur la ville (Matth., XXIV; Marc, XIII; Luc, XXI). Le spectacle qu'ils avaient en ce moment sous les yeux devait rendre singulièrement frappante la prophétie de ces armées romaines, couvrant de leurs légions les hauteurs environnantes[7]. Rien de plus saisissant que la vue de cette terrible destruction prise d'ici. La ville est à nos pieds avec ses ruines, ses amas de décombres, ses champs cultivés sur l'emplacement même de splendides édifices. Que de sujets de regarder à Celui qui a fait les promesses, et qui est fidèle pour les accomplir (Heb., X, 23)! Qu'Il veuille hâter le moment où Il se glorifiera dans sa miséricorde envers le peuple d'Israël! Il a prédit l'avenir le plus brillant au pays d'Israël, et à Jérusalem en particulier (Jér., XXXI, 31-40; Ézéch., XXXVI, 33-38; Zacharie, VIII, 1-8; XII, 6; XV, 10, 11, etc.), et Il a ajouté : « Ne cessez point de l'invoquer, jusqu'à ce qu'Il rétablisse et remette Jérusalem en un état renommé sur la terre » (Es., LXII, 7). Aujourd'hui, comme au temps de David, alors que les multitudes d'Israël montaient à Jérusalem aux fêtes solennelles, on croit entendre ces paroles du Psalmiste : « Priez pour la paix de Jérusalem : que ceux qui t'aiment jouissent de la prospérité » (Ps., CXXII, 6). Parcourez, avant de gravir la montagne des Oliviers, le quartier des Juifs[8]; entrez dans quelques-uns de leurs affreux réduits, regardez-

[1] *Later Bibl. Res.*, p. 170.

[2] *Ibid.*, p. 172.

[3] *Ibid.*, p. 261, 262.

[4] *Die Siloaquelle und der Oelberg*, p. 106-109.

[5] Jérusalem (couvent latin) est de 2,610 pieds anglais au-dessus de la Méditerranée; la vallée du Cédron, de 2,000, et le mont des Oliviers de 2,724.

[6] Souvent appelée à tort la mosquée d'Omar, qui est à l'angle S. O. de celle d'el-Aksa. Le calife Abd-el-Melek Ibn Marwan la fonda en 688.

[7] *Narrative*, II, 202, 203; *Reis*, II, 195.

[8] Ritter en 1851, *Erdkunde*, vol XVI, p. 8-3, 834, évalue à 3.580 le nombre des Juifs résidant à Jérusalem, sur une population totale de 23,454 âmes. Les Rabbis à Jérusalem comptent au moins 6,000 Juifs.

les en proie à la plus profonde misère, à la faim même; voyez-les sangloter et prier à cet endroit de l'ancienne enceinte du Temple où l'on a toute raison de croire que quelques énormes pierres en biseau sont encore dans leur position primitive, puis souvenez-vous, en face de Gethsémané, de l'amour infini de Celui qui a promis de détourner les infidélités de Jacob en ôtant leurs péchés, parce que ses dons et sa vocation sont irrévocables (Rom., XI, 26-29), et vous ne pourrez contempler Jérusalem sans pleurer, sans prier pour Israël, sans croire et espérer.

Un sentier ardu conduit de Gethsémané au sommet de la montagne, que couronne le petit hameau d'et-Tour, avec le sanctuaire dont nous avons parlé déjà. Le voyageur n'y entre jamais sans monter à la galerie du minaret, d'où l'on découvre un horizon fort étendu, entre autres la partie nord de la Mer Morte et la plaine du Jourdain. Sur le versant opposé on descend à Béthanie, maintenant el-Aziriyeh (village de Lazare), distant d'une demi-lieue de marche de la ville.

Nous avons pris notre vue Pl. LXIV probablement de l'endroit où, suivant saint Luc, eut lieu l'ascension du Sauveur. Béthanie, si nous redescendons par le sentier rapide, est immédiatement à nos pieds. Le récit évangélique est donc très-précis en indiquant le mont des Oliviers et le voisinage de Béthanie comme théâtre de l'événement (Luc, XXIV, 50; Actes, I, 12). Tel qu'il est aujourd'hui, le village d'el-Aziriyeh n'offre rien d'attrayant. C'est un amas de ruines et de maisons modernes; mais la position de Béthanie dans un enfoncement, formé par le mont des Oliviers et les collines à sa base Sud, ses riches vergers, dont les arbres fruitiers d'el-Aziriyeh nous donnent une idée, ses ombrages épais, toutes ces circonstances expliquent pourquoi le Sauveur choisit Béthanie pour y passer la nuit dans la retraite. Que de souvenirs de l'amour ineffable de la gloire divine de Celui qui est la résurrection et la vie (Jean, XI, 25), sont attachés à cet endroit!

Le chemin que prit le Sauveur lors de son entrée à Jérusalem, cinq jours avant Pâques (Jean, XII, 12, etc.; Luc, XIX, 35-44), n'était évidemment pas le sentier rapide qui passe au sommet de la montagne. C'était plutôt la grande route qui suit, en faisant un petit détour, le col entre le mont des Oliviers et celui des Offenses. Par ce chemin-là on arrive, à un quart de lieue de Béthanie, à un endroit d'où Jérusalem se découvre subitement dans toute son étendue. La vue est encore frappante aujourd'hui, et doit l'avoir été bien davantage lorsque l'ancien Temple se dressait encore au premier plan dans toute sa splendeur. C'est là que Jésus s'arrêta pour pleurer sur Jérusalem, et l'on peut fixer avec une rare précision le lieu de cette scène solennelle [1].

Au lieu de remonter du mont des Oliviers à la porte Saint-Étienne, tournons à gauche et côtoyons le lit du Cédron, pour arriver, au pied des collines d'Ophel et de Sion, à une sorte de verger ou de jardin, arrosé par la fontaine de Siloé, située un peu plus haut dans le ravin qui sépare les deux montagnes. Robinson, Wolcott, Tobler et Barclay ont montré que le réservoir de Siloé est lui-même alimenté par un canal souterrain qui y amène les eaux de la fontaine de la Vierge, située au nord-est de Siloé, sur le versant Est du mont Ophel. Enfin cette dernière est à son tour, croit-on, fournie par une source plus élevée encore, qui se trouve au-dessous de la partie du Haram esch-Scherif sur laquelle autrefois s'élevait le Temple [2]; mais les recherches sur ce point ont besoin d'être complétées. A l'est, et au-dessous de la piscine actuelle de Siloé, on distingue les traces d'un ancien réservoir, alimenté sans doute par cette fontaine. Le docteur Stewart suppose que c'était là le réservoir de Siloé, où fut accompli le miracle de la guérison de l'aveugle (Jean, IX).

Plus bas, au point de jonction des vallées du Cédron et de Ben-Hinnom, qui deviennent le Wady en-Nâr, nous trouvons la fontaine de Roguel, anciennement borne entre Benjamin et Juda (Jos., XV, 7, 8), et dont le nom actuel de Bir-Eyoub nous rappelle le malheureux festin qu'y célébrèrent Joab et Abiathar, lorsqu'ils proclamèrent roi Adonijah au mépris de David, son père (I Rois, I, 5-49). Une immense nécropole couvre les flancs escarpés de la montagne à l'ouest de ce puits et présente des tombeaux de différentes époques. La tradition y place l'Aceldama ou Champ du sang de l'Évangile (Matt., XXVII, 3-8; Actes, I, 19), et donne à la colline, en y montrant la maison de Caïphe, le nom de mont du Mauvais conseil.

Du côté nord de la ville notre promenade nous amène aux tombeaux des Rois [3]. Ce sont des caveaux magnifiques, mais qui n'ont jamais servi de sépulture aux rois de Juda. On a retrouvé dans d'autres parties du pays [4] des tombeaux tout pareils, ornés de sculptures semblables. A quelque distance au nord-ouest on montre sous le nom de tombeaux des Juges une grotte remarquable par un superbe portail. En nous dirigeant de ce côté depuis les tombeaux des Rois, nous nous détournons un peu de notre chemin pour examiner sur la gauche deux monticules, qui depuis quelques années ont fort attiré l'attention. Ils sont formés par des amas de cendres que l'on a supposé provenir des manufactures de savon à Jérusalem; mais l'analyse a prouvé que ces cendres étaient le résidu de substances animales et non végétales [5], d'où l'on conclut que ces collines seraient les cendres des sacrifices du temple.

Autour de Jérusalem, dans un rayon plus étendu, plusieurs localités intéressantes par des souvenirs bibliques ou célèbres dans la tradition de l'Église, nous offrent de nombreux buts de promenade; mais l'espace nous manque pour conduire partout le lecteur. Nous avons hâte, au contraire, de prendre congé d'el-Kouds « la sainte » ville, pour parcourir les lieux remarquables de la Judée.

[1] Voyez l'excellente description dans Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 188-192.

[2] Tobler, *Die Siloaquelle*, *etc. Denkblatter, etc.*, p. 73, etc.

[3] *Narrative*, II, 236, *etc.*; *Reis*, II, 219, *etc.*

[4] Éli Smith, *Bibl. sacra*, 1843, p. 484.

[5] *Athenæum* (journal anglais), 21 avril 1855. *Stewart*, p. 425.

LA JUDÉE ET LA MER MORTE.

La route de Jérusalem à Bethléhem parcourt, durant la première lieue, une espèce de plaine ondulée, probablement la vallée ou plutôt la plaine de Rephaïm. Pauvre en aspects pittoresques, elle est d'autant plus riche en souvenirs bibliques qui commandent le recueillement. Ce fut la route que suivaient les patriarches, celle par laquelle Saül revint dans ses foyers après son onction par Samuel à Ramah (I Sam., IX, X), celle que suivit David pour marcher à la conquête de Jebus, celle des mages d'Orient, celle enfin que firent Joseph et Marie quand ils se rendaient au temple pour y présenter l'enfant Jésus au Seigneur. Peut-être la scène qui se retrace le plus aisément à la pensée est-elle la marche de Jacob suivi de sa famille, de ses nombreux serviteurs et de ses troupeaux. Une grande caravane, rencontrée ailleurs sur notre route, nous donne une idée détaillée de celle du patriarche. Elle n'était plus qu'à une demi-lieue d'Éphrat quand Rachel mit au monde un fils dont la naissance lui coûta la vie. « Elle fut ensevelie au chemin d'Éphrat, qui est Bethléhem. » Jacob éleva sur sa tombe un monument qui subsistait encore au temps de l'auteur de la Genèse (Ch., XXXV, 16-20), et qui dès lors a été restauré et entretenu par les soins des Juifs et des Musulmans eux-mêmes. Il n'y a aucune raison de douter de l'identité des deux monuments.

Nous retrouvons, sur notre droite, le Tseltsah de I Sam., X, 2, dans la bourgade de Beit-Djala. Enfin, après avoir monté pendant quinze minutes environ, nous sommes à la porte du Beit-Lahm d'aujourd'hui. La Pl. LXV donnera mieux que toute description une idée de la position de cet endroit. Notre vue est prise d'une éminence rocailleuse à gauche de la route, entre le tombeau de Rachel et la ville. Les maisons, habitées exclusivement par des Chrétiens, sont remarquables par la solidité de leur construction et la blancheur des pierres calcaires qu'on y emploie. Aussi les Croisés appelaient-ils la ville « la Blanche Bethléhem ». Du côté gauche de notre dessin, à l'extrémité Est de la ville, on remarque un groupe de bâtiments à hautes murailles qui a l'aspect d'un château fort. C'est le couvent de la Nativité, composé de trois monastères, latin, grec et arménien, et célèbre pour son église dite de la Nativité, et sa grotte transformée en chapelle, où la tradition place le lieu de naissance du Sauveur [1]. La tradition se tromperait-elle encore ici? Nous ne nous engagerons pas dans la discussion de cette question épineuse. Nous ferons observer seulement qu'un savant écrivain sur la Palestine [2] a judicieusement remarqué que la grotte, désignée comme l'étable où logeait la sainte famille, n'est accessible que par deux escaliers, c'est-à-dire par un chemin impraticable pour des chevaux ou des ânes. Et que dirons-nous des champs de Booz, où glanait la pieuse Ruth? De l'endroit où les anges annoncèrent aux bergers « ce sujet d'une grande joie qui serait pour tous les peuples », et où des armées célestes chantaient les louanges de Dieu (Luc, II, 8-14)? Le doute n'est pas moindre à cet égard. Probablement les champs de Booz se trouvaient sur quelque portion un peu inclinée de l'étroite crête de la colline, ou dans l'une des vallées environnantes. La tradition place le champ où les bergers paissaient leurs troupeaux à une demi-lieue environ au sud-est de Bethléhem. Une chapelle à demi-souterraine, entourée d'un bouquet d'oliviers, en marque l'emplacement. Du reste la position et le caractère des lieux paraissent concorder avec le récit de saint Luc.

Il vaut la peine de consacrer une journée à une excursion de Bethléhem au mont des Francs, le Djebel-Fureidis des Arabes, en passant par le Champ des Bergers. La colline porte à sa base et à son sommet les ruines d'Hérodium. On est amplement dédommagé de ses peines par une vue étendue sur le désert de Judée, semblable à un océan de mamelons blancs et bruns, sur le lac Asphaltite et les montagnes lointaines de Moab, avec leurs teintes vaporeuses d'un jaune et d'un bleu pâles. En descendant le versant sud de la montagne nous touchons aux ruines et à la caverne de Khareitoum, qui surplombent une vallée aux flancs abrupts et sauvages. La tradition désigne cette caverne comme celle d'Adullam, mais

[1] Voyez dans Roberts' Holy Land, les belles planches représentant l'intérieur de ces « lieux saints »).

[2] Docteur Stewart, *The tent and the Khân*, p. 335.

évidemment par erreur, car Adullam était dans la plaine « la Séphala », au pied ouest des montagnes de Judée (Jos., XV, 35). Néanmoins cette grotte peut nous donner une idée exacte de celle où David se réfugia, et où il épargna si généreusement la vie de son ennemi (I Sam., XXII, 1; XXIII-XXIV, 3)[1]. A quelque distance de là sont les ruines de l'ancienne Tekoah (II Sam., XIV, 2; II Chron., XI, 6), dont le nom est resté. Ce sont des masses de pierres et de débris, épars sur une colline peu élevée, mais d'où l'on découvre une vue étendue sur le désert de Juda et la mer Morte. Les Bédouins de la tribu des Taâmirah ont envahi cette partie du pays. On les rencontre partout; du lac Asphaltite à Hébron, et de Jéricho à Jérusalem, surtout à Bethléhem et dans les endroits que nous venons de quitter, et où les attire le passage des voyageurs, qu'ils soumettent à une taxe régulière. Vous aurez beau faire, ils sauront bien vous trouver, vous harceler de leurs demandes de bakschisch, vous importuner par leurs allures de brigands. Il faut néanmoins les accepter pour guides si l'on veut visiter les rochers d'Enguédi ou d'autres endroits dans la partie nord de la mer Morte. Au sud d'Enguédi ce sont les Djehalin qui s'envisagent comme les possesseurs légitimes du sol, et c'est avec leur schekh Abou Dahoûk que nous allons avoir à traiter pour une escorte.

Nous retournons d'abord du côté de Bethléhem, en passant par la ferme si bien réussie de M. Maschullam, dans le Wady Urtas, à une bonne demi-lieue de Bethléhem. Plusieurs raisons portent à fixer en cet endroit l'emplacement des jardins de Salomon (Eccl., II, 4-6)[2]. Nous laissons à droite la ville natale de David pour monter de ces jardins aux réservoirs de Salomon (Pl. LXVI), en longeant les ruines de l'ancienne Étam (II Chron., XI, 6). Le grand roi utilisa ainsi une source très-abondante qui jaillit dans la partie supérieure de la vallée d'une sorte de bassin naturel formé par les flancs rocheux des montagnes. Ces énormes réservoirs[3] non-seulement arrosaient ses jardins près d'Étam, mais alimentaient sa résidence royale dont la population augmentait chaque jour[4]. La source elle-même est souterraine; elle se trouve au pied du château fort d'el-Bourak, probablement construit dans les temps modernes pour protéger ces eaux précieuses[5], à l'angle nord-ouest de l'étang supérieur. Un passage dont l'ouverture, fermée d'une pierre, ressemble à la margelle d'un puits, conduit à deux chambres voûtées, où quatre sources jaillissantes déversent leurs eaux dans un bassin commun. Un canal les amène de là dans l'étang supérieur, et d'autres pareils, mais tous souterrains, les conduisent dans les deux autres réservoirs. L'étang inférieur est en outre alimenté par des sources, qui descendent d'une vallée située au sud de celle des réservoirs, qu'elle rejoint auprès de l'étang même[6]. La vue que nous en donnons est prise du côté sud de la vallée.

La grande route de Jérusalem à Hébron passe à l'ouest de Kâlat-el-Bourak et des étangs. Nous l'avons parcourue déjà jusqu'au tombeau de Rachel, où nous l'avons quittée; nous la reprenons ici pour la suivre jusqu'à la ville où reposent les cendres des patriarches, Abraham, Isaac et Jacob.

Nous sommes sur la crête des montagnes centrales de la Judée, à une élévation de 2,500 à 3,000 pieds. Cependant des collines plus élevées encore forment une chaîne à droite et à gauche, de manière à nous faire suivre une espèce de vallée, et nous dérobent la vue de la Méditerranée et de la plaine d'un côté, et du lac Asphaltite de l'autre. Sur ces collines plusieurs sites bibliques, non loin de notre route, entre autres Berachah, Halhul, Beth-Tsur et Ramah de Ṣamuel[7], tous autant d'endroits ruinés, mais qui ont gardé leurs anciens noms, attirent notre attention. Ne nous laissons pas prendre à l'air de stérilité du pays. La couleur gris clair ou jaunâtre du sol est plutôt due à sa formation calcaire, et les couches de pierres qui semblent semées sur les champs ou les terrasses cultivées, loin d'entraver la végétation, abritent au contraire les tendres racines contre l'ardeur du soleil. La profusion de chênes nains et d'autres buissons qui poussent partout entre les rochers prouve bien, du reste, la fertilité de ces régions. La vallée d'Escol, où les espions envoyés par Moïse coupèrent la fameuse grappe de raisin (Nomb., XIII, 24; XXXII, 9), se trouve à une demi-lieue de Hébron, au nord. Une fontaine y porte encore le nom de Aïn-Escali. A une heure au nord de Hébron un chemin tournant au sud-ouest conduit à une plaine étroite, encaissée de côteaux peu rapides, où l'on remarque un superbe chêne vert, appelé par les Arabes Balout es-Sibta, dont les feuilles petites et pointues retombent en touffes épaisses. C'est un arbre d'énorme dimension et âgé de plusieurs siècles. On le surnomme « le chêne d'Abraham », et la plaine passe pour celle de Mamré, où campait le patriarche et où l'Éternel lui apparut avec tant de bonté (Gen., XVIII). La tradition juive, de son côté, place Mamré non loin de Ramah, à une lieue au nord de Hébron, et appelle les ruines énormes qu'on y voit : « la maison d'Abraham ». Nous n'osons pas affirmer que la plaine où nous sommes soit celle de Mamré, mais son chêne séculaire nous aide à nous représenter ce que Mamré était autrefois.

A partir de cet arbre gigantesque il nous faut moins d'une demi-heure pour atteindre Hébron au sud-est (aujourd'hui el-Khalil ou Khoulil). La ville se partage en quatre groupes de maisons, reliés les uns aux autres. Au sud-est s'élève sur la grotte de Macpélah (Gen., XXIII; XXV, 9; XLIX, 31, 32; L, 13), un temple de construction chrétienne,

[1] Tobler est un des premiers voyageurs qui aient exploré cette immense caverne jusque dans ses recoins les plus profonds; il donne une description détaillée de la nécropole cachée dans les entrailles mêmes du rocher. Voy. son *Bethléhem in Palestina*, *etc.*, Saint-Gall, 1849.

[2] *Narrative*, II, 27-28. *Reis*, *etc.*, II, 65-70.

[3] Robinson les mesura et compta 582 pieds de longueur pour le réservoir supérieur, 423 pour celui du milieu, et 380 pour l'inférieur. Leur forme est plutôt celle du trapèze que du rectangle. Les côtés est mesurent 207, 250 et 236 pieds, les côtés ouest, 148, 160 et 229.

[4] *Ritter*, XVI, 278.

[5] *D'Arvieux*.

[6] *Narrative*, II, 44. *Reis*, *etc.*, II, 82. *Bibl. Res.*, II, 164-168.

[7] *Narrative*, II, 48-54. *Reis*, *etc.*, II, 84-88. *Bibl. sacra*, 1843, p. 44, etc.

converti en mosquée depuis des siècles, mais hermétiquement fermé aux infidèles par le fanatisme jaloux des Musulmans. Des vergers et des champs cultivés couvrent les collines avoisinantes, sur le penchant desquelles croît comme autrefois un vin excellent. La verdure des oliviers, des chênes et des caroubiers donne à la ville un aspect tout à fait pittoresque (Pl. LXVII). L'intérieur est à peu près celui des villes que nous avons déjà visitées. El-Khalil est sale et misérable comme elles, et rien n'y mérite une attention particulière. La population, de 6 à 7,000 âmes, est, sauf 280 à 300 Juifs, tout entière Musulmane et très-fanatique.

On ne sait trop si l'on doit identifier el-Khalil avec l'ancienne Kirjath-Arba, « qui est Hébron. » Les indigènes prétendent que cette dernière était à plus d'une demi-lieue plus au nord-ouest. On trouve là, en effet, des ruines d'anciennes constructions, mais les collines aux environs de Hébron montrent partout des indices qui tendent à prouver que cette ville était autrefois entourée de faubourgs nombreux et étendus. En outre les deux anciens réservoirs au milieu de la vallée sont une preuve que la ville primitive n'a jamais été fort éloignée de celle d'aujourd'hui.

Nous ne nous lassons pas de parcourir les hauteurs qui avoisinent cette ville remarquable; nous voudrions pouvoir graver pour toujours dans notre mémoire le souvenir de ces collines, de ces vallées, où s'écoula la plus grande partie de la vie des patriarches. Les échos ont redit les lugubres chants de leurs funérailles, et le roi-prophète y reçut, après de longues années d'épreuves, l'accomplissement des promesses de Dieu.

Hébron formait le point central de toute une réunion de villes. Les ruines environnantes en font foi. Plusieurs se trouvent sur notre passage de là à la mer Morte. Nous mentionnons d'abord le Tel que surmontent les ruines de Ziph. Une lieue plus au sud sont celles de Karmel; plus au sud encore celles de Maon (aujourd'hui Zif, Kurmel et Main). De Maon une descente assez roide nous conduit au fond d'une vallée, débouchant sur un grand plateau désert à la base E. des montagnes de Judée, en face de la ville royale d'Arad (Harad), dont un Tel de même nom est le seul vestige. Rien de plus enchanteur que ce plateau désert par un beau jour de mars ou d'avril, à l'heure où le soleil couchant commence à dorer les montagnes de ses teintes pourprées. Le sol, aride et brûlé en été, se couvre dans cette saison d'un riche gazon émaillé de marguerites, de trèfles, d'anémones, de mauves et de mille autres fleurs charmantes. L'air est embaumé des parfums du « retem, » seul arbrisseau qui pousse dans ce désert, et tandis que l'alouette monte au plus haut des airs en chantant son hymne du soir, les Bédouins nous montrent avec orgueil les collines prochaines derrière lesquelles, dans la vallée d'er-Remail, s'abrite le camp de leur schekh Abou-Dahoùk. Nous arrivons à l'heure où les troupeaux de ces enfants du désert rentrent sous les tentes, et nous allons dresser la nôtre au milieu d'elles; à la gueule du loup, direz-vous, mais c'est le seul moyen de n'être pas inquiété par ces brigands.

On a beaucoup vanté la vie, les mœurs, le caractère des Bédouins. Nous sommes loin de vouloir méconnaître la simplicité rustique de leur vie nomade, leur hospitalité envers l'ennemi même qui la réclame. Nous nous sentons même, pour notre part, attiré vers ces Bédouins, malgré tous leurs défauts. Un jour, par exemple, je tombai malade entre Gaza et Beit-Jebrin, et dus me réfugier dans un camp de Bédouins voisin. Là non-seulement ils respectèrent mes bagages, ne s'approchant pas de ma tente même à ma prière, mais leur schekh, jeune homme aux manières douces et aimables, ne cessa de m'offrir ses services, y ajoutant les rafraîchissements qu'il trouva sous sa main, du café ou le lait de ses troupeaux. Malheureusement, à côté de ces belles qualités, les Bédouins sont, à d'autres égards, insupportables pour des Européens. Leur saleté, leur ruse, leurs mensonges, leur rapacité, leur importunité, nous forcent à nous armer de patience et de sang-froid pour vivre quelques jours avec eux. Nous aurons également à nous prémunir d'avance contre les ruses de leur schekh, qui voudra augmenter le prix de son escorte. Abou-Dahoùk est un vieux renard dans ces sortes d'affaires, et nous aurons besoin de toute notre fermeté pour ne pas nous laisser intimider par ses menaces ou gagnel· ar ses arguments.

Enfin, après d'inutiles efforts de sa part pour nous faire doubler le prix de l'escorte, nous nous mettons en route pour le rivage de la mer Morte. Durant trois longues heures nous traversons les plaines ondulées, les vallées et les collines du désert sans autre vue que les rochers calcaires, avec leurs teintes jaunes et grises parsemées de silex et d'une sorte de pierres noirâtres, imprégnées de bitume comme l'odeur l'indique. Çà et là une touffe d'herbes, une maigre fleur, dans le creux des ravins quelque flaque d'eau, reste des pluies d'hiver, dans les fentes des rochers quelques arbustes rabougris du milieu desquels s'enfuit effrayé un vol de perdrix, interrompent seuls la monotonie de la steppe. Soudain, au moment où nous atteignons la cime d'un massif de rochers, nous nous trouvons en face de la mer Morte qui se présente à nous dans toute sa sévère beauté avec sa large péninsule, les montagnes de Moab dans le lointain, et plus près de nous l'énorme rocher de Masada (Pl. LXVIII). Que cet aspect est différent de la mer sombre et noire que notre imagination nous représentait! Son nom contribuait sans doute à nous la faire voir enveloppée d'ombres sinistres; mais nous comprenons maintenant que c'est la désolation de ses bords qui lui a valu cette épithète. Il est possible que, soulevées par la tempête, ses eaux revêtent un aspect extraordinairement sombre, comme le décrit Lynch; mais ordinairement elles sont bleues, transparentes comme celles de tout autre lac. Les montagnes dans le lointain semblent baignées dans une atmosphère vaporeuse aux teintes brillantes : la nudité et la désolation du premier plan nous disent seules que c'est la mer Morte.

On a beaucoup parlé de miasmes pestilentiels qui s'élèveraient du lac Asphaltite, et tueraient les oiseaux qui tentent de le traverser. Nous avons vu au contraire, à plusieurs reprises, des troupes de canards se baigner dans ces eaux, et d'autres

voyageurs ont fait la même observation[1]. Il est vrai cependant que l'on sent dans toute la contrée une odeur de soufre, et nous avons vu des objets en argent se colorer en bleu-noir au bout de trois jours passés dans ces montagnes. Si l'on ajoute que l'excessive chaleur de ce bassin, causée par sa dépression de 1,300 pieds anglais au-dessous du niveau de la Méditerranée, fait évaporer les eaux, de manière à en couvrir souvent la surface d'une couche de vapeurs, on comprendra l'origine de ces prétendues exhalaisons pestilentielles.

C'est une véritable corvée que l'ascension du rocher de Masada (appelé Sebbeh par les Arabes); aussi les ruines considérables qui recouvrent ce plateau n'ont-elles été visitées que par un petit nombre de voyageurs[2]. Un éboulement du rocher du côté de l'ouest y laisse seul arriver. C'est ce que l'on voit en face de nous dans notre dessin. Le sommet du rocher est entouré de bancs énormes d'un strata horizontal qu'il faut escalader en s'aidant des pieds et des mains. La description donnée par Josèphe de ce rocher gigantesque et de ses précipices n'est point exagérée. Son élévation dans la partie nord, qui surplombe presque à pic la vallée, paraît atteindre au moins 1,000 pieds. Hérode le Grand y acheva la fameuse forteresse construite en partie par le grand prêtre Jonathan, et commencée peut-être déjà longtemps avant lui. Elle était entourée d'un mur de sept stades de circonférence, de plusieurs mètres de hauteur et flanquée de vingt-sept tours. Ce roi y bâtit un palais fortifié d'une grande magnificence, et y fit tailler dans le roc de vastes greniers et d'abondantes citernes, de manière à rendre le fort inexpugnable. Cependant, comme tout travail humain, l'œuvre gigantesque d'Hérode a eu ses limites. Josèphe[3] nous a laissé un récit détaillé du siége et de la conquête de Masada par le général romain Flavius Silva. Ce siége est célèbre par l'horrible massacre mutuel d'Éléazar et de ses 960 compagnons, auquel une pauvre mère seule, cachée dans une des caves, échappa. Les ruines de Masada se distinguent entre toutes celles de la Palestine par leur état de conservation. Depuis les murs gigantesques et les tours jusqu'aux innombrables débris de poterie, semés parmi les décombres, tout y a gardé un cachet de fraicheur qui prouve que depuis des siècles le pied de l'homme n'a pas foulé ce sol.

Masada est un des endroits les mieux choisis pour avoir un panorama complet de la mer Morte. Au nord se dressent les montagnes escarpées de la côte ouest, entre lesquelles se distingue surtout le rocher d'Enguédi (aujourd'hui Aïn-Jidy). En face, à l'est, se dessine toute la grande et belle chaine des montagnes de Moab, avec Kerak, la capitale actuelle, sur la crête, et à la base la vaste péninsule. Au sud à l'extrémité du lac s'élève la Montagne de sel, le Djebel-Usdoûm, et plus loin encore à l'horizon la plaine où s'ouvre le Wady-Arabah confond ses lignes monotones avec le bleu transparent du ciel.

Le chemin qui longe la mer est une suite de montées et de descentes parmi des rochers d'un aspect inabordable. Rarement il suit le rivage ; sans cesse il faut le quitter pour gravir les promontoires qui descendent à pic dans le lac ; aussi nous garderons-nous d'entreprendre une expédition aussi difficile et aussi fastidieuse. Nous préférons visiter la partie sud, sans contredit la plus intéressante.

On peut s'y rendre de Masada en côtoyant le bord, mais la route par les montagnes est plus directe. Nous nous engageons donc de nouveau dans ce chaos désolé (Pl. LXIX). Heureux sommes-nous quand nos Bédouins découvrent un peu d'eau dans le creux d'un rocher au fond de quelque vallée. Nous choisissons cet endroit pour y dresser nos tentes, et là, maitres du désert, à l'abri de villageois importuns, savourant un doux repos bien gagné par tant de fatigues sous ce beau ciel d'Orient, tandis que nos Bédouins s'amusent à leur manière autour du feu, qui dans la simplicité primitive de leurs mœurs leur a servi de four à cuire leur pain, nous faisons une halte, la plus délicieuse de tout notre voyage.

Une descente, plus pénible que toutes les autres, le long d'une paroi de rochers gigantesques, nous amène en une heure environ au bord d'un cratère qui paraît être le produit d'une action volcanique. Du sein d'énormes blocs de calcaire légèrement jaunâtre s'élève un rocher solitaire, surmonté des ruines d'un petit fort de construction sarrasine. Cet endroit s'appelle ez-Zuweirah, mais on le surnomme « el-Tahta, » l'inférieur, pour le distinguer d'un autre fort ruiné ez-Zuweirah « el-Foka, » le supérieur, distant de quatre lieues au nord-ouest. Le nom paraît emprunté à celui de Zoar, comme le nom d'Usdoûm, donné à la montagne voisine, rappelle celui de Sodome. Cependant le savant docteur E. Smith prétend qu'il n'y a aucune analogie entre Zoar et ez-Zuweirah[4]. La ville dans laquelle Lot se réfugia n'était d'ailleurs pas dans la montagne (Gen., XIX, 17-22).

Pour arriver à la plaine, dont l'extrémité forme le rivage du lac, nous traversons une gorge où la nature a si singulièrement disposé et déchiré les couches calcaires, qu'on dirait des murs, des tours, des pans de maisons. Là de nombreux blocs de rochers, semés en suivant des lignes parallèles, témoignent de la violence des torrents d'hiver descendant des montagnes; mais, en revanche, ces eaux abondantes y donnent lieu à une végétation luxuriante de tamarises, de retems et d'acacias.

[1] Poole, dans le *Journal of the R. Geogr. soc., London*, 1856, vol. XXVI, p. 61, 63. Ce même voyageur cite le fait, déjà constaté par le prof. Lepsius, que la mer Morte n'est point dépourvue de toute vie animale (*Ritter*, XV, 779). Il y a trouvé de petits poissons d'un demi-pouce à trois pouces de longueur. Le musée Britannique les a envoyés à sir John Richardson, qui les appelle Lebras ou Cyprinodum Hummonis.

[2] *Wolcott et Tipping*, 1842. Une partie de l'expédition de M. Lynch, 1848 ; de Saulcy et ses compagnons, 1851.

[3] *Bell. Jud.*, VII, 8, 2, etc.; IV, 7, 2; *Antiq.*, XIV, 11, 7; 13, 9; 14, 6.

[4] *Bibl. Res.*, II, p. 480, 661. *Narrat.*, II, 110. *Reis, etc.*, II, 128, etc.

Nous touchons à la pointe N. du Djebel Usdoûm; aussi le rivage est-il, quelques pas plus loin, parsemé de fragments de bois et de pierre tout incrustés de sel. Le sable, également, laisse voir à quel point l'eau en est saturée. Partout où la vague capricieuse y a formé un petit creux, s'est déposée une couche de sel, et tous ces dépôts donnent au sol un aspect singulier. Il en est de même de la plaine au S. du lac, qui, vue d'ici, nous apparaît tout étincelante aux rayons du soleil[1].

Le phénomène de dépression du niveau du lac Asphaltite, relevé pour la première fois avec précision en 1838 par le comte de Bertou, a été confirmé depuis par plusieurs observations. Nous citerons seulement celles du lieutenant Symonds (corps royal d'ingénieurs anglais), et celles faites par l'expédition américaine sous le commandement du lieutenant Lynch. Les sondages de ce dernier nous ont appris que la mer Morte se compose de deux parties, savoir : un bassin N., dont la plus grande profondeur atteint environ 1,200 pieds, et un bassin S. qui n'est qu'une plaine submergée, à 12 pieds de profondeur seulement; on peut même, dans certains mois de l'année, passer à gué entre les deux bassins, de la partie S. de la péninsule au bord opposé. Comparant ces faits avec la description que donne la Bible de la vallée de Siddim (Gen., XIII, 3; XIV, 3, 8, 10), et le récit de la destruction des villes de la plaine (Gen., XIX), nous croyons pouvoir en tirer les conclusions suivantes :

1° Le bassin profond de la partie N. de la mer existait au temps d'Abraham, avant la destruction de Sodome, comme lac d'eau douce. Les eaux du Jourdain et celles de ce lac, utilisées par un système d'irrigation, devaient répandre sur ses bords, et dans la plaine de Siddim (aujourd'hui le bassin S.), une fertilité tellement abondante que Lot se laissa aller à y établir sa demeure, et que l'auteur de la Genèse compare ce pays à l'Égypte et à « un jardin de l'Éternel. »

2° La destruction par le feu, de la part de l'Éternel, non-seulement « de toutes les villes de la plaine, » mais encore « de toute la plaine avec le germe de la terre même, » fut amenée par l'embrasement des puits de bitume dont la vallée était remplie. (Gen., XIV, 8; XIX, 24, 25). Au verset 28 de ce dernier chapitre il est dit : « qu'Abraham vit monter de la terre (non pas seulement des villes) une fumée comme la fumée d'une grande fournaise. » La conséquence nécessaire devait être l'écroulement de la croûte terrestre. L'eau du lac au N., se trouvant tout à coup sans barrières au S., devait submerger le terrain ainsi déprimé. L'écroulement fut naturellement la catastrophe finale de cette immense conflagration. L'inondation suivit, mais il est toujours exact de dire que la plaine et ses villes furent détruites par le feu.

3° Les eaux, primitivement douces, du lac vinrent, dès ce moment, baigner le pied de la montagne de Sel, au bout de la plaine. La dissolution des couches inférieures amena l'éboulement rapide des couches supérieures, et dès ce moment le progrès de saturation des eaux a continué et continuera toujours jusqu'à ce que toute la masse de sel du Djebel Usdoûm, dissoute par les pluies, ait été absorbée dans le lac, ou jusqu'à ce qu'un obstacle quelconque vienne intercepter le contact entre la montagne et la mer.

Quant à la prophétie d'Ezéchiel (ch. XLVII), et à la « guérison » des eaux du bassin profond d'Enguédi à En-Eglajim par l'introduction d'un courant d'eau douce, dont la source sera au-dessous de la maison de l'Eternel à Jérusalem, faut-il prendre cela dans un sens littéral ou dans un sens spirituel? Nous ne prétendons pas trancher la question. Mais si la main toute-puissante de Dieu fait de nouveau jaillir une source de dessous le temple, il ne lui sera pas plus difficile d'ouvrir par une fissure souterraine, aux eaux salées du lac, un passage par lequel elles se déversent ailleurs, et nous aurions ainsi, au sens littéral, la guérison de la mer Morte.

Aujourd'hui, comme autrefois, le Djebel Usdoûm fournit le sel nécessaire aux besoins du pays, et les Arabes viennent y charger leurs chameaux pour le marché de Jérusalem.

Pour atteindre l'extrémité S. du Djebel Usdoûm nous passons devant une grotte naturelle, aux parois de laquelle pendent des stalactites de sel, et bientôt après nous nous dirigeons de nouveau vers l'O., pour gravir les montagnes. Si la descente d'ez-Zuweirah était pénible, la montée ici l'est bien davantage encore. A peine nos pauvres mulets, chargés de bagages, en viennent-ils à bout. Enfin, après mille efforts, nous atteignons le plateau élevé, nous paraît-il, d'au moins 2,500 pieds audessus du lac. Là nous attend une marche dans le désert longue, fatigante, sans eau comme sans intérêt. Nous en épargnons le récit à nos lecteurs, et nous passons sous silence nos deux journées de voyage pour nous rendre de Djebel Usdoûm par les ruines de Kournoub et d'Ararah (l'ancienne Aroër), aux restes de Bir-es-Sebah, l'ancienne Beer-Seba, situés au milieu du désert, au pied de la chaine centrale des montagnes de Judée. Comme ce lieu est tout plein de souvenirs bibliques, surtout de souvenirs de la vie des patriarches, nous nous plaisons à recueillir les impressions de ces montagnes, de cette plaine ondulée, couverte de gazon dans la saison où nous sommes. Nous nous arrêtons un moment au bord des puits creusés par Abraham et Isaac, sur la margelle desquels l'usure séculaire des cordes a laissé des marques profondes. Enfin nous reprenons notre route vers Beit Jebrin (l'ancienne Éleuthéropolis), située à une bonne journée de marche plus au nord.

Notre chemin nous fait traverser les ruines de Râmath-Lehi, aujourd'hui Tel-Lekiyeh, célèbre par la victoire de Samson sur les Philistins (Juges, XIV, 14-19). Puis, prenant par les basses vallées bordées de collines verdoyantes, au pied des montagnes centrales, nous allons planter notre tente à Beit-Jebrin (Pl. LXX). Ce village n'est remarquable ni par des souvenirs bibliques, ni par son aspect moderne, mais par les restes considérables d'une forteresse romaine[2], d'une

[1] Pour une analyse de l'eau de la mer Morte, voy. *Lynch, Offic. rep.*, 73.

[2] *Bibl. Res.*, II, 355, etc. *Narrative*, II, 147, etc. *Reis*, II, 251, *etc.*

construction à la fois riche et solide. L'archéologue trouvera, dans ses murs de dimension colossale, dans ses voûtes souterraines, dans ses colonnes de marbre éparses dans plusieurs directions, un ample sujet d'études. L'honneur d'avoir reconnu dans ce village le Beta-Gabra, ou Gibelin des Croisés, et l'Éleuthéropolis des Romains, revient aux savants voyageurs, les docteurs E. Smith et E. Robinson.

Les environs de Beit-Jebrin sont riches en ruines. Plusieurs d'entre elles laissent retrouver dans leurs noms modernes les noms de l'Écriture. Le chapitre XV de Josué fait supposer que cette partie de la plaine qui longe les montagnes fut anciennement très-peuplée, et les nombreuses ruines qu'on y trouve viennent confirmer ces données. Comme nous avons indiqué ailleurs le fruit de nos études géographiques dans ces régions, nous n'en fatiguerons pas ici le lecteur. Ce n'est pas qu'aucun intérêt ne s'attache aux cavernes de Deir-Dubbân, bien plus vastes et bien mieux taillées que celles de Beit-Jebrin même, aux ruines de la Blanche-Garde, ou Specula Alba, aujourd'hui Tel-es-Safiyeh, au misérable village d'Akir, l'ancienne Ekron, ou aux autres villes royales des Philistins, Asdod, Askélon, Gaza, représentées aujourd'hui par Esdoud, Askulân, Ghuzzeh; mais cette plaine fertile, avec sa population musulmane et ses misérables villages, n'est pas la portion de notre voyage la plus pittoresque et la plus intéressante. Les ruines d'Askélon ont été parfaitement rendues dans les dessins de Roberts (The Holy Land). Il ne nous reste qu'à nous hâter vers d'autres parties du pays. Nous ne quitterons pas cependant la Philistie, pour retourner à Jérusalem par Beit-Jebrin, sans jeter un coup d'œil rapide sur sa capitale Gaza, qui, tout irrégulière qu'elle est, est encore, relativement, considérable aujourd'hui, et compte 16,000 habitants. Plaçons-nous sur la colline qui s'élève au S. E. de Ghuzzeh, à une demi-lieue de distance. Contemplons de là la ville assise sur le sommet et les flancs d'un coteau, ses minarets étincelants au soleil, ses dattiers penchés sur ses humbles demeures, ses magnifiques vergers d'oliviers à son côté N. E., ses dunes de sable qui recouvrent une partie de l'ancienne ville, et nous dérobent à demi l'horizon azuré de la Méditerranée. Souvenons-nous de sa splendeur, à l'époque où Samson y termina sa carrière héroïque mais étrange, par une mort plus héroïque et plus extraordinaire encore. Rappelons-nous les prophéties prononcées contre la Philistie en général, et Gaza en particulier, par Jérémie, Amos, Sophonie, et accomplies à la lettre. Représentons-nous également les guerres, les siéges, les conquêtes, les destructions de Gaza par les Romains, les Sarrasins, les Croisés, puis une seconde fois par les Sarrasins. Arrêtons enfin nos regards sur cette modeste caravane, reposant à côté de nous et se préparant à entreprendre un long voyage dans le désert; nous aurons dans ce spectacle (Pl. LXXI) une abondante matière à nos méditations.

LE JOURDAIN ET LES LACS DE LA GALILÉE.

Il est une partie de la Palestine très-peu connue, mais par cela même peut-être d'autant plus intéressante. C'est la grande vallée comprise entre les montagnes d'Éphraïm d'un côté, et celles de Basçan et de Galaad de l'autre. Le nom d'el-Ghor « la Plaine » lui revient à juste titre; car sa longueur, de 23 lieues sur une largeur de 2 à 4 lieues, en fait une immense plaine qui s'étend depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte.

Dans l'époque reculée où le Liban et l'Antiliban surgirent du fond des abîmes, la nature s'est servie d'un autre moyen, l'action volcanique, pour produire l'effet précisément contraire. Une immense fissure traverse le pays dans toute sa longueur. Les premières traces de ce mouvement de terrain s'aperçoivent déjà dans la Cœlésyrie à une grande élévation au-dessus de la mer. On ose à peine parler là de fissure. Mais un peu au S. de l'extrémité S. du Hermon, à l'endroit où les trois bras réunis du Jourdain supérieur se jettent dans le lac Mérom, le niveau de la vallée est descendu déjà jusqu'à celui de la mer, et continue dès lors à s'abaisser jusqu'à ce qu'il atteigne sa plus grande profondeur dans le fond de la mer Morte, soit 1,300 pieds au-dessous de la surface de cette dernière, ou 2,500 au-dessous de celle de la Méditerranée[1]. Le Jourdain, au sortir des lacs de Mérom et de Tibériade, court dans cette vallée en méandres pareils aux replis sinueux d'un gigantesque serpent. Tantôt ses eaux sont au niveau de la plaine, tantôt il s'est creusé un lit au travers des collines qu'il rencontrait. Plus loin encore il coule généralement entre des monticules blanchâtres qui font à l'œil l'effet d'une ligne de fortifications, et se poursuivent jusqu'à la mer Morte. (Pl. LXXVI.) Ses bords sont partout couverts d'une riche et perpétuelle végétation. Les tamarises abondent surtout à côté de diverses espèces de saules, de peupliers, d'indigotiers, de lauriers roses, de lavandes, etc.[2]. Nous invitons nos lecteurs à parcourir avec nous cette plaine si extraordinaire. Notre intention n'est point de la prendre dans toute sa longueur, de la mer Morte au lac de Tibériade; ce serait une expédition à la fois trop peu instructive et trop pénible, vu le climat brûlant de la plaine et les dangereuses importunités des Bédouins nomades. Nous nous bornerons à descendre dans le Ghor aux endroits les plus intéressants, et toujours en traversant la chaîne de montagnes peu connues qui l'enserrent.

Prenons pour point de départ le rivage N. de la mer Morte, où commence la vallée. Un chemin, suivi par la plupart des voyageurs, nous conduit de Jérusalem à Deir-Mâr-Saba (le couvent de Saint-Saba) en quatre ou cinq heures, puis de là à la mer Morte dans le même espace de temps. Une recommandation du patriarche de Jérusalem, supérieur du monastère, nous fait ouvrir l'étroite porte percée dans les murs épais de ce couvent. Un escalier rapide nous amène d'abord dans une première cour, puis, plus bas, dans une seconde, au centre de laquelle se trouve la chapelle du tombeau de saint Saba, de forme octogone, et surmontée d'un dôme. A l'entour sont les appartements réservés aux pèlerins qui viennent réclamer l'hospitalité. Ces chambres, munies de tapis et de divans, seraient assez confortables sans les hordes d'insectes dont elles sont infestées. Sur la gauche s'élève l'église principale du monastère avec sa profusion de dorures, son pavé de marbre, ses murs surchargés de tableaux, ses lampes et ses ornements suspendus aux voûtes, tout autant de cadeaux offerts par les riches Chrétiens grecs d'Europe. Les moines sont pour la plupart Russes ou Bulgares. Leur patron, saint Saba, vivait du temps de l'empereur Justinien. Les rochers escarpés de la vallée du Cédron, percés de nombreuses grottes naturelles, servaient alors de retraite favorite à des ermites et à des hiéromonachos, tels que Saba entre autres. Au pied du couvent les moines montrent encore la petite caverne où il aurait passé ses jours en pieuses méditations, au milieu des loups et des renards apprivoisés, qui venaient manger dans sa main. Les moines d'aujourd'hui ont continué les relations amicales avec ces animaux, en leur jetant les restes de leurs repas du haut de la terrasse[3] : loups et chacals, attirés par ces avances, ne manquent pas de venir le soir marauder, en hurlant affreusement, autour des murs inaccessibles du couvent. Ils sont néanmoins beaucoup moins redoutables que les Bédouins, qui ne cessent de harceler les pauvres moines par leurs brigandages. Ne pou-

[1] Voyez, sur la formation du Ghor, le rapport officiel du lieutenant Lynch, p. 79-84.

[2] De Bertou, *Bullet. de la Soc. de Géogr. de Paris*, 1830, p 150, 157.

[3] *Ritter*, XV, 611.

vant attaquer le bâtiment adossé aux rochers (Pl. LXXII), ils se mettent en embuscade au fond de la gorge, auprès du puits qui alimente d'eau le couvent. Le moine qui vient en faire provision est surpris et gardé prisonnier, jusqu'à ce que le patriarche ait payé une forte rançon pour le délivrer.

De Deir-Màr-Saba à la mer Morte, on descend par une suite de plaines arides et de montagnes rocheuses accidentées le plus capricieusement du monde, dans le genre du désert, qui s'étend de Wady er-Rmail à Masada et ez-Zuweirah, quoique moins sauvage pourtant. Enfin nous atteignons une plaine d'une argile jaunâtre, déchirée par les torrents des montagnes en fissures profondes pareilles aux crevasses des glaciers, et bientôt les flots salés du lac Asphaltite viennent baigner nos pieds. Nous ne reviendrons pas sur le site de la mer Morte, qui nous est déjà familier. Nous irons plutôt, en suivant le chemin habituel des touristes, voir le Jourdain en face de Jéricho, à l'endroit où des milliers de pèlerins viennent se baigner le lundi après Pâques, persuadés qu'ils sont à Beth-Abara, où saint Jean baptisa le Sauveur. Ici, comme ailleurs, la tradition contredit l'Évangile, qui raconte que, «trois jours après, Jésus assista aux noces de Cana en Galilée.» (Saint Jean, II, 1.) Or, pour se rendre du lieu où se baignent les pèlerins à Cana, il faut au moins quatre jours de voyage. Beth-Abara doit avoir été située à plus de huit ou neuf lieues plus au N.; peut-être, s'il faut en juger d'après son nom, au point d'intersection du Jourdain et du grand chemin de Nablous à es-Salt.

Ce lieu de pèlerinage mérite cependant quelque attention, car ce doit être non loin de là que les Israélites passèrent le Jourdain à pied sec, tandis que les sacrificateurs, qui portaient l'arche, étaient arrêtés au milieu du lit de la rivière. (Josué, III.) Peu importe que nous précisions ou non le lieu; nous pouvons toujours nous représenter ce passage miraculeux. Les taillis de tamariscs, de saules et d'autres arbustes, étaient les mêmes au temps de Josué; l'eau du fleuve avait cette même teinte grise et terne, produite par les matières argileuses qu'elle roule dans son cours; enfin le marais, qui s'étend aujourd'hui des deux côtés du fleuve, sur une largeur de plus de 100 mètres, montre quel espace couvraient ses eaux, lors du passage des Israélites, dans la saison «où il déborde sur ses rivages.» (Josué, III, 14; I Chr., XII, 15.)

Un bain dans le fleuve, un déjeuner sous les ombrages de ses bords, nous font passer une ou deux heures délicieuses, avant de traverser, durant deux autres heures, la plaine brûlante de Jéricho. Mais là un doux repos et un frais ombrage nous attendent, surtout si, au lieu de dresser notre tente parmi de nombreux voyageurs au village d'er-Riha, nous nous retirons loin du bruit auprès de la fontaine d'Élisée, aujourd'hui Ain ès-Sultân, à l'ombre de magnifiques caroubiers, de chênes et d'acacias. Au reste, en quelque endroit que nous la passions, une soirée aux environs de l'ancienne «ville des Palmiers» ne peut manquer de nous laisser un souvenir durable. On ne connaît plus l'endroit où, «par la foi, les murs de Jéricho tombèrent après qu'on en eut fait le tour durant sept jours,» et où, «par la foi, Rahab l'hôtelière ne périt point avec les incrédules, ayant reçu les espions et les ayant renvoyés en paix.» (Jos., VI, 20, 23; Heb., XI, 30, 31.) Quoique le nom d'er-Riha représente celui de Jéricho, on n'y trouve point d'anciens vestiges. La «ville des Palmiers» paraît plutôt avoir été située à une demi-lieue plus à l'O., un peu au S. de la fontaine d'Élisée. Un aqueduc et des ruines, pour la plupart ensevelies sous des dunes de sable, y dénotent au moins l'existence de constructions autrefois assez considérables. Mais si Jéricho a disparu, le cours des siècles n'a point changé l'aspect de la plaine environnante. C'est toujours la même température tropicale, résultant de l'abaissement du sol à plus de 1,000 pieds au-dessous du niveau de la mer. Ce sont les mêmes bois d'acacias aux longues épines, aux feuilles étroites; le même Wady-Kelt qui traverse la plaine, et dans lequel plusieurs ont voulu retrouver le torrent de Kérith de I Rois, XVII. Le voyageur qui vient, après l'ardeur du jour, se reposer sur les bords du Wady, à l'ombre d'un caroubier touffu, ou sur le gazon, au pied de quelques mimosas, à l'heure où les rossignols commencent leur concert nocturne, et où la lune, se levant sur les montagnes de Galaad, éclaire le paysage de reflets inconnus dans nos climats, pourra aisément se représenter la vie douce et voluptueuse des habitants de Jéricho et des environs.

Au temps des Romains, une grande route longeait, à partir de là, le Ghor dans toute son étendue. Des villes et des châteaux forts s'y trouvaient sur plusieurs points, entre autres Fasaëlis et Archélais, dont nous allons visiter les restes. Seulement, comme la plaine est habitée par des Bédouins, et fréquemment infestée par des Arabes qui viennent de l'autre côté du Jourdain ravager ces régions, nous sommes obligés de nous rendre d'abord à Sichem, pour y réclamer, de la part du gouverneur, un guide armé. Au reste, ceci nous donne l'occasion de faire une route intéressante. De Aïn es-Sultân nous montons en effet, à gauche du Djebel Kourountoul (nom dérivé de mont Quarantania, par suite de la tradition qui y place le jeûne de quarante jours (Matth., IV; Luc, IV), à Beitin, village situé sur l'emplacement de l'ancienne Beth-el. A quarante minutes environ à l'E. S. E. de Beitin, un peu au N. du village moderne de Deir-Diwân, nous atteignons un Tel, nommé el Hajjar, «tertre des pierres,» qui marque la position de l'ancienne Aï ou Haï. (Jos., VII, VIII.) Le ravin profond au N. du Tel, la distance de là à Béthel, la situation des lieux relativement à cette dernière ville, ne nous laissent aucun doute à cet égard[1].

Nous prenons de là la grande route de Jérusalem à Sichem, et, après avoir obtenu du gouverneur notre guide armé, nous nous hâtons de revenir vers le S. E. Les montagnes et les vallées que nous traversons ici n'étaient auparavant qu'une *terra incognita* dans les cartes de la Palestine. C'était autrefois la province d'Acrabatène, dont la ville principale, Acrabi, se

[1] *Narrative*, II, 278, 282. *Reis, etc.*, II, 250, 252.

retrouve encore aujourd'hui dans Akrabeh, grand village musulman, avec une forteresse en ruines. Nous le traversons au grand ébahissement des habitants, peu accoutumés aux visages Européens. Puis, marchant toujours vers le S. E., nous passons à Mejdel, d'où l'on découvre une vue magnifique sur le Ghor et le groupe de montagnes du Djebel-Surtabeh. Enfin nous nous arrêtons à Daumeh, où fut naguère l'ancienne Edumia.

Quelques pas seulement nous séparent de la crête escarpée des montagnes qui enserrent le Ghor. Un long et pénible sentier nous amène au pied des rochers où nous nous croyons un instant perdus dans un fourré de figuiers sauvages et d'arbustes qui ombragent une belle source. Notre guide nous l'indique comme la fontaine de Fasaëlis, parce qu'elle arrose le lieu jadis occupé par cette ville. Mais nous savons, par Brocard (1283) et Marinus Sanutus (1321)[1], que de leur temps on considérait cette source comme le torrent de Kérith (Pl. LXXIV ou Frontispice), où Élie le Thisbite se retira, lors de la fameuse sécheresse, et où l'Éternel commanda aux corbeaux de l'y nourrir. (I Rois, XVII, 1-7.) Le voisinage du Jourdain et le secret de cette retraite s'accordent effectivement mieux avec ce qui nous est dit de l'asile du prophète que le Wady-Kelt, près de la ville des Palmiers, où il ne pouvait exister longtemps inconnu. Les Arabes, sans rien savoir de la retraite d'Élie, vénèrent par la tradition la source de Fasaïl, et même les arbres qui l'entourent et qu'ils appellent « Racka[2]. »

A partir de la fontaine nous suivons la source pendant une heure, le long d'une vallée qui va s'élargissant devant nous, et nous présente, sur la droite, les restes d'un ancien aqueduc. Au débouché du ravin, à droite, nous apercevons le Tel sur lequel Hérode fit construire la forteresse qu'il nomma Fasaëlis, en l'honneur de son frère. Quelques ruines, du côté S. du Tel Fasaïl, indiquent l'emplacement de la ville proprement dite.

Nous nous trouvons ici à quatre lieues et demie environ au N. de Jéricho et à deux lieues du Jourdain. L'aspect de la plaine est le même qu'aux abords de Jéricho; c'est la même terre argileuse, de couleur jaune clair, fertile au plus haut point, comme le prouvent les jardins des Fellahin à Fasaïl, et brûlée par un soleil tropical, en sorte que la récolte s'y fait au moins six semaines (et même à Jéricho deux mois) plus tôt que dans les montagnes qui dominent le Ghor près de Daumeh. Sur notre gauche, le groupe des montagnes du Djebel-Surtabeh, avec leurs cônes dénudés, dont la couleur ne tranche point avec celle de la plaine, nous intercepte la vue de la partie N. du Ghor. Le pic le plus élevé est le Karn (la Corne) Surtabeh, où quelques ruines attestent l'existence d'une ancienne forteresse. Il n'est élevé que de 830 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais la dépression du sol de la plaine lui donne une hauteur double au-dessus de cette dernière. La via Romana passe à sa base orientale; mais, au lieu de la suivre, nous préférons remonter jusqu'à Daumeh et Mejdel, et faire ainsi un détour à l'O., en passant par la crête des montagnes pour redescendre vers le Ghor au N. du Surtabeh.

La descente est beaucoup moins rude, mais plus longue que celle de Daumeh à Fasaïl. Nous franchissons trois gradins de montagnes, tous richement cultivés. D'abord visible de loin, le Ghor se trouve ensuite caché à la vue par des hauteurs. Enfin, du haut de la crête des dernières collines, un spectacle d'un genre tout nouveau vient nous surprendre agréablement. A nos pieds plus de plaine brûlée, mais une splendide oasis de jardins, de champs cultivés, de verdure et d'ombrages, grâce à l'eau d'un torrent habilement distribuée. La partie de la plaine ainsi arrosée est séparée du reste par une bande de rochers. Ce torrent bienfaisant est le Wady el-Ferrah, et l'oasis elle-même s'appelle Kerawa (Pl. LXXV). Une horde de Bédouins y a établi son camp, et comme ces Arabes sont en relations continuelles avec des marchands de Nablous, par suite de la position de Kerawa sur le grand chemin de Nablous à es-Salt, notre guide Nablousien est pour nous le gage assuré d'une réception hospitalière sous la tente du schekh.

Une lieue et quart environ nous sépare encore du Jourdain. Arrivé là, on se trouve au bord d'un espace de terrain dont la dépression va peut-être à cent pieds. C'est une seconde vallée dans la grande, et c'est là que le fleuve serpente entre ses rives verdoyantes (Pl. LXXVI). Il est aisé de voir que le Jourdain, au temps de son débordement, y change parfois son lit, dont un ruban de tamariscs et d'autres arbres marque les variations. Des collines à demi éboulées encaissent la vallée. Leur substance calcaire se détache facilement, et leur couleur blanche les fait ressembler de loin aux tentes d'un camp gigantesque. Du sein de la verdure perfide d'un marais s'élèvent encore les arches ruinées d'un ancien pont romain. Depuis la destruction de ce pont, le fleuve s'est creusé un nouveau lit, si peu profond que l'eau ne nous monte qu'aux genoux. C'est dans cet endroit que l'on passe le Jourdain pour se rendre à es-Salt.

Au sortir de Kerawa, sur un chemin qui monte le long du torrent d'el-Ferrah vers le N. O., nous rencontrons un Tel et des ruines nommées el-Basaliyeh, dont la position, à vingt-quatre milles romains au N. de Jéricho, correspond à celle de l'Archélaïs de Josèphe[3]. Une montée presque insensible nous ramène dans les montagnes loin du Wady el-Ferrah, que nous laissons à gauche avec son torrent et ses bouquets d'oléandres. Mais nous rejoignons la grand'route de Néapolis à Scythopolis, au delà des ruines d'Atouf et du village de Tamoun, à la bourgade de Tubas, l'ancienne Thebets, où Abimélec fut tué par la main d'une femme. (Juges, IX, 53.) Nous la quittons de nouveau au village de Yasir, probablement l'ancienne ville d'Aser, remarquable par des ruines de monuments sépulcraux du temps des Juifs, pour aller explorer la partie N. du Ghor. Deux vallées descendent de Yasir au Jourdain, le Wady-Khusneh et le Wady-Maleh, ou Melha « le Salé, » ainsi nommé

[1] Bachiene, *Heilige Geographie. Utrecht*, 1758, vol. I, p. 126-130. *Narrative*, II, 310; *Reis, etc.*, II, 273.

[2] De Bertou, *Bull. Soc. Géog.*, 1839, p. 159.

[3] *Antiq.* XVII, 13, 1; XVIII, 2, 2; Reland, *Palestina*, p. 576.

d'une source thermale salée et ferrugineuse, bien connue des Arabes pour ses propriétés médicinales. Nous donnons la préférence au Wady-Maleh, non-seulement à cause de cette source, mais aussi à cause des ruines du château de Maleh, perché sur une saillie de rocher au milieu de la vallée. Nul voyageur n'en a foulé le sol depuis les Croisés, du moins personne n'en a parlé. Cette vallée cependant doit avoir été très-fréquentée aux temps de l'Ancien Testament, car, à son débouché sur la plaine du Jourdain, se trouvent les ruines d'Abel-Mehola, où naquit Élisée[1], et, à peine une lieue plus loin, au bord du fleuve, un endroit porte encore le nom de Succoth (Gen., XXXIII, 17; I Rois, VII, 46), bien que quelques restes de fondements soient les seules traces visibles de l'ancienne ville. A une lieue plus au N. se trouve un autre site biblique, « Salim, » et les eaux abondantes « d'Énon, » non loin de l'endroit où saint Jean baptisait (Jean, III, 23). Eusèbe et Jérôme fixent la position de Salim à 8 m. R. au S. de Scythopolis, et nous trouvons là, en effet, les ruines d'une ancienne ville dont le nom s'est conservé par un dernier vestige dans celui d'un Wély, élevé en l'honneur d'un saint musulman, réel ou fictif, schekh-Salim. Les nombreuses sources enfin, qui serpentent dans toutes les directions à travers la plaine, et y entretiennent une végétation surprenante, achèvent de nous fixer sur la position d'Énon.

L'extrême fertilité du Ghor dans cette partie y a attiré les habitants des villages de Tubas, de Yasir et d'autres bourgades des montagnes. Ils y labourent la terre au printemps, et y vivent sous des huttes de branchages et des tentes, jusqu'à la clôture de la moisson. Les Bédouins se sont familiarisés avec eux, et il nous sera facile de faire de là une excursion aux ruines voisines de Pella, où se réfugièrent les Chrétiens au moment où la désolation fondit sur Jérusalem. Pella est située sur la première terrasse qui s'élève en face de nous de l'autre côté du Jourdain. Irby et Mangles découvrirent en 1817 ces ruines, appelées Fahel, ou Tubakat, « terrasse » de Fahel; mais le docteur Kiepert, de Berlin, suggéra le premier, dans sa carte de la Palestine de 1842, l'idée de les identifier avec Pella. Ces ruines sont très-considérables[2], et leur position, à trois lieues environ au S. S. E. de Beisan (Scythopolis), aussi bien que la source abondante qui coule au fond du ravin, au pied S. E. de la terrasse de Fahel, ne nous laissent aucun doute sur l'identité de ce lieu avec l'ancienne Pella décrite par Eusèbe, Jérôme, Pline, Josèphe et d'autres historiens[3].

Une excursion au delà du Jourdain, telle que celle à Pella, compte parmi les raretés d'un voyage en Palestine. On y réfléchit à deux fois avant de s'exposer aux importunités des Bédouins, seuls maîtres dans cette partie du pays. En revanche, l'intérêt qui s'attache à ces lieux, et la beauté des sites que nous traversons, nous dédommagent amplement de nos peines. Nous n'oublierons jamais, par exemple, notre passage du Jourdain entre Succoth et Pella (Pl. LXXVII) au lever du soleil. A cette heure l'air, que n'ont pas encore réchauffé les rayons d'un soleil de midi, est d'une pureté et d'une fraicheur délicieuses. Le chant des rossignols, le silence de la nature qui semble suspendre ses bruits pour écouter ce magnifique concert, la verdure des rives ou des ilots semés dans le lit de la rivière, le murmure de l'eau qui glisse limpide et fraiche sur une couche de lave brune ou noire, tout concourt à nous laisser du Jourdain une impression ineffaçable.

Nous repassons le fleuve à deux lieues plus au N. pour gagner le village de Beisân. Ce sont les mêmes eaux limpides, la même bordure verdoyante de tamariscs, de saules, d'oléandres et d'autres arbustes; seulement la rivière est plus profonde, et il faut toute l'habitude et toute la sagacité de nos guides pour nous éviter le désagrément de nous mettre à la nage. Enfin nous voilà sous nos tentes, dressées au milieu des ruines de l'ancienne Beth-San (Pl. LXXVIII). Le pauvre hameau, construit en lave noire, qui la remplace ne peut, malgré son nom de Beisan, nous donner une idée de ce qu'était la ville de Manassé (Jos., XVII, 11, 12, 16, 18; Juges, I, 27; I Rois, IV, 12), ni celle qui lui succéda sous le nom de Scythopolis. Mais si, au haut du grand Tel basaltique qui se trouve au N. du village actuel, nous examinons les ruines de l'ancienne Acropolis, et que, de là, nous embrassions du regard la vaste étendue de terrain au pied de la colline que recouvrent des restes de constructions, de colonnes brisées et d'autres débris, nous acquerrons, surtout après un examen attentif, la certitude que l'ancienne ville des Scythes, l'une de celles de la Décapole, comptait parmi les villes les plus considérables de la Palestine. On y voit encore l'amphithéâtre où Julien l'Apostat fit torturer les Chrétiens. Un peu au N. du Tel on aperçoit également le grand khân ruiné où s'arrêtaient les caravanes allant de Damas en Égypte et en Palestine, et qui probablement a, dans une époque très-reculée, donné lieu au nom de Beth-San, « maison du Repos. » La situation des lieux et l'abondance des eaux dans le voisinage, puisqu'il n'y a pas moins de quatre ruisseaux qui baignent le pied du Tel, ont de tout temps fait de Beth-San une station importante pour les marchands qui font le trafic entre la Syrie et le pays au delà du torrent de l'Égypte[4].

Nous pourrions d'ici gagner en peu de temps, en suivant le Ghor, le lac de Galilée; mais comme nous avons laissé de côté Nazareth, lors de nos excursions dans la Galilée occidentale, nous ferons un nouveau détour, selon notre habitude, pour toucher, autant que possible, aux endroits du pays les plus intéressants. Nous longeons donc la base N. des montagnes de Guilboah, théâtre de la fin si tragique de Saül et de Jonathan (I Sam., XXXI). La distance de Beisân à l'extrémité S. E. des monts de Guilboah jusqu'à Jizréhel, à leur base N. O., est de quatre lieues. A Jizréhel, aujourd'hui une

[1] I Rois, XIX, 16, cf. I Rois, IV, 12. *Narrative*, II, 342. *Reis, etc.*, II, 299.

[2] Pour notre voyage d'exploration à Pella, voy. *Narrative*, II, 353-356. *Reis, etc.*, II, 307-309.

[3] *Later Bibl. Res.*, p. 322-325.

[4] Pour d'autres détails sur Beth-San, voy. *Narrative*, II, 359-365. *Reis, etc.*, II, 312-314.

misérable bourgade nommée Zér'in, nous avons à nos pieds l'immense plaine avec sa ceinture de montagnes formée par les monts de la Samarie, les hauteurs de Megiddo, le Carmel, les montagnes de Nazareth, et le Thabor, que nous dérobe en partie le Djebel-Duhy, le petit Hermon de la tradition. Il est peu de points de vue aussi étendus, et nous comprenons aisément pourquoi Achab fit de Jizréhel une résidence royale.

Nous traversons la plaine pour nous diriger vers le N., à l'endroit même où l'armée des Philistins marcha contre celle de Saül, campée près de la fontaine de Jizréhel. La base du Djebel-Duhy, par laquelle nous passons, est riche en souvenirs bibliques. Là est le village de Soulem, où Élie fut reçu avec tant de générosité par l'hospitalière Sunamite. Plus loin, à trois quarts de lieue, nous laissons à notre droite Naïn, où le Seigneur ressuscita le fils de la veuve (Luc, VII, 11-16). Plus loin encore, à une lieue au N. E., est Endor, où le malheureux Saül alla consulter la Pythonisse, la veille de la fatale bataille de Guilboah. Arrivés au pied des montagnes, de l'autre côté de la plaine, nous nous engageons dans un ravin étroit et rocailleux, qui heureusement s'élargit bientôt à mesure qu'il monte, et aboutit à une belle petite plaine, au bout de laquelle en-Nasirâh (Nazareth) est adossée au flanc d'une colline (Pl. LXXIX).

En-Nasirâh n'est pas, comme le Nazareth d'autrefois, une misérable bourgade; il est, au contraire, devenu le chef-lieu d'un district du même nom. La population s'est élevée au moins à 3,000 âmes, en majeure partie appartenant à l'Église grecque. Les Latins et les Maronites forment, avec 6 à 700 Mahométans, la minorité. Averti par nos précédentes expériences, nous nous garderons bien de nous mêler aux disputes des Latins, des Grecs et des Maronites sur l'endroit où il faut placer la maison de la sainte Famille, le lieu de l'Annonciation et celui de la Précipitation. Cela ne veut pas dire que nous soyons insensible aux saintes émotions qui s'attachent à ces lieux. Nous n'avons point de détails sur les années que Jésus enfant passa à Nazareth; mais les montagnes et les vallées, avec leurs rochers ou leurs champs cultivés et leurs vergers, ont frappé ses regards comme ils frappent les nôtres aujourd'hui. Il est peu de ces endroits que son pied n'ait pas foulés. Sans doute Il a souvent gravi la croupe de la colline au-dessus d'en-Nasirâh, et son regard se promenait sur le magnifique panorama étendu à ses pieds. Non-seulement Il se plaisait à contempler la plaine d'Esdraelon, le Carmel, les montagnes de la Samarie, de Guilboah, du Thabor, de la Galilée supérieure; mais l'histoire passée, présente ou future de ce pays, les destinées éternelles de ses habitants devaient préoccuper son esprit et remplir ses prières, comme aucune créature humaine ne le pourra comprendre. Tout cela contribue à nous rendre chère notre halte de deux ou trois jours à Nazareth. Il paraît qu'anciennement la ville était située plus haut sur le versant de la montagne (Luc, IV, 16, 28, 29), et les rochers escarpés, du haut desquels la foule insensée voulait précipiter le divin Docteur, ont changé de forme par suite des tremblements de terre fréquents en Palestine. Cependant les grands contours n'ont pas varié, et nous désirons les empreindre dans notre mémoire afin de pouvoir mieux étudier et réaliser la vie de Celui qui est le Fils de Dieu et notre unique espérance.

C'est avec regret que nous jetons un regard d'adieu au magnifique bassin des montagnes de Nazareth; mais d'autres souvenirs enchanteurs nous appellent ailleurs. Des rochers calcaires dérobent bientôt la ville à nos regards; mais à peine les avons-nous dépassés que le Thabor se dresse subitement devant nous dans toute la splendeur de ses formes et de sa végétation exubérante de chênes et de térébinthes. Il nous faut une heure de marche depuis le village de Debourieh (l'ancienne Dobrath ou Daberath de Jos., XIX, 12) pour atteindre son sommet. Cette montée est roide et le sentier singulièrement enchevêtré dans les taillis qui l'entourent. Le sommet lui-même est un étroit plateau de quinze minutes de longueur; il supporte les ruines de l'ancienne forteresse d'Itabyrion et celles d'un couvent grec. Deux ou trois moines russes passent leur vie dans ces décombres. S'ils sont naturellement, à cette hauteur de 1,865 pieds, privés du commerce des hommes, ils y jouissent en revanche d'un air extraordinairement pur et salubre, et d'une vue qui, pour son étendue et sa beauté, peut être rangée parmi les plus remarquables de la Palestine. Un terrain fertile leur fournit du blé en abondance, une source limpide les abreuve, et, sous le feuillage toujours vert d'arbres magnifiques, des oiseaux renouvellent pour eux leurs mélodieux concerts.

Le Thabor est-il bien la montagne sur laquelle eut lieu la transfiguration? La tradition le prétend; mais le récit de l'Evangile fait naître des doutes sérieux à cet égard. (Matt., XVII, 1-8; Marc, IX, 2-8; Luc, IX, 28-33; Jér., XLVI, 18.) Pour nous, nous n'osons trancher la question.

Longue et monotone est la route qui descend du Thabor au lac de Tibériade, dont la nappe bleue se cache à nos regards dans son bassin profond, jusqu'au moment où nous atteignons la crête élevée qui le domine. Plus l'attente a été longue, plus aussi la surprise est grande alors. Quel spectacle, à la fois plein d'originalité et de grandeur, que ce miroir d'un bleu si pur, encaissé entre de sauvages montagnes que le soleil baigne de vapeurs transparentes, cet Hermon lointain avec son altière couronne de neige, cette ville de Tibériade à demi ruinée à nos pieds! Mais qu'ils sont plus saisissants encore les souvenirs attachés à toute cette scène! Bienfaits, discours, miracles, prières solitaires du Sauveur, que de faits se laissent ici embrasser à la fois dans un seul regard!

La descente de la crête de ces montagnes au rivage ne comporte pas moins de 1,000 pieds, descente rapide et pénible le long de rochers de calcaire gris et de lave noire. Cette dernière formation indique de nouveau l'action volcanique dont nous avons parlé, et qui continue à être apparente dans toute la longueur de la vallée du Jourdain, et même jusque dans la grande plaine de la Célésyrie. La ville de Tibériade est en majeure partie bâtie en pierres

de cette lave, comme l'étaient sans doute également les villes contemporaines, dès longtemps disparues des bords du lac.

Tibériade, aujourd'hui Tebariyeh, construite par Hérode, tétrarque de Galilée, et ainsi nommée en l'honneur de l'empereur Tibère son suzerain, n'apparaît qu'une seule fois dans la vie du Sauveur (Jean, VI, 1, 23; XXI, 1). Elle était cependant déjà assez considérable de Son temps pour donner son nom à l'ancien lac de Génézareth ou Kinnéreth. (Nombres, XXXIV, 11; Deut., III, 17; Jos., XII, etc.; Matt., XIV, 34.) Josèphe en parle dans son Histoire avec quelques détails[1]. Plus tard Tibériade figure comme métropole de la science rabbinique; c'est de ses écoles savantes que sortirent la Mischna et le Talmud. Elle partagea ensuite le sort du reste du pays, en passant des mains des premiers Chrétiens dans celles des Sarrasins, pour retomber ensuite de celles des Croisés dans celles des Musulmans. Enfin, en 1837, elle fut renversée par le terrible tremblement de terre du 1er janvier, qui parcourut tout le pays, mais dévasta surtout cette région centrale. Les nouvelles constructions élevées sur ces ruines sont pauvres et chétives, et Tibériade se fait remarquer par son excessive saleté. Les Juifs, cependant, la vénèrent comme l'une des quatre villes saintes de la Palestine. Ils y sont au nombre de 1,000 environ, sur une population du double plus considérable et presque entièrement musulmane.

Du point du rivage, d'où nous avons pris notre vue (Pl. LXXX), nous pouvons embrasser du regard tout ce beau lac et nous laisser aller à nos impressions. Une frêle barque de pêcheurs, la seule que nous trouvions, nous sert à passer de l'autre côté pour examiner de près le pays des Gadaréniens, où Jésus guérit un pauvre démoniaque (Luc, VIII, 26-39). Plus au N. E. est la contrée déserte où s'accomplit le miracle de la multiplication des pains. (Matt., XVI, 8-10; Marc, VIII, 17-21; Luc, IX, 13-17; Jean, VI, 5-13). Près de l'embouchure du Jourdain nous retrouvons l'emplacement de Bethsaïda Gaulonitis (Marc, VIII, 22; Luc, IX, 10), et sur le rivage occidental les ruines de Capernaum (aujourd'hui Tel Houm), et de Bethsaïda de Galilée plus au sud, probablement à l'endroit où est de nos jours Khân-Miniyeh. Nous quittons notre bateau pour faire à cheval une excursion aux bains chauds, situés à une demi-lieue au S. de la ville, à la place de l'ancienne Hamath de Nephthali, et aux ruines de Tarichea, maintenant Kerak, près de la sortie du Jourdain. Enfin nous nous proposons de visiter Mejdel, l'ancienne Magdala, qui se trouve sur notre chemin de Tibériade à Safed. Ainsi chaque pas sur ces rives a son intérêt, comme chaque moment du jour, ou de la nuit même, y a ses charmes, et nous rappelle quelque circonstance importante de la vie du Sauveur. Le calme et la fraîcheur de l'aurore nous parlent de Jésus priant sur ces collines retirées. Les ardeurs du midi nous Le rappellent parcourant ce rivage suivi d'une foule immense, obligé même de monter dans une nacelle pour lui adresser des paroles de vie éternelle. Le soir nous nous Le représentons pressé par la multitude, qui de toutes parts Lui apportait des malades et des affligés à soulager. Enfin, quand la nuit a étendu ses voiles sur le lac, et qu'un orage subit, descendant des hauteurs, vient s'abattre sur ses flots et les soulever en vagues écumantes, nous croyons entendre encore, à travers le sifflement de la tempête, la voix de Celui qui « commande aux vents et aux flots, et ils lui obéissent » (Luc, VIII, 22-25); cette voix qui jamais n'apporta aux oreilles des hommes qu'un message de paix, de compassion ineffable et de pardon sans bornes. O beau lac de Galilée, témoin des jours les plus heureux qui aient lui sur notre pauvre terre, quelle trace ineffaçable tes gracieux contours ont laissée dans nos souvenirs!

Mais il est temps de nous remettre en marche. Le pauvre hameau d'el-Mejdel, désigné par la tradition comme le lieu de naissance de Marie-Madeleine, nous arrête peu (Pl. LXXXII). Nous nous hâtons de traverser la plaine de Génézareth, dont Josèphe déjà vantait la fertilité, pour arriver au Wady er-Ruboudiyeh, dont le nom plus loin devient Wady el-Leimoûn. Un Tel rocheux, situé dans la partie supérieure de la vallée et couvert de ruines, au pied duquel coule une source abondante, nous indique par son nom l'emplacement de la forteresse d'Akbarah dont parle Josèphe. Plus éloignée d'une lieue, et adossée à la cime d'une montagne de 2,775 pieds d'élévation, est Safed, probablement la ville de Seph de Josèphe (Bell. Jud., II, 20, 6), ou même le Sephet du Livre de Tobie (Ch. I, 1). Malgré l'absence de souvenirs bibliques, ce lieu nous paraît, vu son importance actuelle, mériter une journée de halte.

Les Croisés prenaient Safed pour la ville de Béthulie; mais nous avons prouvé plus haut que cette dernière ville doit être cherchée dans le fort de Sanour, près de Dothan, à trois ou quatre lieues au N. de Samarie. D'ailleurs nous savons que les Croisés n'étaient pas très-forts sur la géographie sacrée. Ce qui est plus certain, c'est qu'ils avaient construit au sommet de la montagne de Safed un château fort[2] qui, malgré son état de délabrement, servit encore de résidence au gouverneur Turc jusqu'au tremblement de terre de 1837, qui renversa alors non-seulement le château, mais la ville presque entière, et ensevelit plus de 6,000 personnes sous les décombres[3]. Il faut avoir vu Safed, sa colline escarpée, ses maisons superposées de telle façon que les toits des rangées inférieures forment le pavé des rues supérieures, pour se figurer cette épouvantable catastrophe. La montagne a dû secouer ses habitations comme un arbre secoue ses feuilles mortes.

Safed commence à se relever insensiblement de ses ruines. Malgré son malheur, elle est demeurée une des quatre villes sacrées des Juifs. Sa position élevée lui vaut un air salubre et un bon climat; aussi la population, dont le chiffre s'élève de nouveau à environ 8,000 âmes, se distingue-t-elle par son esprit actif et industrieux.

La ville est située en face d'un groupe de superbes montagnes boisées, les plus élevées de la Galilée, nommées le Djebel-

[1] *Vita*, § 65; *Ant.*, XVIII, 2, 3.

[2] *Narrative*, II, 408-411; *Reis, etc.*, II, 350-353.

[3] Robinson pense que ce château est contemporain de ceux de Kerak, Beit-Jebrin et Tel-es-Safiyeh, construits en 1140 par le roi Fulco de Jérusalem. (*Bibl. Res.*, III, 327.)

Djermak ou Zaboud. On comprend dès lors combien, des ruines du château, la vue doit s'étendre au loin dans toutes les directions. On découvre de là toute la Galilée, à l'exception seule des montagnes de Kadès de Nephthali, cachées par une double cime qui s'élève immédiatement au N. de Safed. Mais ce qui attire le plus nos regards, c'est toujours le beau lac de Génézareth qui semble baigner le pied de la montagne (Pl. LXXXII). Ce miroir paisible nous captive plus que la végétation exubérante du Djebel-Djermak, au pied duquel, vers le N., nous apercevons Kefr-Bir'im, déjà connu de nos lecteurs (Pl. XXIX), ou que les gradins de montagnes et de plaines de la Galilée inférieure, parsemés de villages et de champs cultivés. Mais il faut laisser enfin le lac de Tibériade disparaître derrière les collines, pour nous rendre au Jourdain et au petit lac de Mérom, au bord duquel nous descendons du côté du N. par le Wady-Furâm.

Nous touchons le Jourdain au point où les caravanes allant de Syrie en Égypte le traversent depuis des siècles. La tradition, qui place à cet endroit le passage de Jacob, à son retour de Padan-Aram, et nomme, en souvenir de ce fait, le pont qui s'y trouve Djisr Benat-Yacoùb, « le Pont des filles de Jacob, » est évidemment en désaccord avec la Genèse.

Qu'il y a loin du fleuve majestueux, que nous avons visité sur plusieurs points du Ghor, au Jourdain encaissé ici dans des bancs de rochers de lave noire que ne dissimule aucune végétation ! On a peine à se figurer que ce soit là le même fleuve ! Patience, cependant ; nous l'allons traverser bientôt à un endroit où la verdure de ses bords est encore plus vigoureuse et plus belle, et son cours plus impétueux que lorsqu'il coule au fond du Ghor dans son lit tortueux. Tandis que nous remontons le fleuve, nous dirigeant vers le Bahr el-Houleh, le lac de Mérom, n'oublions pas que nous passons devant le fameux champ de bataille où Josué défit les cinq rois Cananéens conduits par Jabin, roi de Hatsor (Jos., XI, 1-14). Le récit de la Bible décrit la charge faite par Josué près des « Eaux de Mérom. » Or, comme il n'y a d'espace assez étendu pour contenir d'aussi nombreuses armées que la plaine qui se trouve au S. O. du lac, il n'y a pas lieu d'hésiter. En suivant le rivage du petit lac aux eaux peu profondes et peu limpides, nous remarquons, en effet, qu'il ne reste entre ses bords et les montagnes à l'O. qu'une étroite plaine, qui se poursuit au pied de ces derniers jusqu'à ce que le plateau central commence à s'élever. Enfin, tout l'espace au N. du lac est occupé par un marais impénétrable, parsemé de flaques d'eau et couvert d'une forêt de roseaux aux teintes brunâtres. Il eût été impossible de livrer une bataille au N. des « Eaux de Mérom. »

Le Bahr-el-Houleh est appelé par Josèphe lac Semachonitis, et désigné également sous le nom de lac de Séleucie, d'après deux villes considérables qui se trouvaient à peu de distance dans les montagnes de l'autre côté du Jourdain. Le docteur de Forest, dans une excursion faite en mai 1849, a retrouvé les ruines de la première. Un autre des missionnaires américains découvrit plus tard celles de Séleucie, dont le nom s'était conservé dans la forme du mot Sloukiyeh[1]. Elles se trouvent à deux lieues au S. de celles de Sémachon, dans les montagnes qui bordent le lac à l'est.

Le voyageur qui aura le loisir et l'envie de gravir les montagnes au N. O. du lac, pour y visiter les ruines magnifiques qui se trouvent près de l'ancienne Kadès, ville de refuge de Nephthali, ne regrettera certainement pas ses peines, surtout s'il pousse un peu plus au N. pour examiner le château ruiné de Hounin. Pour nous, qui sommes pressés, et qui connaissons déjà Hounin, nous nous bornons à longer le marais qui suit le pied des montagnes, pour terminer notre expédition du Jourdain par une visite aux belles sources à Tel-el-Kâdy, l'ancienne ville de Dan (Jos., XIX, 47; Juges, XVIII, 27-29), et à Banias (Césarée de Philippe).

Trois quarts d'heure avant d'arriver à Tel-el-Kady nous traversons le Jourdain par le Djisr-el-Ghoujar, de construction romaine, comme l'indiquent deux de ses arches, mais réparé dans des temps plus rapprochés de nous. Le fleuve, large et profond lors de la fonte des neiges, diminue considérablement de volume en été. Mais en toute saison il forme ici une rivière d'un aspect ravissant. Des eaux bondissantes et écumantes sur de grands blocs de lave, des bords couverts d'une splendide végétation d'oléandres, de jasmins, de sycomores, et d'une foule d'autres arbres qui semblent vouloir protéger le fleuve de leurs rameaux entrelacés, voilà le Jourdain supérieur (le Hasbâny, dont nous connaissons déjà la source) au pont de Ghoujar.

Un torrent formé par le confluent des deux sources de Tel-el-Kady et de Banias se jette dans le Jourdain à deux lieues au-dessous du pont. La source de Tel-el-Kady est évidemment la plus considérable. Cachée sous le Tel lui-même, elle jaillit en deux endroits entre des blocs de lave avec une violence surprenante. Elle commence par former un petit lac au pied du Tel, et se creuse ensuite un lit qui reçoit les eaux de la source de Banias à une lieue et quart plus au sud. Au pied du versant S. du Tel se trouvent les ruines de l'ancienne Dan. La colline elle-même porte encore des vestiges d'antiques constructions masquées par un épais taillis, et ombragées par un beau chêne vert.

Enfin, après un chemin d'une heure, nous arrivons à la troisième source du Jourdain, qui jaillit dans la fameuse grotte de Pan[2] (Pl. LXXXIII). Ni cette grotte ni sa source ne répondent à la description qu'en donne Josèphe (Antiq., XV, 10, 3). Non-seulement les tremblements de terre ont renversé le beau temple qu'Hérode le Grand y fit construire en l'honneur d'Auguste, mais les rochers qui paraissent avoir surplombé la caverne se sont détachés et encombrent l'ouverture de leurs débris. L'eau qui, d'après Josèphe, jaillissait autrefois de la grotte, a dès lors cherché un passage à travers les décombres et sort maintenant à plusieurs pieds au-dessous. Le volume de cette source paraît égaler presque celui des eaux de Dan. Une

[1] *New-York Observer*, 31 décembre, 1857.

[2] Reland, *Palestina*, p. 918, etc.

partie arrose les jardins et les vergers de Banias; une autre partie suit un lit qu'elle s'est creusé; enfin une troisième se perd un peu partout. Banias doit à cette profusion d'eau ses bosquets et ses vergers. Situé d'ailleurs sur une sorte de plateau élevé de 500 pieds au-dessus de Dan et de 1,200 au-dessus du niveau de la mer, à la base même des pics ardus groupés autour du noyau central du Hermon, ce village jouit d'un climat très-sain et d'une délicieuse fraîcheur. Il n'est pas grand, mais plein de ruines intéressantes, et habité par des Druzes, dont le schekh est sous les ordres de l'émir de Hâsbeiya. Les inscriptions taillées dans le roc, autour de l'orifice de la grotte, prouvent l'identité de Banias avec Césarée de Philippe[1] (Matt., XVI, 13; Marc, VIII, 27), nommée aussi Césarée Panéas, et par Agrippa Neronias. Nous avons indiqué ailleurs les raisons qui nous y font chercher également le Beth-Rehob de Nomb., XIII, 21; Jug., XVIII, 28, et II Sam., X, 6.

Ses souvenirs bibliques, sa source du fleuve royal de la Palestine, ses frais ombrages, la salubrité de son climat, les ruines pittoresques de son gigantesque château, perché sur un rocher qui domine de 1,000 pieds le village; son lac singulier, le Birket er-Râm, formé par un cratère éteint[2] à une lieue à l'E. du fort, et nommé par Josèphe lac Phiala, tout cela fait de Banias l'un des endroits les plus intéressants de cette partie du pays.

[1] Thomson, *Bibl sacra*, 1846, p. 194; Porter, *Five years in Damascus*, vol. I, p. 307; *Lat. Bibl. Res.*, p. 397; *Narrat.*, II, 420, etc.; *Reis, etc.*, II, 361-63.

[2] Lynch, *Official report*, *etc.*, p. 110.

LES DEUX LIBANS.

Nous pouvons, à proprement parler, considérer comme terminé notre voyage dans les anciens royaumes de Juda et d'Israël. Cependant le Liban, « cette bonne montagne, » rentre encore dans le cadre de la Terre promise (Deut., III, 25; Nomb., XXXIV, 7-12; Jos., XIII, 1-6; Ézéch., XLVII, 15-17); et David et Salomon l'ont bien compris dans leurs conquêtes, ainsi que la chaine parallèle, à laquelle sa position a fait donner le nom d'Antiliban. Nous ne pouvons en conséquence quitter la Palestine sans consacrer quelques journées à parcourir les plus belles de ses montagnes. Les chaleurs de mai commencent d'ailleurs à se faire sentir, et l'air vivifiant de ces hautes régions nous sera un vrai rafraichissement.

Notre intention n'est point de nous rendre à Damas directement. Il nous suffirait pour cela, depuis Banias, de deux journées de marche, dont l'une au travers d'une immense plaine déserte, la Sahrah. Il nous tarde plutôt d'arriver à ces belles montagnes aux contours gracieux, aux flancs boisés, qui, de loin, semblent nous inviter. Nous nous dirigeons donc vers le Léontès, que nous passons au-dessous du château de Belfort par le Djisr-el-Khardeli, comme nous avons passé le Jourdain au pont de Ghoujar. Qu'elles sont touchantes nos impressions, au moment où nous descendons dans cette gorge du Léontès, à l'endroit même où nous le traversions quelques mois auparavant! Que de contrées et de sites intéressants nous avons visités depuis, et à travers quels dangers et quelles difficultés! Une main invisible, mais une main puissante et fidèle, nous a gardé, et c'est elle qui aujourd'hui nous ramène à ces pics du Djebel-Rihân. Ce sont d'anciennes connaissances pour nous, et nous serons heureux de les voir de près et d'y jouir de toutes les beautés de la nature.

Un peu au delà du fleuve, nous abandonnons le ravin qu'il parcourt pour monter à la vallée de Djermak (ou Jermak), qui de loin déjà attirait nos regards du haut du château de Belfort. Bientôt au-dessus de nos têtes se dressent, à notre droite, les coteaux ombragés du Djebel-Rihân. Des rochers moins élevés enferment de l'autre côté la vallée, qui se rétrécit à mesure que l'on avance. Après avoir passé le village de Djermak, habité par des Druzes (nous sommes ici à l'entrée du pays qu'ils habitent), et les ruines connues sous le nom d'el-Madineh, nous nous engageons dans un autre ravin. C'est un prolongement du Wady-Djermak, seulement plus étroit et plus pittoresque encore. Il sert de bassin au bras principal de la Zaharâny, la rivière que nous avons rencontrée dans notre voyage de Sidon à Hâsbeiya. Ses sources, cachées sous un épais feuillage, se trouvent dans deux creux de rochers à une hauteur considérable. Elles se précipitent en cascades dans un lit commun au fond du ravin, et y forment un torrent de montagne dont rien n'égale la sauvage beauté (Pl. LXXXIV). Tandis que nous le suivons, le fracas des eaux se brisant sur les rochers nous étourdit presque. Une forêt magnifique de chênes verts et de sycomores entremêlés de gigantesques noyers, qu'on y a plantés, se poursuit jusqu'au pied d'un immense rocher, au sommet duquel nous atteignons à grand'peine le village de Djurdjoua. L'étendue et la beauté du point de vue dont on jouit de là nous frappe d'autant plus que nous sortons d'un ravin, où les flancs resserrés des montagnes nous laissaient à peine entrevoir le bleu du ciel. Nous continuons à gravir la montagne. Le sentier, s'élevant toujours, nous fait apercevoir successivement, comme une carte étendue à nos pieds, toutes les parties du pays compris entre nous et la mer. Ce sont des collines entrecoupées par de larges et profondes vallées, et parsemées de villages, de châteaux et de couvents, tandis qu'à notre droite les rochers et les forêts du Djebel-Rihan continuent à s'élever, comme une large muraille naturelle, à plus de mille pieds au-dessus de nous. Tout à coup le village de Djebeah se présente à nos regards avec les restes d'un vieux château construit par les Croisés, ou par leurs successeurs les Sarrasins (Pl. LXXXV). Cette vue est trop ravissante pour que nous n'en conservions pas un croquis. Djebeah, d'ailleurs, est un vrai type de village du Liban, dont la description servira à faire comprendre celle des autres. Au delà du village est un ravin aux profondeurs mystérieuses, aux teintes vaporeuses, dont nous nous apprêtons à gravir les flancs à droite pour atteindre la crête de la montagne, d'où nous redescendons à Djezzin. Ce qui nous frappe le plus dans ce trajet, c'est l'infinie variété des points de vue. A peine sortons-nous de forêts sauvages, enfermées dans des ravins profonds, où bouillonne un torrent furieux, que nous sommes en face d'un panorama de champs, de villages, de collines et de vallées d'une étendue remarquable. Ailleurs ce sont des montagnes escarpées qui

étalent autour de nous leurs terrasses en gradins. Ces terrasses, à leur tour, sont couvertes tantôt de pampres, tantôt de peupliers au pâle feuillage; plus bas elles supportent des villages, des champs de blé ou des vergers de mûriers; plus bas encore ce sont des prés, des bosquets, des ruisseaux. La formation naturelle de la montagne contribue également à varier les points de vue. C'est tantôt le calcaire gris clair, ou presque blanc, qui a donné son nom à la chaîne générale du « Liban »; tantôt c'est le grès jaune ou rougeâtre avec la végétation de pins qui lui est propre; bref, aucune montagne ne surpasse le Liban S. pour la diversité des points de vue.

La dernière portion de notre chemin est une montée en zigzags, longue et pénible. Le rocher est nu; la verdure a disparu; adieu aux belles forêts du Djebel-Rihân; nous n'avons plus que le mur gigantesque du Liban proprement dit, dont nous gravissons un des hauts gradins. Il nous reste à descendre de quelques pieds pour arriver à la ville de Djezzîn, située à une demi-lieue de distance du bord de la crête, au pied de deux cimes de forme conique, nommées Toumât, « les Jumeaux de » Niha; elle apparait de loin comme une île de verdure au milieu d'un immense océan de rochers.

Qu'elle est belle cette Djezzîn avec ses maisons bien bâties et propres pour le pays, ses jardins de mûriers que l'on cultive pour leurs feuilles, et qui servent à entretenir dans le Liban l'importante culture des vers à soie, son ruisseau charmant, qui plus loin se confond avec l'Auwly, enfin ses superbes noyers sous l'ombrage desquels le voyageur oublie bientôt les fatigues de la marche. Qu'il est doux également de se retrouver au milieu d'une population chrétienne, qui, malgré son ignorance du pur Évangile, n'est cependant pas l'esclave d'une doctrine désespérante et d'une force brutale comme la fatalité des Musulmans! Il est évident que l'air pur et salubre de Djezzîn réagit d'une manière bienfaisante sur sa population, sans que nous voulions n'attribuer qu'à cette cause les qualités qui caractérisent l'esprit actif, généreux, prévenant des habitants. Nous avons parcouru d'autres endroits du Liban où l'air était aussi pur et aussi salubre qu'à Djezzîn, mais la population en formait, avec cette dernière ville, un contraste tout à fait en sa faveur. Il nous en coûte de quitter une station de voyage aussi agréable et des gens si affables. Mais nous sommes en marche, et non pas en résidence; d'autres endroits nous appellent. Si notre but était de gagner Beirout, nous suivrions un chemin renommé pour ses beaux points de vue: d'abord Moktarah, au bord de la magnifique vallée du Nahr-el-Barouk; puis Beit-ed-Din ou Bteddîn, et Deir el-Kamr, l'ancienne résidence de l'Émir Beschîr des Druzes. Nous traverserions le bras supérieur du Nahr ed-Damoûr par le Djisr el-Kâdy, et nous atteindrions enfin Abeyh, que nous connaissons déjà par une excursion faite au début de notre voyage. Heureusement rien ne nous presse de revenir à notre point de départ, et nous pouvons nous diriger d'un autre côté. Cependant, avant de quitter Djezzîn, nous allons visiter la fameuse cascade de son torrent, à quelques centaines de pas au N. de la ville (Pl. LXXXVI). Vis-à-vis de la chute, du côté O. de son profond ravin, s'élève une masse de rochers, dont l'extrême saillie supporte la bourgade de Mischmouschy, avec un couvent du même nom, perché sur les rochers à peu de distance. Lady Hester Stanhope, charmée de l'aspect ravissant et de l'air excellent de ces contrées, choisit Mischmouschy pour sa résidence d'été. Entre ce village et la cascade on aperçoit une vaste caverne célèbre par ses souvenirs historiques de toutes les époques. C'est la Schekif-Tiroun d'Abulféda, la Cavea de Tyron, la grotte inexpugnable des Croisés, et la dernière retraite du célèbre Émir Fakhr ed-Dîn. Feu le docteur E. G. Schlutz fut le premier voyageur moderne qui visita cette caverne. Il la suppose identique avec « Méhara qui est aux Sidoniens, » de Jos., XIII, 3. Elle porte encore aujourd'hui ce nom de Méhara (grotte) sous la forme el-Moghara-Jezzîn[1].

Jezzîn se trouve sur la grande route de Sidon à Damas. Maundrell donnait déjà, en 1697, la description des lieux que traverse ce chemin; seulement les noms de villages qu'il cite sont passablement obscurs. Un col élevé, mais peu rapide, conduit par-dessus la crête du Liban à la bourgade de Muschgharah, puis au pont de Karaoun, construit sur le Léontès, près de l'endroit où le fleuve sort de la plaine de Cœlésyrie pour entrer dans sa gorge tortueuse et sauvage. Entre le Liban et l'Antiliban sont Djubb-Jenin, Kamid el-Lauz et Aithy; enfin, de ce dernier endroit, une longue et fatigante journée de dix heures de marche nous amène, à travers des montagnes de calcaire blanc, dépouillées presque de toute végétation, à l'ancienne capitale de la Syrie.

Nous aurons, en passant le Liban, non par le col qui conduit à Muschgharah, mais par celui qui passe au S. des Jumeaux de Niha, une vue sans pareille pour l'étendue et la beauté. Le majestueux Hermon, toujours couronné de neige, même au fort de l'été, l'immense plaine et les montagnes de Basçan et de Galaad, le Jourdain avec les lacs de Mérom et de Tibériade, la Galilée avec ses plaines et ses montagnes, la gorge profonde du Léontès, le Belad-Bescharah et le Belad esch-Schoukif, le Carmel, Tyr et les promontoires compris entre Akka et Sidon, enfin la nappe azurée de la Méditerranée, et à l'horizon les hauteurs de Chypre, tel est le panorama dont la beauté nous dédommage du détour que nous avons fait. Nous passons le pont naturel du Kouweh, le temple ruiné de Thelthatha, et à Kamid el-Lauz nous rejoignons la grande route de Damas.

On peut envisager ce point comme la limite S. de la Bekâa ou plaine de Cœlésyrie, que nous embrassons ici du regard dans la plus grande partie de sa vaste étendue (Pl. LXXXVII). On peut, dans un sens général, faire commencer entre Kalâtesch-Schoukif et Banias la grande vallée qui sépare les deux Libans; mais des rangées parallèles de hautes collines

[1] *Ritter*, XVI, 8, 9; XVII, 99-106.

partagent la Bekâa, les unes en séparant la gorge du Léontès de la vallée du Hasbâny, les autres en la traversant obliquement. A Kamid el-Lauz ces interruptions de la Bekâa cessent, et elle se poursuit durant vingt lieues vers le N. E., offrant à la vue l'effet d'une vaste mer pétrifiée. Bien que la plaine soit assez peuplée, cependant les hameaux et les villages se dérobent aux regards, confondant leurs formes et leurs couleurs avec celles de la Bekâa. Les vastes chaînes des deux Libans enserrent la plaine à droite et à gauche. Les neiges qui couronnent leurs cimes font seules deviner leur élévation. La plaine, en effet, a déjà en cet endroit plus de 2,500 pieds de hauteur, et va toujours en montant aussi loin que la vue peut s'étendre, jusqu'à trois lieues au N. de Baalbec, où elle atteint son point culminant, soit 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les sommets du Djebel-Keneiseh et du Sunnin, hauts de 6,800 et de 8,500 pieds, les pics au S. des Cèdres à une élévation de 9,400, et le cône superbe appelé el-Miskiyeh, « l'Arroseur, » au N. de ces mêmes cèdres, à une hauteur de 10,000 pieds, tous ces géants du Liban perdent naturellement de leur prestige vus de cette partie de la plaine. L'Antiliban, dont les sommets les plus élevés ne dépassent guère 7,000 pieds, est encore moins apparent, car des rochers avancés interceptent à l'œil les cimes neigeuses.

Le Léontès, qui devient plus bas l'impétueux Litâny, ici est une rivière paisible; mais l'inclinaison de son lit lui donne toujours un courant rapide. Deux de ses sources se trouvent dans le voisinage de Baalbec; deux autres, beaucoup plus considérables, sont à trois lieues seulement au N. E. de Kamid el-Lauz, près du village d'Anjar, non loin des ruines de l'ancienne ville de Chalcis[1]. Plusieurs torrents du Liban, comme de l'Antiliban, l'alimentent encore, entre autres le Nahr-Burdony, qui arrose, au pied du Liban, la ville de Zahleh, célèbre pour ses couvents maronites, et le Nahr-Yafoûfeh, qui descend des gorges reculées de l'Antiliban.

Nous ferons connaissance plus tard avec la partie supérieure de la Bekâa. Pour le moment nous avons hâte de quitter le petit étang dont Kamid el-Lauz reçoit les eaux, et au bord duquel nous avons pris notre vue (Pl. LXXXVII), pour nous diriger vers Damas. Nous avons bien vite dépassé les rochers au delà d'Aithy, le pittoresque Wady el-Kurn, dont les taillis servent de repaire aux brigands, la Sahra blanche et brillante, et les rochers plus éblouissants encore du Djebel el-Mezzeh qui bordent la plaine de Damas. Enfin, au moment où la chaleur et la monotonie fatigante de la route menacent de nous accabler, tout à coup se déploie devant nous l'immense plaine, pareille à une mer de verdure, au milieu de laquelle semble flotter la riante Damas, la ville aux 160,000 âmes[2], aux innombrables mosquées, aux gracieux minarets, le paradis de la tradition musulmane. Nous avons pris notre vue (Pl. LXXXVIII) à quelques centaines de pieds plus bas, auprès d'un cimetière; mais, sauf le premier plan, elle est à peu près la même que celle dont nous jouissions des hauteurs. La légende raconte que Mahomet fut tellement frappé de cette vue qu'il ne voulut pas faire un pas de plus pour contraindre Damas par la force, et préféra attendre qu'elle se soumît volontairement. Le contraste des rochers nus et arides qui nous environnent, avec la luxuriante végétation qui en orne la base, rehausse encore la beauté du paysage, non moins que le contraste de la ville si gaie, si populeuse, avec la solennelle tranquillité du désert qui fuit devant nous à l'horizon, au delà des vergers et des villages répandus autour de Damas sur plusieurs points à la ronde, comme autant d'îlots de verdure semés sur un océan de sable.

Dans la plaine où nous descendons nous rencontrons un des bras de la rivière Barada, qui s'est frayé un passage par un ravin entre les rochers que nous venons de quitter. Plusieurs canaux s'en détachent plus haut auprès du village de Dummar (Pl. LXXXIX), et, se répandant dans la plaine au N. et au S. de Damas, y entretiennent partout cette remarquable fertilité qui a changé le désert en oasis. L'eau de ces canaux est absorbée par ce système d'irrigation, mais la Barada elle-même, l'ancienne Abana ou Amana que Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, préférait avec le Parpar (ou Pharpar) à toutes les eaux d'Israël (II Rois, V, 12), le Chrysorrhoas des anciens, court se déverser, à environ six lieues à l'E. de Damas, dans deux lacs, le Bahret esch-Schurkiyeh et le Bahret el-Kibliyeh. Non loin de là, vers le S., est le Bahret-Hijaneh, qui reçoit les eaux du Pharpar, le Nahr el-Awaj, dont la source se puise dans les ravins de Beit-Djen et d'Arny sur les flancs S. E. du Hermon[3]. Le Awaj, lui aussi, apporte son tribut à la belle Ghuttah, la plaine de Damas, par un système d'irrigation justement admiré. On n'a pas exagéré les bienfaits dus à ces eaux fécondantes, car il faut voir à côté de la végétation luxuriante des vergers et des jardins le sol aride et desséché, sans le moindre brin d'herbe, pour s'en faire une juste idée.

Notre dernière demi-heure de marche se fait à l'ombre de noyers, d'oliviers, d'abricotiers et d'autres arbres fruitiers. Enfin nous voilà aux portes de la ville, et un tout autre spectacle nous attend. Quel monde étrange et bigarré nous rencontrons dans les rues avant même d'avoir gagné l'hôtel, qui se trouve à peu près au centre de la ville! Des rues étroites et sales, des maisons plâtrées avec de l'argile, et qui semblent prêtes à s'écrouler sur la tête des passants, une foule nombreuse comme celle de toute ville aussi considérable, les costumes de presque toutes les nations de l'Orient, entremêlés çà et là d'un costume franc; des bazars où sont étalés les fruits de la terre à côté des merveilles de l'industrie, des cafés et des bains aux cours délicieuses et rafraîchies par des fontaines jaillissantes, des mosquées aux portiques décorés d'arabesques, des caravanes chargées des marchandises des Libans ou de Bagdad, des soldats fainéants, des femmes turques enveloppées de leurs longs voiles blancs, des Bédouins à l'air méfiant et sournois, enfin d'innombrables chiens vagabonds, que l'autorité

[1] Décrite par Thomson dans la *Bibl. sacra*, 1848, p. 761; par Porter, *Five years in Damascus*, I, 97-99; et par Robinson, *Lat. Bibl. Res.*, p. 497.

[2] *Porter*, I, 139. De ce nombre 18,000 sont Chrétiens, 4,000 Juifs. Les Chrétiens n'appartiennent pas à moins de 9 dénominations différentes.

[3] Voyez l'excellente description de ces rivières dans Porter, *Five years, etc.*, I, 255-322.

supporte à Damas comme à Constantinople, bien qu'ils soient une véritable peste, parce qu'ils aident à débarrasser les immondices jetées dans les rues : tel est l'aspect de la Damas de nos jours.

Et nous n'avons encore rien vu qui nous puisse faire deviner le luxe de construction des maisons à l'intérieur. A l'entrée nous sommes émerveillé déjà des fleurs et des arbres groupés autour d'une belle fontaine, au milieu d'une cour pavée en marbre de différentes couleurs. Les murs, les portes, les plafonds, tout est couvert d'une profusion d'arabesques des plus riches, et si quelque heureux hasard nous donne accès dans la demeure d'un noble Musulman de Damas, et que nous puissions pénétrer non-seulement dans la première cour et dans la salle de réception, mais encore dans les cours de son harem, bien plus splendides que celle-là, nous nous convaincrons que les descriptions des Mille et une Nuits, loin d'être des fables, sont au contraire fidèles à la lettre.

Une ville aussi considérable, avec une population aussi variée, des antiquités aussi intéressantes, des souvenirs historiques sacrés ou profanes aussi remarquables, réclamerait bien plus d'attention et de temps que la hâte de notre voyage ne nous permet de lui en consacrer. Il faut nous contenter de quelques impressions générales ou de quelques notes prises en courant.

Damas, dont le nom dérive de l'hébreu Damesek et de l'arabe Dimeschk, est appelée par les indigènes, comme la Syrie en général, esch-Schâm. C'est l'une des plus anciennes villes du monde. Elle apparait déjà dans l'histoire d'Abraham. (Gen., XV, 2; XVI, 3.) Josèphe rapporte qu'elle fut fondée par Uz, fils d'Aram, fils de Sem. Plus tard, après la défaite des Syriens, venus au secours de Hadar-Hézer, roi de Tsoba (II Sam., VIII, 3-6), nous voyons David établir une garnison à Damas. Sous les Benhadad, elle devient une puissante capitale de la Syrie, dont Dieu se sert fréquemment comme d'une verge pour punir les royaumes d'Israël et de Juda. (I Rois, XI, 23-25; XV, 8, 18, 21; II Rois, VI, 8; VII, 20; VIII, 28, 29; X, 32-36; XII, 17, 18; XIII, 3, 22, 25; XIV; XV; II Chron., XXIV, 23, 24.) A son tour, enfin, elle tombe au pouvoir de Tiglath Piléser, roi des Assyriens, qui réduit la Syrie en une province de son royaume (II Rois, XVI, 7-9, etc.) 740 ans avant J.-C. L'histoire de Damas, sous les Babyloniens et les Perses, est presque inconnue; mais après avoir été, au temps d'Alexandre le Grand, entrepôt des trésors et du harem de Darius, elle se rendit à Parménion, général du conquérant macédonien. Sous la domination syro-grecque des Séleucides, Antioche, résidence de ces princes, l'éclipsa un peu, et elle changea fréquemment de maitres durant le siècle qui précéda la naissance du Christ, à l'époque du grand conflit entre l'Égypte et la Syrie N., qui se disputaient la possession de la Palestine, jusqu'à ce qu'enfin tous ces pays passèrent à l'empire Romain.

Dans le Nouveau Testament, Damas est célèbre pour avoir été le théâtre de la conversion, du baptême et de la première activité missionnaire de saint Paul (Actes, IX, 2-27; XXII; XXVI, 12, 20; Gal. I, 17). Damas était alors sous le gouvernement d'Aretas, roi de l'Arabie Pétrée. Dans les premiers temps du christianisme elle était la seconde ville du patriarcat d'Antioche. Aujourd'hui les rôles sont changés; c'est le patriarche d'Antioche qui réside à Damas. Une ère nouvelle commença pour cette ville à dater du jour où elle fut conquise, en 635, par Khaled et Abou-Obeideh, généraux du calife Omar. L'un entrait par la porte E., grâce à la perfidie d'un prêtre, et jurait de massacrer tout ce que rencontreraient ses soldats. L'autre entrait par la porte O., que lui ouvrait une capitulation. Il persuada au premier de se désister de sa fureur. Vingt-sept ans plus tard Moawyah, premier calife de la dynastie des Omeiyades, y fixa sa résidence, et releva ainsi Damas au rang de capitale de l'empire musulman. Ces nouveaux maitres l'ornèrent de constructions magnifiques, entre autres la grande mosquée. C'était autrefois l'église cathédrale de saint Jean-Baptiste, que le calife Walid Ibn Abd-el-Melek enleva de force aux Chrétiens, et reconstruisit en y faisant divers changements, pour lesquels il dépensa des sommes inouïes. Toutefois ces despotes mahométans n'apportèrent pas le bonheur à Damas. La dynastie des Abassides, qui succéda à celle des Omeiyades, abandonna Damas pour Bagdad. Cette ville tomba ensuite au pouvoir du calife Ahmed, des Touloumides (877), du calife Moktefy, des Ikhschidites, des Fatimites d'Égypte, qui, en 1075, furent à leur tour chassés par la branche de Seljouk. Les Croisés, sous Baudouin, Conrad et Louis VII, livrèrent à Damas un vain assaut, en 1148; jamais leurs armées ne prirent possession de la ville. Plus tard le fameux et sage Nour-ed-Din s'en rendit maître. Saladin lui succéda. A sa mort, les chefs des différentes dynasties musulmanes se disputèrent longtemps avec acharnement sa conquête. En 1401, Tamerlan la prit; les Mamelouks d'Égypte lui succédèrent, jusqu'à ce qu'enfin le sultan Sélim Ier, en 1516, conquit Damas. Elle n'a, depuis lors, plus changé de maître[1], et elle est maintenant chef-lieu du pachalic de Damas, qui embrasse toute la Syrie à l'E. du Liban et du Jourdain.

Toutes ces conquêtes et ces dévastations ont dû naturellement faire disparaître beaucoup de constructions antiques. Il faut aujourd'hui les chercher attentivement pour les trouver. Telle, par exemple, la grande rue droite de Actes, IX, 11, qui traversait la ville dans toute sa longueur, de l'E. à l'O.; une rangée de bazars suit de nos jours à peu près la même ligne, mais c'est seulement dans ces derniers temps que M. Porter a retrouvé les colonnes qui formaient les trois magnifiques avenues de la rue du temps de saint Paul, sur un tiers à peu près de sa longueur. Seulement les fûts ou piédestaux se trouvent à plusieurs pieds au-dessous d'une couche de débris qui forment aujourd'hui le sol[2]. Cette magnifique rue avait cent pieds de largeur et une demi-lieue de longueur. Après toutes les déceptions que nous avons éprouvées déjà sur les données

[1] Porter, *Five years, etc.*, I, 78, etc.; *Later. Bibl. Res.*, p. 464-468. [2] Porter, I, 47-48.

que nous avions reçues, nous n'irons pas nous fier à la tradition qui montre la maison de Naâman, celle d'Ananias, ou l'endroit d'où saint Paul fut descendu le long de la muraille dans un panier. Mais, en nous promenant autour des murs, nous rencontrerons, en plusieurs endroits de leurs couches inférieures, des pierres dont l'origine remonte décidément au temps des Romains. A en juger par une inscription, gravée sur l'un des bastions du mur oriental, la muraille actuelle fut reconstruite ou réparée par Nour ed-Dìn, l'an 564 de l'hégire. En plusieurs endroits elle est double et même triple, et flanquée partout de tours et de bastions. Il est aisé de constater, d'après les anciennes pierres, que le mur d'autrefois suivait la même ligne que celui d'aujourd'hui.

La citadelle à l'angle N. O. de la ville, avec ses murs formidables, est un travail du moyen âge, mais ses fondements accusent une antiquité beaucoup plus reculée. Plusieurs des portes de la ville révèlent également leur antique origine. La porte orientale est la mieux conservée; l'architecture en est toute romaine. Mais le monument antique le plus remarquable est décidément l'ancienne église de saint Jean-Baptiste, aujourd'hui la Jâmia el-Amwy, la mosquée des Omeiyades. M. Porter en donne une description détaillée, d'après des recherches faites dans des manuscrits arabes qu'il a su se procurer, et qu'il a comparés avec l'état actuel de l'édifice, autant que le lui permettait la jalousie religieuse des Musulmans[1]. L'édifice, malgré la perte de son ancienne splendeur, et quoique les colonnades qui l'entouraient soient cachées dans la maçonnerie des bazars environnants, a cependant conservé assez de beaux restes pour nous donner une idée de la magnificence de la mosquée de Walid. Les habitants ont gardé la singulière et remarquable tradition, que l'église chrétienne, sur les ruines de laquelle on a construit la mosquée, reposait elle-même sur les fondements du temple principal de la Damas païenne. Ces données correspondent en effet avec les différences d'architecture que l'on y remarque. L'architecture grecque ou romaine se retrouve dans quelques restes de murs à l'angle S. O. de la mosquée, dans le portail du côté S., enfin dans un fragment magnifique d'un portique élevé à quelque distance à l'O. L'art chrétien se trahit dans les murs extérieurs et dans l'inscription du verset 13 du Ps. CXLV, gravée avec interpolation du nom de Christ; au-dessus de l'entrée sud M. Porter fait remarquer avec raison la singularité de cette inscription : « Ton règne, ô Christ! est un règne de tous les siècles, et ta domination est dans tous les âges, » sur une mosquée qui, depuis 1,200 ans, élève dans les airs son croissant orgueilleux.

Les différences de religion partagent la ville en plusieurs quartiers. Les Chrétiens occupent la partie orientale; les Juifs sont leurs voisins à l'O., et surtout au S. de la *Via Recta*. Les Musulmans demeurent dans les rues au N. et au S. de la ville. Damas est bien le Paris de l'Orient pour ses plaisirs, son luxe, et nous pouvons ajouter pour son esprit industrieux. Nulle part ailleurs en Orient on ne rencontre une semblable activité. Sans doute la salubrité du climat et la vivacité de l'air dans cette plaine, élevée de 2,200 pieds au-dessus de la mer, y sont pour quelque chose. Cependant la chaleur en été y est très-forte et les fièvres fréquentes; aussi plusieurs des habitants européens se réfugient-ils alors dans l'Antiliban, où ils choisissent de préférence pour leur résidence le village de Bloudan, en face de la ville de Zebedany.

C'est précisément par là que nous passons en nous rendant de Damas à Baalbec. Nous ne quittons pas sans regrets une ville aussi intéressante, mais il nous tarde de retrouver les montagnes avec leur air pur, leurs sites pittoresques, toutes ces beautés naturelles qui surpassent infiniment ce que peuvent réunir l'art, le luxe, le confort de Damas.

Plusieurs routes s'offrent à nous pour nous conduire à Baalbec. L'une, qui n'est guère pratiquée que par les indigènes, gravit le Wady-Maraba au N. de la ville, passe par Menin, puis, traversant la chaîne sauvage et déserte de l'Antiliban, au-dessus de Schaibeh, village qu'ornent les ruines d'un ancien temple, descend directement sur Baalbec. Une autre passe du Wady-Maraba dans la vallée de Helbon avec ses gorges étroites et son village dont le vin était jadis renommé (Ézéch., XXVII, 18); puis regagne Bloudan et Zebedany. Les descriptions de M. Porter serviront ici à nous guider; mais, malgré l'attrait de l'inconnu qui s'attache à ces routes, nous préférons suivre la vallée de la Barada, à cause de ses sites pittoresques et de la scène animée que nous présentent les quatorze villages dont elle est bordée. Nous prenons donc, au delà de la petite ville de Salehiyeh, grand faubourg de Damas, le ravin qui sépare le Djebel-Kasyoun et le Kalabat el-Mezzeh, et, arrivés au pont de Dummar, auprès duquel nous avons esquissé notre vue (Pl. LXXXIX), au lieu de traverser la Barada, nous longeons ses bords à gauche, en côtoyant ou en gravissant les rochers. Près du village de Fijeh, à 150 pas du fleuve, au milieu d'un paysage sauvage et grandiose, jaillit la plus forte de ses sources. « La haute chaîne de montagnes, » dit M. Porter, « a été déchirée par « quelque force prodigieuse jusqu'à sa base, et l'eau, profitant de ces convulsions de la nature, s'est précipitée à travers « cette fissure. Les couches primitivement régulières se sont trouvées bouleversées en mille formes différentes. Les bancs de « rochers s'élèvent à pic, en maint endroit presque verticalement, à une hauteur de plus de 1,000 pieds, tandis que, du « côté N., les cimes des montagnes se dressent brusquement jusqu'à une élévation d'environ 2,000 pieds. Aucune description ne saurait donner une idée exacte de la sauvage grandeur de cette nature. »

A Souk ou Souk-Wady Barada, nous visitons les ruines de l'ancienne Abila-Lysaniæ, dont on retrouve les traces certaines dans plusieurs inscriptions. Nous venons de passer la Barada, mais c'est pour la traverser de nouveau sur un pont antique construit dans une gorge étroite, encaissée entre des rochers tout entiers formés de dépôts calcaires. Une magnifique cascade attire notre admiration un peu plus loin; puis nous nous engageons dans la plaine verdoyante de Zebedany, enfermée

[1] *Porter*, I, 61; voy. surtout Makrizi, *Hist. des Sultans Mamlouks*, trad. par M. Quatremère, Paris, 1832, in-4°, t. I, App., 262-288, et *Ritter*, XVII, 1363-73.

entre deux chaines parallèles de hautes montagnes. Plusieurs sources, l'une grande, les autres petites, jaillissent dans cette prairie, et se réunissent pour former la rivière, que nous traverserons encore une fois dans la ville même de Zebedany; enfin nous remontons à sa dernière source, une lieue et demie plus loin, près du village d'Ain-Hawar. C'est un peu au delà que se trouvent les cimes les plus élevées de l'Antiliban.

Il faut deux journées de marche pour franchir les seize lieues qui séparent Damas de Baalbec. Le second jour de voyage, au sortir de la belle Zebedany et de ses riches vergers, nous continuons par les vallées de l'Antiliban jusqu'au torrent du Wady-Yafoûfeh, qui coupe obliquement les flancs O. de la montagne. Il ne nous reste de là qu'à franchir les hauteurs au N. du Wady pour atteindre la Bekâa et les fameuses ruines du temple d'Héliopolis, qui ne tardent pas à se découvrir à nos regards (Pl. XC).

Les voilà donc ces fameuses constructions, ces travaux qui nous confondent par le génie qui a conçu leurs gigantesques proportions, et combiné leurs riches détails. Quelles machines également il a fallu pour réunir les forces prodigieuses nécessaires à l'agencement de ces blocs énormes. Est-ce une race d'hommes ou de géants qui a su remuer et transporter ces fragments de rochers, cette pierre entre autres de 68 pieds de longueur sur 17 de largeur et 14 1/2 d'épaisseur, qui se trouve couchée sur un lit de rochers incliné à notre droite, et était sans doute destinée à prendre place à côté de ses trois sœurs, longues de 62 à 63 pieds, dans la couche inférieure de la muraille O. du temple, quand une circonstance quelconque l'a fait rester dans la carrière? Cependant à l'étonnement se mêle un autre sentiment, celui de la petitesse de toute œuvre humaine. Quelque grands que soient ces monuments, les plus gigantesques peut-être du monde entier, à l'exception de la tour de Babel, ils disparaissent pour ainsi dire dans cette immense plaine, et semblent écrasés par les chaînes majestueuses des deux Libans. Et si nous examinons de près ces colonnes de 80 pieds de hauteur, surmontées de chapiteaux d'un travail aussi exquis que riche, ces plafonds dont la merveilleuse sculpture fait l'effet d'un tableau, ces murs dont les pierres sont aussi énormes que soigneusement taillées, nous demeurons, au milieu même de notre admiration, frappés de l'instabilité du travail de l'homme, muets et confondus à la fois devant la grandeur de l'œuvre de ses mains et la terrible destruction qui l'a frappée.

Les temples de Baalbec ont de tout temps attiré à juste titre bon nombre d'artistes. La photographie et le crayon en ont reproduit l'ensemble comme les détails. Les plates-formes élevées des temples, les portiques, les pavillons, les péristyles, le portail et les niches sculptées du petit temple, les murs, les colonnes et leurs chapiteaux, tout a été mesuré[1] de façon à mettre tout le monde au fait de ces merveilles de l'architecture. Nous passons donc sous silence ce que d'autres nous ont communiqué avec tant de soin. Du reste, il n'est pas de description qui puisse donner une idée de la grandeur écrasante de ces ruines. Hâtons-nous cependant d'ajouter que l'un des traits les plus frappants de ces immenses constructions, c'est la parfaite symétrie et la remarquable proportion de leurs lignes, ce qui donne aux plus massifs édifices un air de grâce et de légèreté. Lorsqu'on contemple les gracieuses et élégantes colonnes qui sont encore debout autour du petit temple, ou les sculptures du plafond et de la galerie, il semble incroyable que ces énormes fûts renversés, que trois hommes peuvent à peine embrasser, et les ornements sous lesquels ils sont à demi ensevelis, aient fait partie d'un seul et même tout. Les six immenses colonnes du péristyle du grand temple, la plus belle peut-être de ces ruines, nous laissent encore mieux cette même impression.

Ces temples de Baalbec ont été les merveilles des siècles passés, et continueront à être celles des siècles futurs; mais, lors même que l'on en connait jusqu'aux moindres détails, on est loin d'être remonté à leur origine. On s'accorde à reconnaitre que les gigantesques soubassements appartiennent à cet âge reculé qui se distingue par l'énormité de ses matériaux; mais le fini des détails accuse une tout autre époque. Personne ne conteste l'identité de Baalbec avec l'ancienne Héliopolis « la ville du Soleil »; mais on ne peut affirmer avec certitude qu'elle soit le Baal-Gad, Baal-Hamon ou Baalath de l'Ancien Testament, comme l'ont voulu quelques auteurs[2]. L'empereur Théodose commença l'œuvre de démolition des temples d'Héliopolis, et y établit un culte chrétien. Les conquérants musulmans en prirent possession en 636, et le nom d'Héliopolis fit place alors à celui de Baalbec, sans qu'on puisse expliquer la cause de ce changement. Le grand temple fut converti en forteresse, et c'est sous cette forme que les auteurs arabes le connaissent. Pendant la lutte des différentes dynasties mahométanes qui ravagèrent la Syrie, Baalbec partagea le sort général de ce malheureux pays. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un grand village situé à l'E. de l'un des temples, et habité par une population dont les trois quarts sont Metawileh, tandis que l'autre quart appartient à l'Eglise grecque. Les murs de l'ancienne ville sont encore en plusieurs endroits à moitié debout. A quinze minutes des temples est la source du ruisseau qui arrose la ville, et dont les eaux sont employées ensuite à l'irrigation de la campagne. Mais il est temps de poursuivre notre route, et de nous diriger vers le N., après avoir jeté un regard d'adieu sur ces restes admirables (Pl. XCI).

Nous avons dix lieues de pays à parcourir pour arriver à Hermel, grand village situé à l'extrémité N. E. de la chaîne du Liban près de l'Orontès, au point où la vallée de Cœlésyrie va se perdre dans la grande plaine de Riblah, si tristement

[1] Wood and Dawkins, *The ruins of Baalbec*, London, 1757; — Volney, *Voyage en Syrie, etc.*; — Roberts *the holy Land.*; Capt. Allen *The dead sea, etc.*, vol. II, p. 11, etc.; — *Later. Bibl. Res.*, p. 504-527.

[2] *Later Bibl. Res.*, p. 518-520.

fameuse dans l'histoire de la conquête de Jérusalem et de Juda par Pharaon Néco et Nébucadnétzar (II Rois, XXIII, 33; XXV, 6, 7; Jér., LII, 9). Cette portion de la Bekâa présente, au point de vue topographique, de notables différences avec la vallée telle que nous la connaissons depuis Kamid el-Lauz. Ces différences consistent dans des ondulations fréquentes et irrégulières, dans l'étonnante stérilité d'un sol dur et sec comme le roc, et dans l'éloignement plus grand des deux Libans. Mais nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Nous côtoyons, durant sa dernière moitié, un ruisseau qui s'accroît des eaux de plusieurs affluents, entre autres des sources de Lebweh, l'ancienne Lybon, et de Fikeh, deux villages situés à une lieue de distance sur notre droite, et qui coule ensuite dans un lit encaissé entre de hauts rochers, où il se confond bientôt avec la célèbre source de l'Orontès (probablement le Aïn ou Hajin de Nombr., XXXV, 11), près de Deir-Mâr-Maroun, pour ne plus former avec ce dernier qu'un seul et magnifique fleuve, la reine des rivières de la Syrie Nord. Quant à cette source elle-même, qui jaillit au pied des rochers sur les bords E. du fleuve, nous n'hésitons pas à dire qu'elle est la plus abondante de toutes celles que nous avons rencontrées dans le pays. L'eau sort en plusieurs endroits. La première de ces ouvertures est un bassin petit, mais profond, entouré de sycomores, de roseaux et d'arbustes; les autres, un peu plus au N., sont des fentes de rochers au bord même du fleuve. On ne peut approcher que du bassin, les rochers verticaux barrant l'accès aux autres sources; mais, du haut des gradins élevés sur la rive opposée du Léontès, on les voit sourdre de leurs réservoirs souterrains avec une force surprenante.

Le couvent de Mâr-Maroun n'est autre chose qu'une vaste grotte naturelle, mais dans laquelle on a taillé à la main deux étages de chambres avec une espèce de galerie. Élevée de 200 pieds au-dessus du torrent que surplombent ses rochers à pic, cette retraite de saint Maroun, fondateur de la secte des Maronites, forme une véritable forteresse[1].

A la distance d'une lieue environ au N. E. de la source, sur une élévation qui domine la plaine au N., comme la vallée au S., se trouve le Kamoa el-Hermel (Pl. XCII), singulier monument, fort peu connu des voyageurs, et dont l'origine se perd encore dans la nuit des temps, aussi bien que le nom de l'architecte ou du personnage en l'honneur duquel il a été bâti. Parmi les anciens auteurs, Abulfeda seul parle du Caym el-Harmel. Ritter (vol. XVII, p. 161 et suiv.) cite l'opinion de M. Rawlinson, qui pense que le monument est d'origine ancien-assyrienne. Thomson en juge à peu près de même[2]; mais jusqu'ici rien n'est encore bien certain à cet égard.

Les pierres qui ont servi à la construction du Kamoa sont un calcaire compacte et très-dur, d'un jaune tirant sur le rose. La plate-forme, soit les trois marches du piédestal, est cependant en lave noire. Les différentes faces du monument regardent les quatre points cardinaux. L'angle S. O. s'est écroulé, entrainant dans sa chute le sommet de la pyramide, et l'ouverture ainsi formée nous permet de constater que l'extérieur du monument est solide, et qu'on a employé à le remplir les mêmes matériaux qu'au dehors. Notre dessin (Pl. XCIII) rend superflus de plus amples détails. Nous ajouterons seulement que nous avons cherché à rendre le Kamoa avec toute l'exactitude que nous permettait la singularité de sa construction. Si l'on compare notre dessin, soit pour les mesures, soit pour les bas-reliefs, avec les descriptions de Robinson[3] ou de Porter[4], on remarquera des différences assez notables pour motiver l'assertion que nous avons mis à notre travail toute la conscience possible. Les couches supérieures de ce vaste cube sont couvertes de griffonnages grattés dans la pierre par les bergers arabes, ou d'autres passants, sans autre raison qu'une habitude invétérée. Décidément les Arabes sont un peuple moutonnier par excellence.

Un pont solide, jeté sur l'Orontès, nous conduit au village de Hermel. Douze sources qui jaillissent dans un bassin de montagnes, au pied même du Liban, y entretiennent une végétation luxuriante et l'ombrage de noyers touffus. Malgré ces richesses naturelles, el-Hermel, jadis un assez grand village, semble en décadence complète. Le mauvais air et les fièvres en sont probablement la cause. La population est composée de Metawileh.

Nous sommes heureux de gravir de nouveau les belles crêtes du Liban. La longueur de la route ne nous fatigue pas plus que la difficulté de la montée, tant l'air vivifiant de ces hautes régions et l'ombrage des bois de chênes, de térébinthes, ou de cyprès, de pins et de sapins, nous font oublier nos peines. Depuis Hermel nous nous dirigeons vers les Cèdres; rarement ce sentier a été foulé par le pied des voyageurs européens, auxquels ces régions sont presque totalement inconnues. Pour y arriver nous suivons une sorte de vallée parallèle à la grande chaine centrale, dont nous avons les plus hauts sommets à notre droite, tandis qu'à gauche une série de cimes peu élevées nous dérobent la vue de la Bekâa. Nous nous trouvons ainsi sur une terrasse du Liban, encaissée de tous côtés, et à une élévation de 5,000 pieds au-dessus de la mer. Pendant quatre heures nous n'apercevons d'autre habitation humaine qu'une misérable cabane de charbonniers. Mais, en revanche, ces superbes forêts, ces groupes immenses de pics et de cimes qui se dressent les uns au-dessus des autres, et semblent grandir encore à mesure qu'on s'en approche; ces rochers aux formes bizarres et fantastiques, ces gracieux caprices de la nature dans l'arrangement des troncs, des branches et des racines, qu'elle a entourés ici d'une ravissante végétation, tourmentés ailleurs au contraire de toutes les façons, se jouant ainsi de ces nobles géants, tout cela a un charme particulier, auquel la solitude vient ajouter encore une saisissante solennité.

[1] Robinson met en doute non-seulement la crédibilité de la tradition qui fait de ce lieu la retraite de Mâr Maroun, mais jusqu'à l'existence du saint lui-même. (*Later. Bibl. Res.*, p. 540.)

[2] *Bibl. sacra*, 1847, p. 405.

[3] *Later. Bibl. Res.*, p. 540, 541.

[4] *Five years, etc.*, II, 327-329.

Telle est l'image qui est restée dans notre esprit de ce Liban, dont les auteurs inspirés célèbrent la magnificence, et où Salomon et Hiram envoyaient des milliers d'ouvriers fendre les bois destinés à la construction de la maison de l'Éternel. Plus nous montons, plus l'air pur et frais nous excite. C'est comme une nouvelle vie qui circule dans nos veines, desséchées par le soleil brûlant de l'Antiliban et de la Cœlésyrie. Enfin nous descendons, à travers une forêt de pins, vers une plaine couverte de gazon, véritable plaine alpestre, où tout nous rappelle les nobles montagnes de la Suisse et du Tyrol (Pl. XCIV). Nous y retrouvons les forêts de pins, les sources, les ruisseaux, les lacs de montagne, les prairies, les bergers et leurs troupeaux de moutons. Les chalets et le tintement des clochettes nous manquent seuls. Au lieu de chalets les bergers se construisent de petites cabanes de terre, misérables réduits, où l'on ne serait guère tenté de chercher la demeure d'un homme. Aussi n'y passent-ils qu'une saison. A l'extrémité N. de la prairie est le village d'Ahin, qui n'est habitable qu'en été et a donné son nom à la plaine. Il est élevé de 5,600 pieds au-dessus de la mer. Une seconde plaine, le Merj el-Ahmar, s'étend au S. du Merj-Ahin. C'est encore un plateau alpestre, plus grand, mais moins pittoresque que le précédent. Bientôt de nouveaux bouquets de pins et de cyprès d'une beauté ravissante (Pl. XCV) nous amènent, par une montée non interrompue, au pied d'une immense chaîne de montagnes nues et dépouillées, du sein desquelles s'élance un cône massif, tout éblouissant d'une virginale blancheur. C'est le Djebel-Meskiyeh, le point le plus élevé du Liban, que nous doublons à l'E. à une hauteur de plus de 8,000 pieds. Pendant plus de deux lieues nous continuons à faire le tour de ces blanches Babylones, enfermées dans une espèce de fossé naturel où les neiges fondues se concentrent en petits lacs et en ruisseaux. Enfin ce fossé se termine par une forêt de cyprès, de la lisière de laquelle on découvre le brillant panorama de la Bekâa supérieure, traversée par les ramifications du Liban, le Sunnin et son altière cime neigeuse, qui commande toutes les hauteurs environnantes; à ses pieds le charmant petit lac Lemone ou Yemone, et en face de nous le cône gigantesque du Hermon (Pl. XCVI).

Un sentier presque impraticable nous amène, en serpentant, au col élevé où le chemin de Baalbec à Tripoli traverse le Liban. L'aspect de la partie occidentale de la montagne l'emporte encore en magnificence sur celui de la Bekâa. La teinte générale du paysage est ici toute différente. Du côté de Baalbec, le jaune domine; du côté de Tripoli, ce sont des tons bleuâtres admirablement fondus. Sur le premier plan, des bancs de calcaire gris s'arrondissent en un fer à cheval qu'entourent les plus hauts sommets de la chaîne. Là, dans ces parois verticales descendant à plusieurs milliers de pieds de profondeur, et percées de grottes, s'est formée une fissure dont l'œil cherche en vain à découvrir le fond. Elle est trop étroite, et le torrent qui y bouillonne et l'enveloppe d'une atmosphère de vapeurs est à une trop grande profondeur pour qu'on le puisse distinguer. Mais sur les terrasses de ses bords, des villages, des couvents, des vergers, des jardins, semblent attachés aux flancs des rochers et superposés les uns aux autres. Dans le lointain, fondues dans un bleu plus clair que celui de ces sombres abîmes, s'échelonnent les basses collines qui sont comme les promontoires du Liban. Enfin, tout à l'horizon, la baie et la ville de Tripoli se détachent sur la nappe azurée de la Méditerranée. Sur notre droite, bien au-dessous de nous, se dessine sur les rochers plus clairs une petite place sombre, si petite qu'on pourrait s'imaginer la tenir dans sa main; c'est le fameux bois de cèdres, dont 1,500 pieds nous séparent encore depuis notre col élevé de 7,500 pieds au-dessus de la mer. A mesure que nous approchons, ce qui de loin nous apparaissait comme un simple buisson devient toute une petite forêt. Douze cèdres d'une taille colossale sont demeurés là pour nous attester l'ancienne splendeur du Liban, alors qu'Hiram, roi de Tyr, y faisait couper le bois nécessaire aux constructions de Salomon. Qui nous dira leur âge? Leurs troncs gigantesques, originairement droits comme ceux des trois cent cinquante ou quatre cents autres cèdres, qui depuis trois siècles se sont propagés autour de ces vénérables doyens, se partagent maintenant, à quelques pieds au-dessus du sol, en plusieurs branches énormes, d'où partent à leur tour d'autres rameaux, les uns horizontaux, les autres inclinés vers la terre. Leurs cimes sont abattues depuis bien des siècles; ils ont cessé de croître dès lors, mais leurs troncs et leurs branches inférieures y ont gagné en vigueur. Notre Pl. XCVII donne le dessin du plus grand de ces patriarches parmi les arbres. Il se trouve sur le bord E. du ravin qu'entoure le bois. Le docteur Keith, qui s'est donné la peine de mesurer les huit plus grands de ces cèdres, indique pour les circonférences des troncs, pris à 4 ou 5 pieds au-dessus du sol, les chiffres suivants : deux ont 38 pieds de tour, les autres 33 1/4, 32, 29, 28 1/2, 27 3/4 et 22. Il ajoute cette remarque judicieuse, que si ces mesures diffèrent de celles indiquées par d'autres voyageurs, cela vient de la différence de hauteur à laquelle elles ont été prises[1]. Les relations des voyageurs ne s'accordent pas non plus sur le nombre de ces arbres, mais on se l'explique en admettant que les uns ont compté parmi les cèdres d'un âge très-avancé quelques arbres géants que d'autres ont cru devoir ranger parmi ceux d'une date plus récente. Ce qui paraît certain, c'est que le nombre des plus antiques diminue insensiblement. Furrer, en 1565, en comptait vingt-cinq; Rauwolf, en 1574, Radziwil, en 1583, et Lithgow, en 1612, vingt-quatre; Fermanel, en 1630, vingt-deux; Royer, en 1634, vingt-deux, plus deux desséchés; la Roque, en 1688, vingt; Maundrell, en 1696, seize; Pococke, en 1735, quinze[2]. Les feux de bivouacs, allumés dans ce parc délicieux, ont contribué sans doute à la décadence de ces arbres, auxquels ils nuisaient plus encore que le vandalisme des voyageurs, qui leur enlevaient des bandes d'écorce afin de pouvoir plus aisément y graver leurs noms. La vénération dont les entourent les Maronites des environs n'a pu empêcher cette mutilation. Pendant l'hiver, ils sont presque ensevelis sous la neige. Mais sitôt que le soleil de mai est venu décou-

[1] *Evidences of the christian religion*, etc., p. 242.

[2] Lord Lindsay's *Letters*, etc.

vrir le sol, un prêtre maronite de Bsherreh vient y passer l'été dans une petite chapelle construite au milieu de la forêt. Il y tient un registre où les touristes inscrivent leurs noms, et a toujours en réserve quelques rafraichissements à leur usage.

La Bible fait souvent mention des cèdres du Liban; elle les prend comme emblème de tout ce qui est grand et majestueux; elle y voit une image de celui qui est justifié par la foi au sacrifice de Jésus-Christ (Ps. CIV, 16), une image de la vie du Seigneur, dont le parfum se répand partout, comme les cèdres embaument les rochers du Liban (Cant. IV, 11). «Il croîtra comme le cèdre du Liban,» est-il dit au Ps. XCII: les tempêtes ne l'abattront point; le poids des neiges d'hiver brisera sa cime altière, mais fortifiera par la même raison ses racines et ses branches. Enfin les cèdres fournirent le bois précieux et inaltérable employé à la construction du temple de l'Éternel (I Rois, V, 6, 8, 10; VI, 9, 10; I Chron., XXII, 4, cf; Eph., II, 19-22).

Le bouquet de cèdres que nous visitons n'est cependant pas le seul reste de l'antique splendeur du Liban. Seetzen, Ehrenberg et les missionnaires américains en ont aperçu d'autres dans la partie N. de la montagne; mais aucun d'eux n'est de la dimension des douze dont nous avons parlé. Russegger, cependant, nous assure que les cèdres du mont Taurus les surpassent encore de beaucoup en élévation et en beauté[1].

A une heure de marche de là, et à plus de 1,000 pieds au-dessous des cèdres, nous arrivons à Bscherreh, grand village maronite, justement renommé pour le beau type de ses habitants, hommes et femmes, la fertilité de ses jardins, arrosés par les fraiches eaux du Liban, l'excellence de son air et de son climat; mais il faut ajouter aussi pour les allures mendiantes de ses habitants. On peut croire que cette déplorable habitude leur vient de l'exemple des moines, qui prélèvent, sous la forme de la mendicité, des taxes sans fin sur toute leur propriété.

Parmi les sources qui abreuvent Bscherreh en si grande abondance, il en est une qui, après avoir coulé au pied du couvent de Mâr-Serkis, dont les voûtes sont taillées dans le roc, va rejoindre les autres sources qui descendent du fer à cheval des montagnes que nous parcourons. Elle n'y arrive qu'après une série de cascades (Pl. XCVIII); puis, après une suite d'autres chutes beaucoup plus grandioses, mais inabordables, ses eaux se précipitent dans une gorge effrayante vers Tripolis et la mer, sous le nom de Nahr Kadischa, «la sainte Rivière.» Nous avons déjà contemplé ce torrent remarquable du haut de la crête des montagnes qui séparent Baalbec des cèdres.

Nous laissons derrière nous cette gorge sans pareille pour la sauvage beauté des sites, et nous nous dirigeons vers Beirout. Nous avons besoin, pour y arriver, de deux journées de marche d'entre les plus fatigantes de tout notre voyage. Ce ne sont que montées et descentes entre d'énormes bras de montagnes qui s'étendent parallèlement à la chaine centrale.

Les neiges qui blanchissent le sentier devant nous, durant toute la première journée, sont la preuve que nous sommes encore à une hauteur considérable; mais, pour arriver au village d'Akourah, nous sommes obligé de descendre à 4,500 pieds au-dessus de la mer. D'énormes rochers à pic surplombent le village et la vallée supérieure du Nahr-Ibrahim, l'ancien Adonis, dont une des sources sort en cet endroit. La seconde de ces dernières, de beaucoup la plus considérable, jaillit à deux lieues plus au S. d'un enfoncement dans le rocher, non loin de deux bourgades, el-Muneitirah et Afka, disséminées le long du ravin au fond duquel coulent ses eaux. Elle s'échappe avec violence non-seulement d'une grotte, mais encore du pied des rochers voisins (Pl. XCIX), et se précipite aussitôt en cascades dans un ravin qui ne tarde pas à prendre le caractère d'une des «gorges du Liban.» Ce torrent n'arrête son cours impétueux qu'à la mer, dans laquelle il se jette entre Djebeil et la baie de Kesrawan. A côté de la grotte nous remarquons les restes d'un édifice colossal, que les habitants Metawileh d'Afka nomment el-Kalah «le château fort,» mais dans lequel les voyageurs croient reconnaître le fameux temple de Vénus Aphacitis[2]; le nom d'Apheca s'est conservé dans celui d'Afka. C'est là que la Mythologie des Grecs place la mort d'Adonis, tué par un sanglier; la Fable ajoute que son sang ne cesse de teindre de temps en temps l'eau de la rivière qui en a pris son nom. Le temple aurait, dit-on, été construit par Kinyras, roi de Byblus (aujourd'hui Djebeil). Ce qui parait plus certain, c'est que l'empereur Constantin fit abattre ce temple, afin de mettre un terme à son culte infâme.

Depuis Afka il nous reste à gravir de hautes montagnes par des sentiers presque impraticables, où le cavalier est souvent obligé de descendre et de conduire avec les plus grandes précautions son cheval par la bride. C'est ainsi que nous franchissons les remparts N. du Djebel-Sunnin. A leur pied, nous traversons les sources du Nahr-el-Kelb (l'ancien Lycus), nommées Neba el-Asal et Neba el-Lebben, qui, bientôt réunies, passent sous une arche naturelle de 163 pieds de longueur, formée par un rocher de 30 pieds d'épaisseur[3]. Avant d'arriver au village de Mezraah et à la gorge effrayante du Nahr Salib, le bras N. du Nahr el-Kelb, nous atteignons les ruines d'un temple et des restes de constructions, qui semblent avoir appartenu à une ville, et portent aujourd'hui le nom de Fokra. Pour traverser cette gorge, nous sommes obligé d'y descendre par un sentier dangereux, pour remonter de l'autre côté par un chemin plus facile. On a jeté sur le torrent un pont appuyé sur des fragments de rochers, à l'ombre de peupliers et de sycomores. Nous faisons notre dernière halte à Ajeltoûn, grand village maronite, célèbre par un fameux couvent. Une descente de quatre lieues nous amène de là, par des sentiers affreux mais pittoresques, au pont du Nahr el-Kelb, près de son embouchure. C'est de l'autre côté de la rivière que se trouvent ces

[1] *Reise, etc.*, vol. I, p. 715.
[2] *Ritter*, XVII, 61, 62; Robinson, *Later. Bibl. Res.*, p. 606, 607.
[3] *Narrative*, II, 483, 484; *Reis, etc.*, II, 404.

célèbres inscriptions ou figures, taillées dans le roc par les monarques égyptiens et assyriens en mémoire de leurs victoires[1].

Encore quelques pas, et au détour du promontoire au S. de l'ancien Lycus nous apercevons Beirout et son port, dont les blanches lignes se dessinent sur l'azur de la mer. Il ne nous reste plus que deux heures de marche pour être au terme de notre voyage. Les derniers préparatifs sont promptement terminés, et bientôt le steamer nous emporte loin de la côte. Nos regards errent encore pour la dernière fois sur les contours lointains de ce beau Liban, dont nous venons de parcourir les montagnes et les vallées, puis le pays d'Israël a disparu à l'horizon ; le soleil de demain se lèvera pour nous sur la « grande mer » et sous d'autres cieux.

Nous voilà donc rentré dans nos foyers. Plus d'attirail de voyage; plus de Bédouins importuns ou de villageois curieux; plus que la vie ordinaire. Mais le souvenir de ce pays désolé, de ces rochers arides, de toutes ces traces de la malédiction de l'Éternel, est demeuré profondément empreint dans notre pensée, associé à celui de ces quelques coins isolés où la nature déploie encore l'antique richesse de sa végétation. Certes le passé de cette terre d'Israël est bien fait pour entretenir nos méditations; mais les dons et les promesses de Dieu sont irrévocables, et nos regards se tournent également avec confiance vers cet avenir de bénédictions où l'Éternel relèvera Sion de ses ruines, et rétablira son peuple dans l'héritage de ses pères.

[1] *Wilson*, II, 405; *Later Bibl. Res.*, 619, etc.

FIN.

Paris — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Compe, rue Jacob, 56.

LE

PAYS D'ISRAEL

COLLECTION

DE CENT VUES PRISES D'APRÈS NATURE

DANS

LA SYRIE ET LA PALESTINE

PAR

C. W. M. VAN DE VELDE

ANCIEN OFFICIER DE LA MARINE ROYALE DES PAYS-BAS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.

PENDANT SON VOYAGE D'EXPLORATION GÉOGRAPHIQUE EN 1851 ET 1852

DÉDIÉ

A SA MAJESTÉ GUILLAUME III

ROI DES PAYS-BAS

PARIS

V[e] JULES RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 6, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

M DCCC LVII



Eug. Ciceri lith.

WADY FASAÏL le Torrent de KERITH.

Paris, Vve JULES RENOUARD, Libraire, Rue de Tournon, 6.

Imprimerie LEMERCIER à Paris, Rue de Seine 57.



L. Sabatier lith. 1. Imp. Lemercier Paris

BEIROUT

Vue prise de la route de Schemlän



Eug. Cicéri lith. 2 Imp. Lemercier, Paris

LE VILLAGE D'ABEYH

(Mont Liban S. E. de Beirout.)



Sabatier lith.

8

Imp. Lemercier, Paris

EN-NEBY YUNAS.



J. Jacottet lith. 4 Imp Lemercier Paris

SAIDA (SIDON)

Vue Septentrionale



Eug. Ciceri lith.

5.

Imp. Lemercier, Paris

SIDON

Vue Méridionale.



Sabatier lith.

6

Imp. Lemercier, Paris

CHATEAU DE SAINT LOUIS A SIDON.



J. Jacottet lith.

7

Imp. Lemercier, Paris.

SIDON

Vue générale, prise des Jardins.



Eug. Cicéri lith.

8.

Imp. Lemercier, Paris.

LE NAHR AUWLY

(le Bostrenus)



L. Sabatier lith.

9.

Imp. Lemercier, Paris.

LE NAHR SANÎK.

près de sa source.



Deshayes lith. 10 Imp. Lemercier, Paris

KALÂT ESCH-SCHEKÎF
(Le Château Belfort des Croisés)



Eug. Cicéri lith. 11. Imp. Lemercier Paris.

L'ARRIVÉE A HÂSBEIYA.



L. Sabatier lith. 12 Imp Lemercier, Paris.

HASBEIYA.



L. Sabatier lith. 13. Imp. Lemercier, Paris

LE MONT HERMON

Vu du Khalwet el-Bîyad



Eug. Cicéri lith.

14

Imp. Lemercier Paris

LE MONT HERMON

Vue prise de Thelthatha



Eug. Cicéri lith — 15 — Imp. Lemercier, Paris.

SITE PRES DE SCHUWEIYA.

(Environs de Hasbeiya)



Daniaud lith. 16. Imp. Lemercier, Paris.

RUINES D'UN TEMPLE A HÎBARÎYEH.



Sabatier lith. 17. Imp Lemercier, Paris.

KEFR HAMAM.
(Environs de Hâsbeiya.)



J. Bakof lith.

18.

Imp. Lemercier, Paris.

KALÂT AISSAFA

Ruines prés de Kefr Hamam.



J. Bakof lith.

19.

Imp. Lemercier, Paris.

LE LAC EL-HOULEH.

(Les „eaux de Merom")



Sabatier lith. 20 Imp. Lemercier, Paris.

EL-NAHR HÂSBANY.

(Le Jourdain Supérieur.)



J. Jacottet lith. 21 Imp. Lemercier Paris

LE HÂSBANY, PRÈS DE SA SOURCE



L. Sabatier lith | 22 | Imp. Lemercier, Paris.

DJISR BURGHUZ

Pont sur le Litâny (Léontès)



Sabatier lith

23

Imp Lemercier Paris

LE LÉONTÈS AU DESSOUS DE BURGHUZ



L. Sabatier lith.

24

Imp Lemercier, Paris

RAVIN DU LÉONTÈS PRÈS DE BELÂT.



Sabatier lith. 25 Imp. Lemercier Paris

GORGE DU LÉONTÈS PRÈS DU KHATWEH



Sabatier lith. 26 Imp. Lemercier, Paris

LA VALLÉE DU HÂSBANY

vue méridionale prise d'Ibl



L. Sabatier lith. 27 Imp. Lemercier, Paris.

KALÂT HOUNÎN.



J. Jacottet lith.

28.

Imp. Lemercier, Paris.

BINT-DJEBAIL



Ph. Benoist lith.

29

Imp. Lemercier, Paris.

RUINES D'UNE SYNAGOGUE

à Kefr Berim.



L. Sabatier lith. 30. Imp. Lemercier, Paris.

RUINES DE HAZOUR OU HAZIREH.



Laurens lith. 31. Imp. Lemercier, Paris.

KABR HAIRAN

(Tombeau de Hiram, Roi de Tyr.)



J. Jacottet lith.

32.

Imp. Lemercier, Paris.

RAS EL-AIN

(Environs de Tyr.)



J. Jacottet lith. 33 Imp. Lemercier Paris

SOUR (TYRE)

Vue Générale



Ph. Benoist lith. 34 Imp. Lemercier, Paris.

RUINES DE TYR

(l'ancienne Cathédrale, partie S.E. de la Ville)



Freeman lith. 35. Imp. Lemercier, Paris.

RUINE PRÈS DE TYR
(au Sud de la Ville.)



L. Sabatier lith. 36. Imp. Lemercier, Paris.

DJISR KAKAÏYEH

(Pont sur le Leontes.)



L. Sabatier lith. 37 Imp. Lemercier Paris

KALÂT TIBNÎN

(Le Château Toron des Croisés)



Sabatier lith.

38.

Imp. Lemercier, Paris.

RUINES D'UN TEMPLE A BELAT

entre Tyr et Tibnîn



Sabatier del. 39. Imp Lemercier, Paris.

KÂLAT SCHEMMA



Sabatier lith.

40

Imp. Lemercier, Paris

KALAT-KARN



Sabatier del. 41 Imp Lemercier, Paris

VILLAGE DE MELLIA.



Sabatier del. 42 Imp. Lemercier, Paris.

KALÂT DJEDÎN
(Environs de S.t Jean d'Acre.)



Ph. Benoist lith.

43

Imp. Lemercier, Paris.

AKKA

(Ptolemais, S.t Jean d'Acre)



Sabatier del. 44 Imp. Lemercier, Paris.

LA VILLE DE KHAIFA,
au pied du Mont-Carmel



Deshayes lith.

45.

Imp. Lemercier, Paris.

ATHLÎT

(Castellum Peregrinorum des Croisés)



Sabatier del. 46. Imp. Lemercier, Paris.

AIN HAUD

(Village au pied du Carmel.)



Sabatier del. 47. Imp. Lemercier, Paris.

LA PLAINE DE JIZRÉHEL VUE DU MONT CARMEL.



J. Jacottet lith.

48

Imp. Lemercier, Paris.

EL MOHRAKA

Site du sacrifice d'Elie.



J. Jacottet lith. 49 Imp. Lemercier, Paris.

RUINES A TANTOURA

(Site de l'ancienne Ville de Dor)



Laurens lith. 50 Imp. Lemercier, Paris.

RUINES DE CÉSARÉE.



Sabatier lith.

51

Imp. Lemercier, Paris.

JENÎN, EN-GANNIM

(Tribu d'Issachar)



J. Jacottet lith.

52

Imp. Lemercier Paris.

SEBUSTIYEH . (SAMARIE.)



Sabatier lith

Imp Lemercier, Paris.

LA VALLÉE DE SICHEM



J Jacottet lith.

Imp Lemercier, Paris.

NABLOUS (SICHEM.)

et le Mont Gerizim



Laurens lith. 55. Imp. Lemercier, Paris.

YÂFA (JAPHO, JOPPE.)

Vue Septentrionale.



Sabatier lith. 56 Imp. Lemercier, Paris.

YÂFA
(vue méridionale.)



Jacottet lith.

57

Imp. Lemercier, Paris

RUINES A LUDD (LYDDE)



Eug. Cicéri lith. 58 Imp. Lemercier, Paris.

JÉRUSALEM ET LE MONT DES OLIVIERS



I. Sabatier lith.

59.

Imp. Lemercier, Paris.

JÉRUSALEM

Vue prise au N. E. de la Ville.



Deroy lith. 60 Imp. Lemercier, Paris

JÉRUSALEM
Vue du Mont des Oliviers.



Deroy lith. 61 Imp Lemercier, Paris.

JÉRUSALEM

Vue prise hors de la porte de Damas



L. Sabatier lith. 62. Imp. Lemercier Paris.

LA VALLÉE DU CÉDRON



L. Sabatier lith. 65 Imp. Lemercier Paris

LA VALLÉE DU CÉDRON



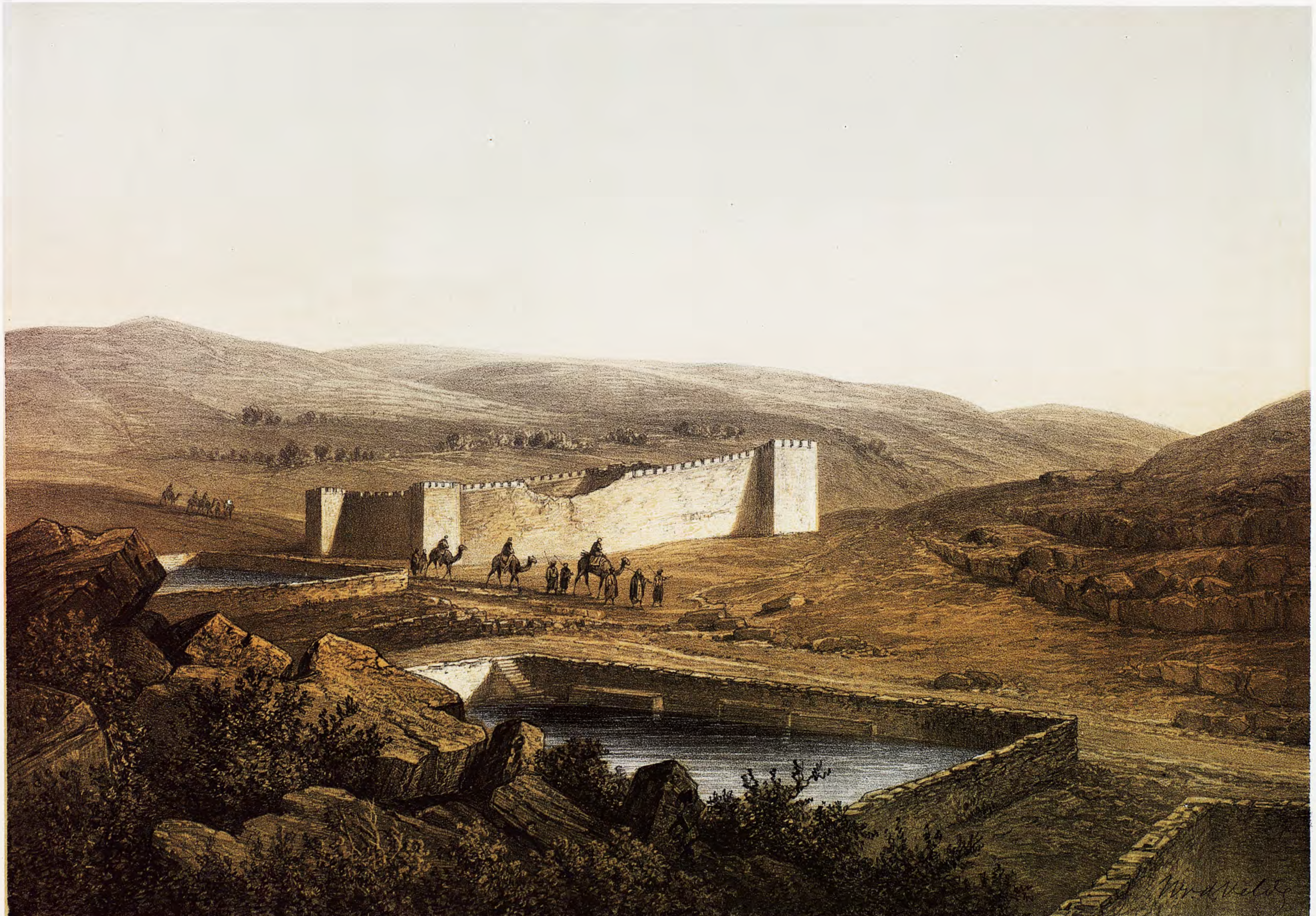
L. Sabatier lith. 64 Imp. Lemercier, Paris.

EL-AZARÎYEH (BETHANIE)



Terry lith. 65 Imp. Lemercier, Paris

BEIT-LAHM. (BETHLEHEM)



J Jacottet lith. 66 Imp. Lemercier, Paris

LES RÉSERVOIRS DE SALOMON



Ph. Benoist lith. 67 Imp. Lemercier Paris.

EL-KHALÎL (HEBRON)



J. Jacottet lith.

68

Imp. Lemercier, Paris

LE ROCHER DE MASADA ET LA MER MORTE.



Eug. Cicéri lith. 69 Imp. Lemercier, Paris.

LE DÉSERT DE JUDÉE

entre Masada et ez-Zuweirah



Jacottet lith. 70 Imp. Lemercier, Paris

BEIT JEBRIN (ELEUTHEROPOLIS)


L. Sabatier lith. 71 Imp. Lemercier, Paris

GHUZZEH (GAZA)



J Jacottet lith. 72 Imp. Lemercier, Paris

LE COUVENT DE MÂR SABA



L. Sabatier lith. 73 Imp Lemercier, Paris.

ER-RIHA

Village près du site de Jericho.



Eug. Ciceri lith.

WADY FASAÏL le Torrent de KERITH.

Paris, V.ve JULES RENOUARD, Libraire, Rue de Tournon, 6.

Imprimerie LEMERCIER à Paris, Rue de Seine 57.



Eug. Ciceri lith. 75 Imp. Lemercier Paris.

KERAWA

Oasis dans le Ghor



Eug. Cicéri lith. 76. Imp. Lemercier, Paris.

LE JOURDAIN

au passage de la Route de Naplous à es-Salt.



Terry lith. 77 Imp. Lemercier, Paris

LE JOURDAIN

Passage entre Scythopolis et Pella.



Eugᵉ Cicéri lith.

78.

Imp. Lemercier, Paris.

BEISAN (BETH-SAN, SCYTHOPOLIS.)



Terry del. 79 Imp. Lemercier, Paris.

EN NAZIRAH (NAZARETH)



Muller lith. 80 Imp. Lemercier, Paris

LE LAC DE TIBERIADE.



Mullez lith.

80

Imp. Lemercier, Paris.

LE LAC DE TIBERIADE

La Tempête. (*S.t Luc VIII: 22-25*)



J. Jacottet lith. 81 Imp. Lemercier, Paris.

EL-MEJDEL (MAGDALA)

(Lac de Tiberiade.)



Terry lith. 82 Imp. Lemercier, Paris.

LE LAC DE GENNÉSARETH

Vue prise du Chateau de Safed.



J. Jacottet lith.

83

Imp. Lemercier, Paris.

LA GROTTE DE BANIAS

Source du Jourdain.



Terry lith. 84 Imp. Lemercier, Paris.

RAVIN DU NAHR EZ-ZAHARÂNY

au dessous du Djurdjoua.



J. Jacottet lith. 85 Imp. Lemercier, Paris

DJEBEAH

(Village du Djebel Rihân)



Terry lith. 86. Imp. Lemercier, Paris.

CHÛTE DU TORRENT DE DJEZZÎN.



Muller lith. 87 Imp. Lemercier Paris.

EL-BEKÂA

(La Vallee de Coele Syrie)



Eug. Cicéri lith.

88

Imp. Lemercier, Paris.

ESCH-SCHÂM. (DAMAS)



L. Sabatier lith.

89.

Imp. Lemercier, Paris

LA RIVIÈRE BARADA, (L'ANCIENNE ABANA)

Vue prise près de Dummar.



Muller lith.

90

Imp. Lemercier, Paris.

BAALBEC

Vue Méridionale



Eug. Cicéri lith.

91

Imp. Lemercier, Paris.

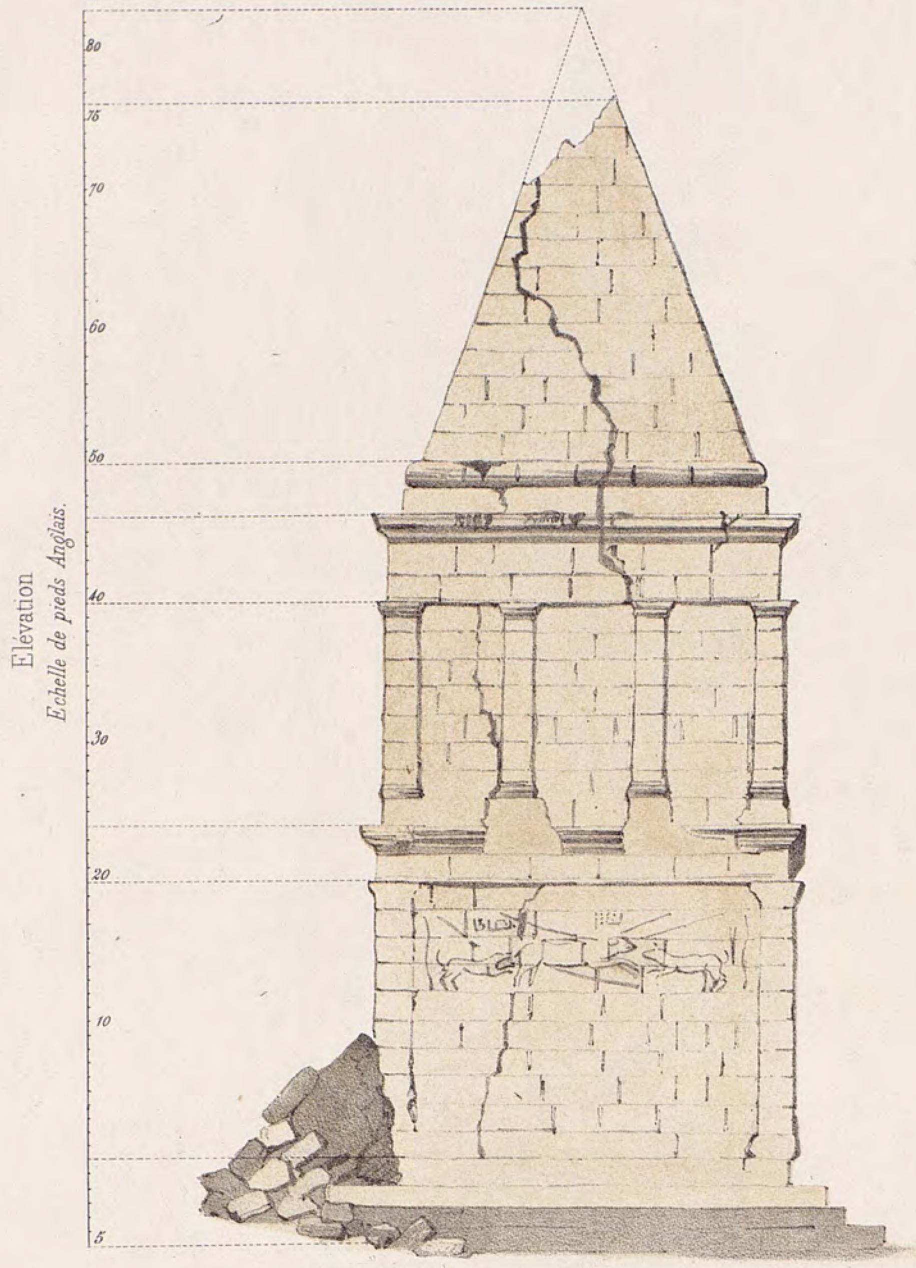
BAALBEC

Côté Oriental

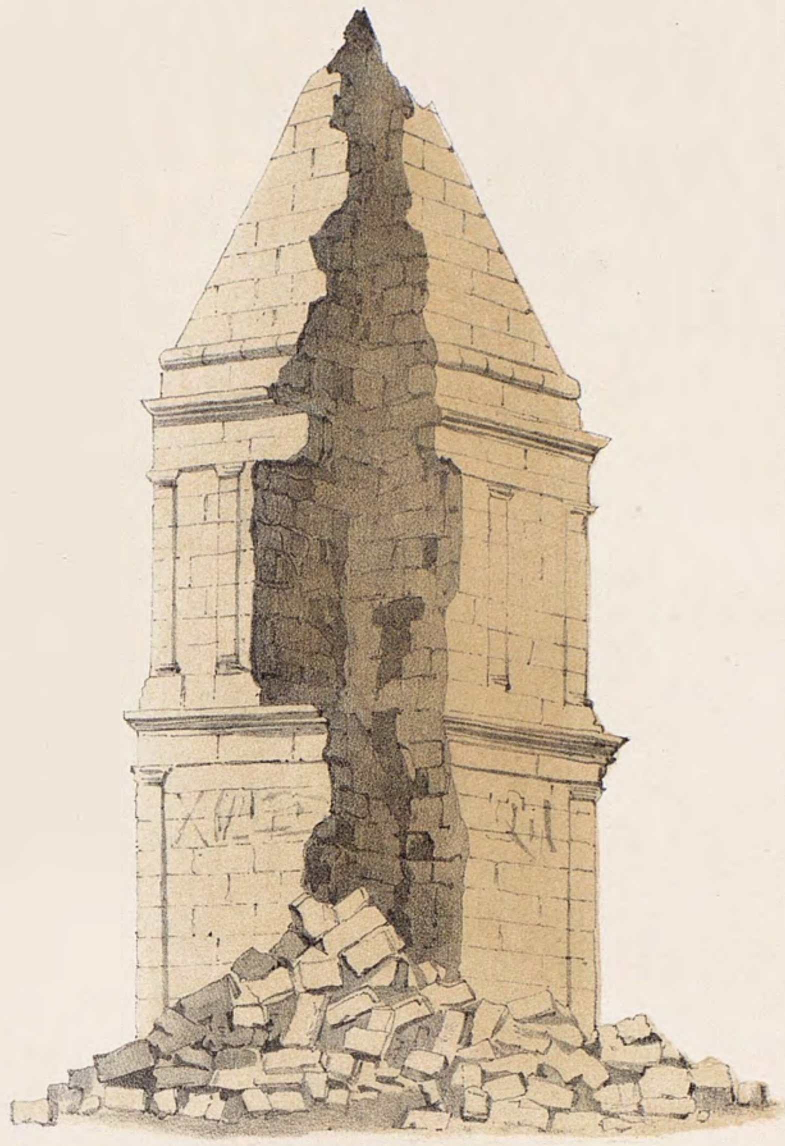


J. Jacottet lith. 92 Imp. Lemercier, Paris.

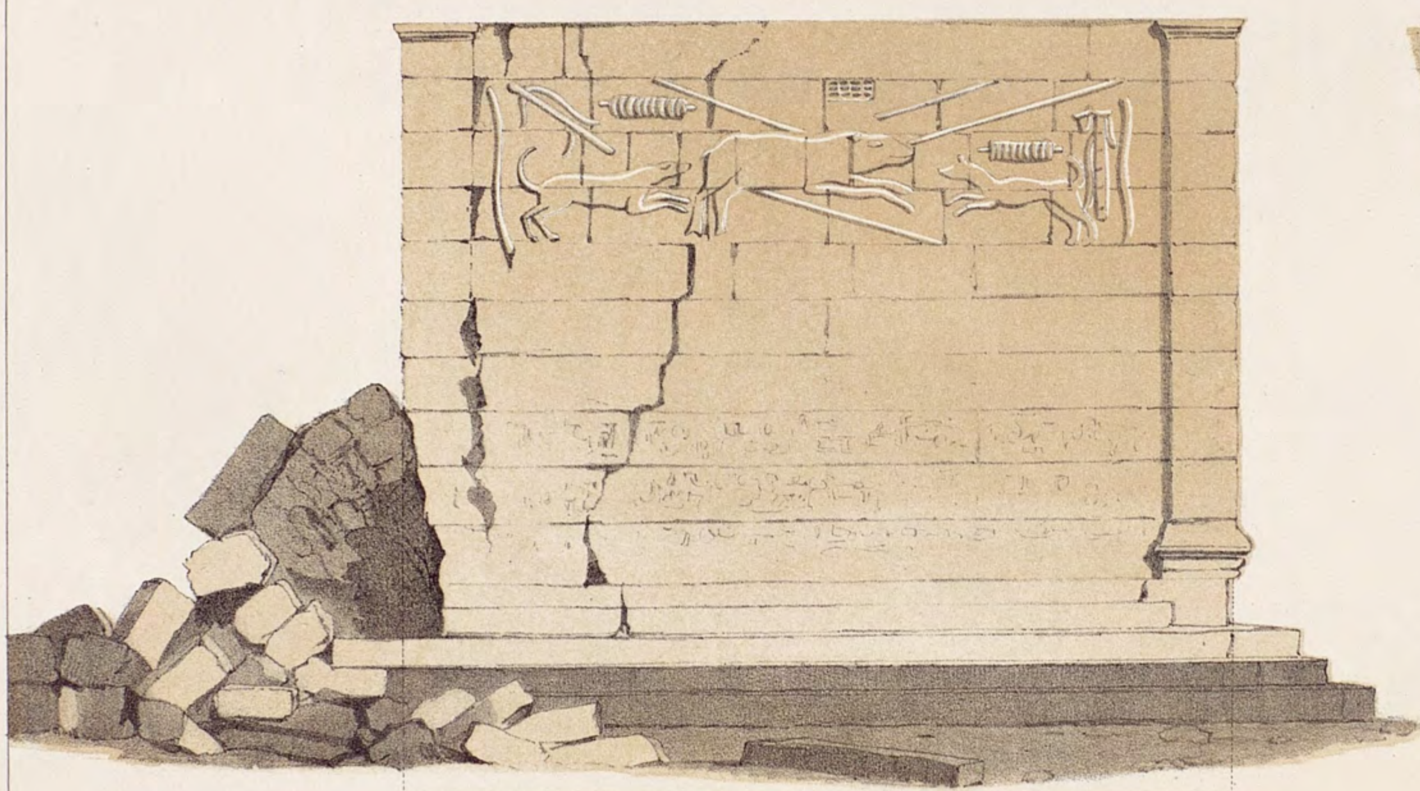
KAMÔA EL-HERMEL.
(Monument dans la plaine de Riblah)



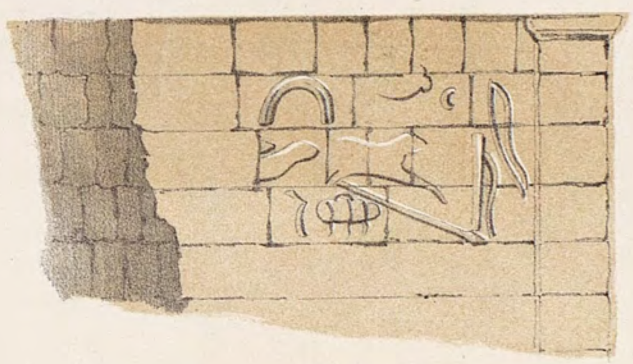
Côté Est.



Angle Sud-Ouest.



Détail du Bas-relief. (Nord-Est)



Bas-relief du côté Sud.



Bas-relief du côté Nord.



Bas-relief du côté Ouest.

W. v. d. Velde

Bachelier lith. 93 Imp. Lemercier, Paris.

HAMÔA EL-HERMEL

(Profils et Détails)



Terry lith. 94 Imp. Lemercier, Paris.

MERJ AHÎN

Vallée Alpestre du Liban Septentrional.



L. Sabatier lith.

95

Imp. Lemercier, Paris.

FORÊT DANS LES HAUTES RÉGIONS DU LIBAN



L. Sabatier lith. 96. Imp. Lemercier, Paris.

LES MONTS HERMON ET SENÎN.

Vue prise de la crête du Liban (versant oriental)



Sabatier lith. 97 Imp. Lemercier Paris.

LES CÈDRES DU LIBAN



Eug. Cicéri lith. 98 Imp. Lemercier, Paris.

LE TORRENT DE BSCHERREH.



Terry lith. 99 Imp. Lemercier, Paris.

SOURCES DE L'ADONIS A AFKA



Gravé par Delamare Rue St André des Arts 45.

Imp. Lemercier R. de Seine 57.



PLAN DE
JÉRUSALEM

Construit d'après les relevés du Lt. Symonds R.E. anglais en Mars 1841 et du Dr. T. Tobler en 1845 et 1846

par C.W.M. Van de Velde

Ancien Lieut. de la Marine Royale des Pays Bas.

1 *Eglise Anglicane*
2 *Couvent Arménien*
3 *Hôpital Anglais*
4 *Etang des Patriarches ou du Roi Hizkias*
5 *Ruines de l'hôpital de St. Jean*
6 *Casa Nuova*
7 *Couvent Latin*
8 *Hâret el Khankeh*
9 *Tarik el Alâm*
10 *el Wâd*
11 *Tarik Sitti Mariam* (8.9.10 et 11 *forment la Via Dolorosa*)
12 *Eglise de Ste. Anne*
13 *Eglise de la Madeleine*
14 *La place des Lamentations*
15 *Mosquée des Moghrebin*
16 *Mosquée d'Abou Baker*
17 *Abattoir*
+ *Signifie un couvent ou une Chapelle*
ǒ *Signifie une Mosquée*
Hâret et Tarik signifie Rue

Echelle en pieds anglais.

400 200 0 400 800 1200 1600 2000

Gravé par F. Delamare r. St. André des Arts 45.
Imp. Lemercier r. de Seine 57.